

Le Samedi

JOURNAL ILLUSTRE
HEBDOMADAIRE

VOL. XXX, No 50 — Montréal, 24 Mai 1919

7 cents
LE NUMERO



Le Départ pour le Bal

La REVUE POPULAIRE

DE MAI 1919

MAINTENANT EN VENTE DANS LES DEPOTS

Son apparence quelque peu modifiée est une nouvelle preuve que la direction est en train de réaliser d'importantes améliorations, et tout le long de ses 196 PAGES de texte illustré on trouve des articles variés d'un grand intérêt.

Le roman complet est de l'auteur bien connu Pierre Dax,
et s'intitule :

SANS ASILE

Il s'y trouve une intrigue mouvementée, agrémentée d'une analyse du cœur humain, et une intrigue d'amour fort émouvante. Ne pas oublier L'HOROSCOPE pour tous les jours de ce mois, le coin des enfants.

PLUS DE 100 ARTICLES DIFFERENTS
ET AUTANT D'ILLUSTRATIONS.

☉ " La Revue Populaire " de mai sera en grande demande chez les dépositaires.

<p>ABONNEMENT (Payable d'avance) Canada et Etats- Unis</p> <p>Un an \$3.50 Six mois 1.75</p> <p>Montréal, la banlieue, et Europe</p> <p>Un an \$4.50 Six mois 2.25</p>	<p>7 CTS LE NUMERO</p> <h1 style="margin: 0;">LE SAMEDI</h1> <p>(Fondé en 1889)</p> <p>Entered March 23rd 1908 at the Post Office of St. Albans Vt. as second class matter under Act of March 3rd 1879.</p> <p>POIRIER, BESSVITE & CIE Propriétaires. 120-121-123 rue Cadieux, Montréal. Tel. Bell Est 5281.</p>	<p>7 CTS LE NUMERO</p> <p>AVIS A NOS ABON- NES</p> <p>Les abonnés chan- geant de localité sont priés de nous donner un avis de 3 jours. L'emballage de nos sacs de maille com- mencent 5 jours avant de les livrer à la pos- te.</p>
--	--	--

VERS L'ABIME

Après la formidable épreuve qui l'a secoué tout entier, le Monde semble agité par un vent de folie comme au sortir des affres d'un cauchemar.

Une mentalité nouvelle, étrange et dangereuse a pris naissance dans l'Allemagne vaincue et plus haineuse et plus hypocrite que jamais; cette mentalité a trouvé le terrain prêt pour la recevoir en Russie et de là, elle cherche à s'étendre sur le globe entier. Sous le nom de bolshévistes elle a groupé tous les ennemis de l'ordre et des lois; si l'on n'y prend pas garde, elle joindra demain à ceux-ci tous ceux qui souffrent et ces derniers sont nombreux.

Où domine le bolshévisme, le pillage et le massacre sont à l'ordre du jour et il se passe les événements les plus invraisemblables.

En veut-on une preuve? Il n'y a qu'à prendre connaissance du stupéfiant décret publié par le Soviet d'Aldimir en Russie relativement aux femmes.

Citons quelques articles de ce fameux décret:

"Toute fille ayant atteint l'âge de 18 ans et non encore mariée est obligée, sous les peines les plus sévères, de se faire inscrire au Bureau de l'Amour Libre du Commissariat de Surveillance.

"Etant inscrite, elle aura le droit de choisir un mari parmi les hommes de dix-neuf à cinquante ans. Le consentement de l'homme n'est pas nécessaire et il n'a pas le droit de protester. Le même choix est donné aux hommes sous les mêmes conditions.

"Les inégalités sociales et le mariage légitime sont choses du passé qui ont permis à la bourgeoisie seule d'avoir les plus belles femmes, et en conséquence, désormais, le droit de posséder une femme à soi, ayant de 17 à 32 ans, est aboli. Toutes les femmes sont, en conséquence, déclarées propriété de la nation entière.

"Les enfants qui naîtront seront confiés à une institution de l'Etat dès l'âge de un mois!..."

J'en passe "et des meilleurs"...

Et voilà où en est tombée la Russie, pays de traditions séculaires, contrée immense où les usages ancestraux paraissent devoir se perpétuer sans modification aucune pour de longs siècles à venir!

Sans doute la crise atroce par où passe ce pays n'est qu'une crise et, comme telle, elle ne saurait durer longtemps, mais les ravages qu'elle a déjà commis et ceux qu'elle exercera encore sont incalculables.

Est-il même possible de se faire une idée exacte d'un tel bouleversement? Se figure-t-on les familles désunies, pis que cela, anéanties par le sauvage décret précité?

Aux temps les plus barbares de l'histoire, l'esclavage existait; après les combats, le vainqueur emmenait prisonniers et prisonnières pour en disposer à son gré, mais il y avait l'excuse d'une civilisation encore très imparfaite et l'absence de moyens de répression par des peuples voisins plus instruits.

Aujourd'hui, en plein vingtième siècle, c'est un retour volontaire aux pires excès et cela sous les yeux d'autres nations indifférentes ou combattant le mal à grands coups... de paroles sucrées et de gestes bénisseurs.

Autant mettre un cataplasme sur une jambe de bois.

Les diplomates se concertent, les orateurs usent de la sa-

live, quelques hommes énergiques menacent d'agir, après quoi tous sont satisfaits d'eux-mêmes et se reposent béatement du mal qu'ils ont cru se donner. Avachis dans un fauteuil moelleux, un coussin sous les pieds, un cigare de choix au bec, ils trouvent que tout va bien dans le meilleur des mondes et ils s'endorment du sommeil du juste dans un silence que ne vient troubler nul bruit discordant...

Ah! ils n'ont pas l'oreille fine, ces pantins plus ou moins dorés, car ils entendraient là-bas, dans le lointain, le cri d'horreur et de détresse qui monte toujours plus angoissant, le cri des jeunes filles arrachées à leur famille terrifiée et qui deviennent la proie de la première brute immonde qui les désire!

Qu'il y ait des gens massacrés, d'autres qui crèvent de faim? qu'est-ce que cela peut bien faire à ceux qui n'en souffrent pas eux-mêmes! Ce n'est plus de mode, cette sensiblerie là!



Les jeunes filles sont la proie de la première brute venue...

Le vent de folie souffle partout, furieux dans certaines classes, faussement endormeur chez d'autres et partout brutalement égoïste. Ici on accapare les femmes, là on accapare l'argent ou les vivres, l'abîme s'entr'ouvre sournois de tous côtés...

Ah! qui donc aura suffisamment d'énergie pour mettre un peu d'ordre dans tout ce gâchis? Quelle est la main de fer qui réduira à l'impuissance l'universelle bocherie composée de tous les gredins qui se nomment bolshévistes, accapareurs, financiers louches, affameurs du peuple et briseurs de lois?

Il surgira un homme peut-être, un vrai, mais il ne se lèvera pas parmi les avachis dans les fauteuils, ceux qui fument les bons cigares...

F. de Verneuil.

L'IMPOSSIBLE TETE-A-TETE



LA SEULE

Jeannette. — Tu t'imagines, ma paroles, qu'il n'y a pas une femme sur terre capable de garder un secret.
 Paul. — Au contraire, tiens, prends la Vénus de Milo.

On a calculé que l'on a cultivé l'année dernière 5,285,000 jardins aux Etats-Unis.



UNE PRESCRIPTION

Alfred. — Yvonne prétend que je suis triste comme une croûte de pain derrière une maille.
 Albert. — Demande-la en mariage, tu verras comme elle te trouvera drôle.

On tue chaque année aux Etats-Unis 200,000,000 de lapins de garenne.

UNE IDEE MAL EXPRIMEE

— Allons! au revoir et faites bon voyage; surtout, si vous étiez malade, écrivez-nous. Vous savez que ça nous fera toujours plaisir.

PAROLES AMERES

L'épouse. — Je vais retourner chez le dentiste. J'ai une dent qui m'érafle le bout de la langue.
 Le mari. — Impossible, chérie!
 L'épouse. — Comment? Impossible!
 Le mari. — Parce qu'une langue de femme n'a pas de bout!

DU TAC AU TAC

Un lecteur avait envoyé une nouvelle à la main à un journal humoristique. Ne la voyant pas paraître, il écrivit au directeur: "Monsieur, voici deux mois que je vous ai envoyé un mot spirituel, et j'ai parcouru régulièrement votre journal sans y trouver trace de ce mot d'esprit."
 Il reçut bientôt la réponse suivante: "Monsieur, j'ai relu votre envoi d'il y a deux mois, et, comme vous, je n'y ai pas trouvé le mot spirituel."

LE REVE

Toinette. — Est-ce que vous avez encore rêvé que vous étiez au ciel?
 Pitro. — Non, pas tout à fait, mais il y avait de ça; j'ai rêvé que je me trouvais au milieu d'un immense plat de bagatelle.

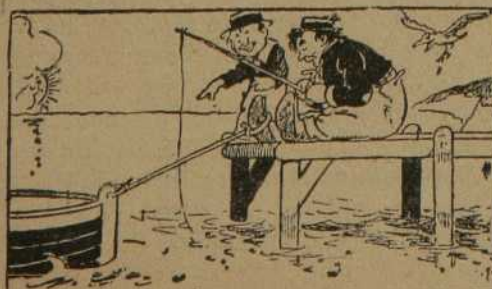
FLATTERIE

— Il faut toujours être poli avec les clients, disait Victor M..., le barbier, à un nouvel apprenti; il faut sans cesse avoir le sourire aux lèvres et flatter le client.
 — J'aurai mon meilleur sourire. Mais comment pourrai-je flatter un chauve?
 — C'est facile, tu lui demanderas s'il désire une coupe de cheveux.

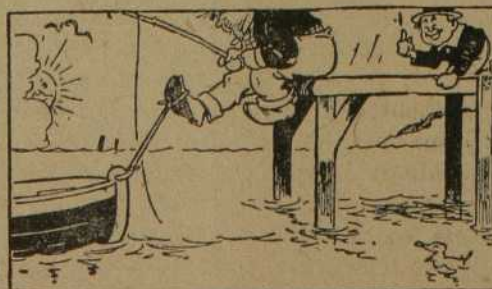
IL FAUDRAIT L'ENTENDRE

Antoinette. — Vous m'aimez, dites-vous. Qui me le prouve?
 Hervé. — Je vous le jure sur.....
 Antoinette. — Jurez-le-moi sur quelque chose de sérieux, sur quelque chose dont vous ne sauriez vous passer.
 Hervé. — Je vous le jure sur..... mes appointements!

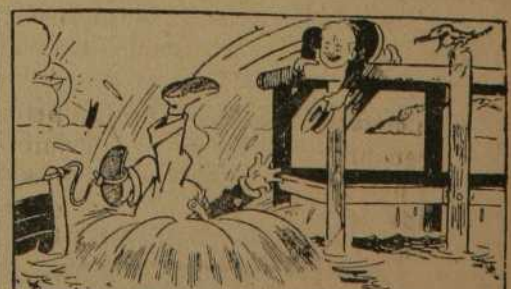
LA VENGEANCE DE POLION



1 Se souvenant de certaine taloche qu'il avait reçu jadis du pêcheur endormi, Polion se proposa de se venger en lui jouant un bon tour.



2 Il lui attacha solidement le pied à l'embarcation près du quai, puis donna une poussée à celle-ci...



3 Le pêcheur s'éveilla fort désagréablement, et il eut le temps de boire une partie de la rivière, avant d'apprendre qui lui avait joué le vilain tour.

LE COIN DE L'OBSERVATEUR



(Ce qu'on voit. — Ce qu'on lit. — Ce qu'on dit.)

L'AUREOLE



Saint (ge) Guillaume, patron des reîtres, meurtriers, pantouffards, pandours, pick-pockets et autres vermines du même acabit.

LE COIN DU KHAKI

TIT-ROUGE aimait à parler avec les filles de l'autre côté; c'est une habitude qu'il a précieusement conservée en rentrant au pays. Pour celles qui aiment à veiller tard, ça va bien, car Tit-Rouge a toujours quelque chose à raconter et il ne décolle de la place qu'avec la plus grande difficulté.

Et encore, quand il décolle, c'est à moitié, car la conservation se prolonge encore pas mal de temps sur le perron.

Dernièrement il était allé voir la petite Louise et, suivant son habitude, il jasant encore comme un perroquet à minuit sur le perron, tranquillement accoté au mur de la maison. Tout à coup, voilà le papa qui s'amène, en robe de chambre, les yeux gros de sommeil et l'air pas content du tout.

Tit-Rouge pressentit l'orage.

— J'm'en vas! dit-il.

— C'est pas ça, répondit le père, écoute-moi bien. Tu sais que je ne t'ai jamais reproché de rester tard et je suis pas pour commencer ce soir, mais, Tit-Rouge, pour l'amour du ciel, assieds-toi sur les marches du perron, reste debout, place-toi à ton goût mais colle-toi pas l'épaule sur le bouton de la sonnette. Voilà une heure qu'elle marche et qu'elle nous empêche de dormir!

LE COURRIER DE DEMOCRITE

D—Dans quelle bataille le général Ch. D... a-t-il été tué? UN VETERAN.

R—Dans la dernière à laquelle il a assisté.

D—Qu'est-ce que c'est au juste que le flirt? JEUNE INGENUE.

R—C'est de l'attention sans intention.

D—Qu'est-ce que l'on entend par "homme supérieur"? UN OHERCHEUR.

R—C'est l'homme assez intelligent pour savoir se maintenir en dehors des dettes, de la prison et de la politique.

D—J'entends quelquefois parler de "beaux cas" de maladies; pouvez-vous m'en citer un? ETUDIANT.

R—Oui, le plus beau: une maladie incurable affligeant un homme riche.

D—Je vais me marier. Que devrai-je faire pour que ma belle-mère m'aime et dise toujours du bien de moi? HENRI AUX CHEVEUX NOIRS.

R—Mourez deux jours avant d'épouser sa fille.

R—On dit qu'il n'est pas plus dispendieux de vivre à deux que seul. Est-ce vrai? LUCETTE.

R—Oui, si l'un des deux a la dyspepsie et n'est pas capable de manger.

PARLONS DES HOMMES

UN HOMME qui a le nez rouge racontera invariablement que c'est à cause de sa mauvaise digestion, mais il n'avouera pas que c'est dû à son extrême indulgence pour l'alcool.

UN MARI diplomate se souvient toujours de l'anniversaire de sa femme, mais il oublie son âge.

LES HOMMES, en général, se jugent et s'estiment en proportion de ce qu'ils se croient capables de faire et non d'après ce qu'ils ont fait.

PARLONS DES FEMMES

UNE JEUNE veuve avait fait ériger un beau monument à son mari décédé et y avait fait inscrire ceci: "Mon chagrin est si grand que je ne puis l'endurer." L'année suivante elle se remariait et faisait alors ajouter à l'inscription ce simple mot "seule".

L'IDEE qui prévaut chez une jolie femme, c'est que les autres folles femmes sont bien "conservées".

UNE FILLE qui ne peut pas marcher un quart de mille pour aller faire une commission chez l'épicier, fera volontiers un parcours de 15 milles en dansant toute une nuit et elle dira, par dessus le marché, qu'elle n'est pas fatiguée.

LE COIN DES AMOUREUX

Lui.—Si je t'embrasse, appelleras-tu ta mère?

Elle.—Pourquoi faire? Elle ne demande pas à être embrassée.

Elle.—Penses-tu que papa donnera son consentement?

Lui.—N'en doute pas! Je le laisse gagner chaque fois que je joue aux cartes avec lui.

Lui (après la demande en mariage).—As-tu déjà aimé un autre jeune homme?

Elle.—Non, cher, j'en ai admiré plusieurs pour leur force, leur courage, leur intelligence ou quelque autre qualité mais pour toi je n'ai que de l'amour, pas autre chose!

—Vous voulez épouser ma fille, monsieur; j'espère que vous appréciez qu'elle a bon coeur et qu'elle est généreuse?

—Certainement, monsieur, et j'espère également qu'elle tient ces précieuses qualités de son père.

Lui.—Je t'embrasserai quand je m'en irai.

Elle.—Pars donc tout de suite!

Lui.—Je t'avais dit de garder le secret sur nos fiançailles!

Elle.—Je n'ai pas été capable... Mon grand frère m'a dit que je ne trouverais jamais à me marier parce qu'il n'y avait pas un m... fou qui voudrait de moi, alors je lui ai prouvé le contraire en lui avouant que tu m'avais demandée.

Lui.—Je ne veux pas te causer de déception, Clara, j'ai aimé d'autres filles avant toi.

Elle.—Ça me fait rien si tu n'en aimes pas d'autres après.

Elle.—Ferais-tu le tour du monde pour moi?

Lui.—Non, mais mon bras le fait.

Elle.—Que veux-tu dire?

Lui.—Simplement que tu es le monde entier pour moi.

LA PETITE VITESSE



Client.—Enfin, garçon! Je suis bien heureux de vous revoir! Votre grève est donc terminée?

Waiter.—Quelle grève? Monsieur veut plaisanter!

Client.—Voyons!... Qu'avez-vous donc fait alors depuis que je vous ai commandé le menu de mon repas?

DEMOCRITE.

LEUR "CHEZ-SOI"



-Tu ne m'as pas encore dit, Charles, comment tu trouvais notre nouveau logement

VICTIME DU DEVOIR

Une employée demande à son patron l'autorisation pour téléphoner. Celui-ci la lui accorde... puis écoute la conversation.

La demoiselle (au téléphone). — O mon Henri c'est toi... Reviens, mon amour, je meurs loin de toi... Oublions le passé, veux-tu... Tu sais que je n'aime que toi... Tu ne veux donc plus m'aimer. J'ai été méchante avec toi, je m'en veux... etc.

Après la communication téléphonique, le patron appelle la demoiselle à son bureau.

— Ecoutez, mademoiselle. Henri est peut-être très gentil, mais mon téléphone n'est pas fait pour satisfaire vos expansions amoureuses avec vos amis.

— Mais, monsieur, je ne connais pas d'Henri; je viens de donner un ordre de chanson pour le département de la musique.

RAISON SUFFISANTE



Le tramp.—J'essaie de faire venir chez moi ma pauvre vieille mère qui ne m'a pas vu la figure depuis 10 ans.

Le bourgeois.—Je vous crois, mon ami, pourquoi ne vous lavez-vous pas la face.

TEMPERANCE

Le jeune chameau.—Maman, j'ai soif.
La mère chameau.—Tais-toi, tu as bu il y a trois semaines, attend encore 15 jours.

UN LIBRE PENSEUR

Jean. — Papa, qu'est-ce que c'est qu'un libre penseur?

Le père. — Un libre penseur, mon garçon, c'est un homme qui n'est pas marié.

HEUREUX JOUR

Jeannette. — Vous rappelez-vous que vous m'avez jadis demandé en mariage et que je vous ai refusé.

Louis. — Oui, j'ai su depuis que ce fut le plus beau jour de ma vie.

EXPLICATION

Bébé. — J'ai entendu dire à la dame d'en face que sa voisine fondait en larmes. Qu'est-ce que ça veut dire, papa?

Le père. — Ça veut dire, mon fils, qu'elle a demandé une robe neuve à son mari et qu'elle ne l'a pas eue.

O LOGIQUE!



1er fermier.—Vous m'avez causé une fausse joie avec le \$10 que vous m'avez prêté hier.
2e fermier.— Naturellement, puisqu'il était faux.

CHEZ LE PEDICURE

Le pédicure. — Je vous prenais 50 cents autrefois pour vous enlever votre oignon; maintenant je charge \$1, le prix des légumes a tellement augmenté.

ENTENDONS-NOUS



L'homme sur la rive.— Comment en es-tu venu à tomber là, mon pètt?

Le garçonnet.—HE! hi! Je suis pas venu pour tomber là, je suis venu pour pêcher.

SON CONSENTEMENT

Jeannette. — Papa, Paul, m'a demandé en mariage, hier, et je lui ai dit de s'adresser à toi.

Le père. — Eh bien, je ne sais quoi lui dire à ton cavalier et...

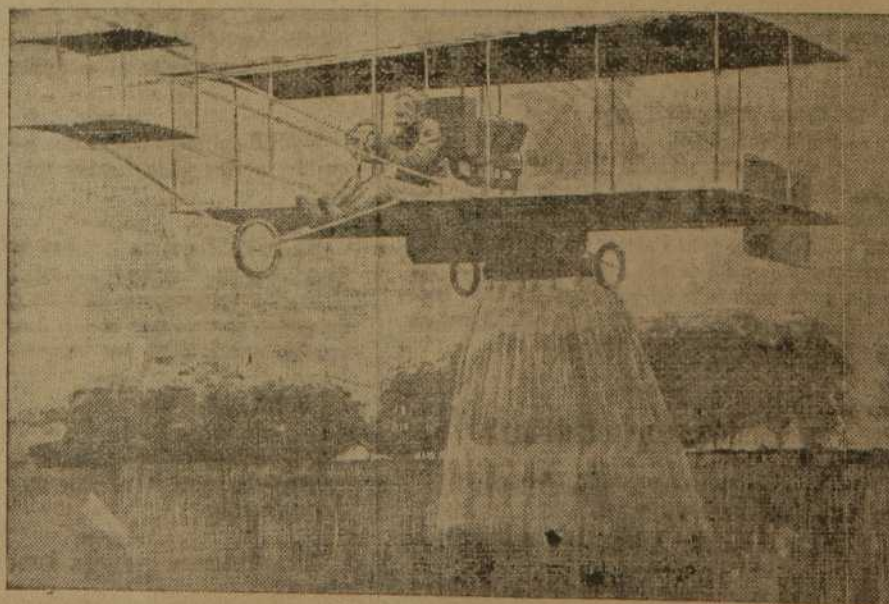
Jeannette. — Quand il viendra te voir à mon sujet, tu le recevras gentiment, tu me comprends bien, très gentiment; tu répondras gaiement sur tous les sujets qu'il te parlera jusqu'au moment où il te demandera ma main, alors à ce moment, tu prendras un air triste, tu lui diras quel ange je suis et que j'ai déjà refusé des ducs et des princes millionnaires; mais que tu fais passer l'amour avant la fortune.

Le père. — Il faut que je fasse tout cela? et si je refusais mon consentement?

Jeannette. — Je l'épouserai quand même.

Le père. — Alors... je consens.

PLUS DE SECHERESSE



Mathias.—Il fut un temps où il n'y avait rien à faire contre la sécheresse. Avec les inventions modernes, nix, finis les embêtements!

INFAILLIBILITE DE LA SCIENCE



CRUELLE PERPLEXITE

Un monsieur entre en coup de vent dans une brasserie et se fait servir un bock, mais pressé de s'absenter quelques minutes, il laisse sur la consommation une carte portant cette inscription: "Ne buvez pas, j'ai craché dedans."

A son retour, quelques instants après, il s'apprête à savourer son verre de bière, lorsqu'il s'arrête perplexe, en voyant ces mots ajoutés au bas du minuscule carton: "Et moi aussi!"

ESPRIT D'IMITATION

Le petit Henri, six ans, arrive chez le coiffeur et s'installe dans le fauteuil.

Le coiffeur. — Mon petit ami, comment faut-il vous couper les cheveux?

Henri, sans hésiter. — Comme papa, avec une grande place vide au milieu.

METIER LUCRATIF

Le compte de sa recette de la journée amène un sourire de satisfaction sur les lèvres d'un mendiant, qui semble marcher péniblement et se tenir à grand'peine debout, malgré l'aide de béquilles.

— Allons, se dit-il, encore 50 cents et je pourrai acheter ma bicyclette!

CE QU'IL FAUT

Julien. — Sais-tu ce qu'il faut pour faire une jolie femme?

Horace. — Non. Un nouveau chapeau?

Julien. — Non. Une jolie jeune fille.

UNE OCCASION

L'ami. — C'est une journée de solde, chez vous? Il y a un monde fou.

Le libraire. — J'te crois. Je vends l'Iliade d'Homère, en grec primitif, pour la modique somme de 98 cents.

L'ESPIEGLE ROSETTE



1 Le pauvre grand-père se sentant malade fit demander le médecin qui lui conseilla de bûcher des arbres comme exercice.

STATISTIQUES

Henri. — Quatre hommes sur cinq se plaignent du mariage.

Armand. — Et le cinquième?

Henri. — Le cinquième est célibataire.

LES CAUSES

Le journaliste. — ...et à quoi attribuez-vous votre réussite dans les affaires?

Le millionnaire. — Quand j'étais jeune, c'est moi qui riait le plus fort quand le patron faisait une farce.



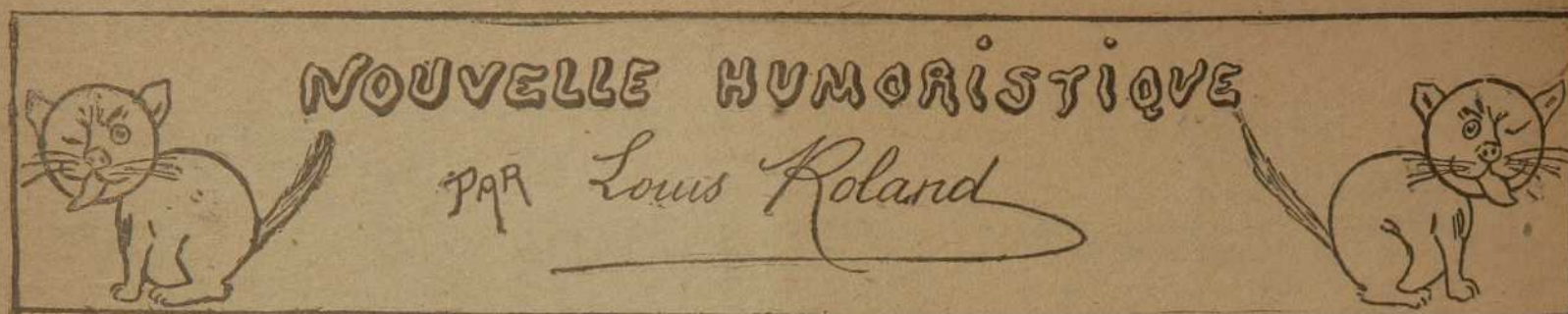
2 Il alla chercher une hache et entreprit d'abattre sur le champ, un vieux pommier ayant un nid de corneilles au sommet.



3 Rosette suppliait son grand-père d'épargner l'arbre, mais le vieillard alla chercher un câble et dit: "Regarde-le descendre."



4 L'arbre pencha, le nid glissa et les oeufs s'écrasèrent sur le crâne du bûcheron. Rosette dit en riant: "Aimez-vous l'omelette, grand-père?"



LE CARILLON NOCTURNE

LES meilleures farces sont celles qui ne durent pas longtemps car, si elles amusent toujours celui qui les fait, il n'en est pas de même pour ceux qui les subissent. Tout d'abord, on trouve cela très spirituel, puis on le supporte par esprit de condescendance après quoi on le tolère en apparence seulement, enfin, un beau jour la mesure est comble et l'on ne rêve plus que vengeance mordante et raffinée.

Telles étaient les pensées de Marcel Dambly et de sa jeune femme. Mariés depuis un mois seulement, les jeunes gens demeuraient provisoirement chez M. Dambly père en attendant que leur domicile fut prêt pour les recevoir. Peintres et tapisseries n'en finissaient pas; il faudrait ensuite installer les meubles et le tout n'était pas un mince ouvrage car les parents des jeunes époux, qui avaient pris tous ces frais à leur charge, avaient voulu bien faire les choses.

D'ailleurs Marcel et sa femme ne s'ennuyaient pas chez M. Dambly. Des continuelles visites de parents plus ou moins proches, cousins, cousines, nièces et neveux apportaient dans la grande maison une distraction sans cesse renouvelée. On aurait juré que toute la famille, y compris les branches les plus éloignées, avait pris à cœur de connaître les jeunes mariés et de leur apporter des marques de sympathie.

Tout aurait été parfait s'il n'y avait pas eu, comme dans tous les bonheurs, le petit point noir qui gâte parfois tout l'ensemble pétillant de malice, un besoin continu de faire des farces à tout le monde et s'appelait Adélarde Jolicoeur. Par sa mère. Le point noir, dans la circonstance, avait vingt-cinq ans, des re, il était cousin de Marcel Dambly.

Adélarde n'était pas un méchant garçon, bien au contraire, mais sa persistance à jouer des tours aux autres lui avait parfois suscité plus d'une querelle ou avait quelque peu détourné de lui ses meilleurs amis. Cela ne l'avait pas corrigé et il le prouva bien en prenant pour cible Marcel et sa nouvelle cousine.

Le premier jour, Adélarde eut un franc succès de la part de tout le monde et cela l'enthousiasma à un tel point qu'il ne s'arrêta plus; les pauvres jeunes mariés finirent par éprouver pour lui un sentiment complexe où l'aversion dominait largement l'amitié; Adélarde s'en aperçut et leur laissa un peu de répit mais il ne perdit pas son temps pour cela; les autres membres de la famille en profitèrent.

Il fit si bien qu'en très peu de semaines, il obtint la même notoriété que certains hommes publics mettent des années à conquérir: tout le monde le détestait cordialement et s'ingéniait à trouver quelque bon tour à lui jouer afin de rire enfin à ses dépens.

De temps en temps, il allait faire une promenade aux environs et c'était alors, en son absence, un véritable complot contre lui entre toutes ses victimes.

Mais le gaillard était fin et il se méfiait.

Une après-midi, il fut appelé à la ville voisine pour y rencontrer un camarade de passage et il avertit de ne pas l'attendre pour le dîner du soir; il ne rentrerait probablement que vers les dix heures. Cette fois encore il y eut conciliabule afin de décider quel genre de farce on pourrait bien lui faire; il fal-

lait trouver du nouveau, de l'inédit, quelque chose en dehors de son répertoire à lui-même si l'on ne voulait pas, une fois de plus, être voué à un échec.

Depuis quelques minutes, Marcel était songeur; il avait la gravité d'un général étudiant un plan de bataille et, tout-à-coup il s'exclama joyeusement et avec autant de folle satisfaction que jadis Archimède:

—J'ai trouvé!

—Quoi donc? reprit avidement le choeur des "conjurés".

—Quelque chose à quoi Adélarde n'aurait jamais songé lui-même. Auparavant, une question... Combien y a-t-il de réveille-matins ici à la maison?

Un peu interloqués par cette demande inattendue, les jeunes gens mirent néanmoins toute leur bonne volonté à y répondre.

—Un dans la cuisine...

—Trois dans les chambres d'amis...

—Moi, j'en ai apporté un dans ma valise...

Tout compte fait, après l'énumération complète, il s'en trouva bien une douzaine.

—C'est plus qu'il ne m'en faut, déclara Marcel en comptant sur ses doigts, avec huit j'en aurai assez. Allez me les chercher.

—Quel est ton projet? demanda la jeune épouse qui pressentait une vengeance amusante.

—Je vous dirai cela à tous en mettant mon plan à exécution!

Cinq minutes plus tard, les huit réveille-matins étaient trouvés et apportés. Marcel en prit un, remonta soigneusement le mouvement et la sonnerie puis plaça l'aiguille d'alarme à onze heures.

Il remonta également le deuxième, mais pour celui-ci, mit l'aiguille d'alarme à minuit; le troisième fut réglé pour une heure, le quatrième pour deux heures et ainsi de suite, d'heure en heure, jusqu'au huitième.

Intrigués, ses amis le regardaient faire et ne comprenaient pas. Quand il eut achevé son ouvrage, Marcel leur dit:

—Maintenant, prenez tous ces appareils-là et suivez-moi.

Conduit par Marcel, le groupe se dirigea vers la chambre d'Adélarde et là, l'organisateur de la farce leur déclara:

—C'est simple comme bonjour; notre tyran va rentrer vers dix heures sans doute fatigué et tout disposé à jouir d'un bon repos. Nous allons dissimuler tous ces "cadrons" le mieux que nous pourrons dans les meubles, derrière les cadres, sous son lit, enfin partout dans sa chambre et il n'y aura plus qu'à attendre les résultats. Tâchons de ne pas nous endormir nous-mêmes trop vite et, de nos chambres nous assisterons à un joli vacarme quand Adélarde sera réveillé d'heure en heure.

Ce fut une explosion de joie parmi tout le monde et chacun félicita hautement Marcel de son esprit inventif. Certainement Adélarde ne s'attendait pas à celle-là! Il allait passer une nuit épouvantable et le lendemain serait la risée de toute la famille. Cela le guérirait peut-être de sa manie de tourmenter les autres...

Pour terminer dignement une si bonne journée, il fut décidé à l'unanimité que tout le monde irait au théâtre le soir même sauf, bien entendu, les bons vieux parents qui préféraient se coucher de bonne heure et qui n'étaient, d'ailleurs, nullement au courant de la vaste espièglerie qui allait avoir lieu.

—Nous rentrerons vers onze heures, dit Marcel. A ce moment, Adélarad dormira et nous assisterons à son premier réveil inattendu...

Hélas! les projets les mieux combinés échouent parfois de façon bien lamentable! On ne peut pas tout prévoir et nul parmi les organisateurs du "réveil intermittent" ne se serait douté qu'un vieil oncle de Marcel et que l'on n'avait peut-être pas vu six fois en tout, allait choisir ce même jour pour faire une visite aux nouveaux mariés.

Ce vieil oncle ne voyageait pas souvent mais il écrivait assez régulièrement à Marcel qu'il avait connu tout jeune et pour qui il avait une profonde affection. Très riche, il n'avait pas d'héritiers directs et toute sa fortune, selon sa promesse, devait revenir un jour à Marcel.

Le vieux Philémon— il s'appelait ainsi — arriva donc à la maison vers neuf heures du soir alors que, sauf les parents de Marcel, tout le monde était sorti. Adélarad venait juste de rentrer.

Après un repas hâtif et une conversation écourtée, l'oncle qui se sentait un peu las du voyage manifesta le désir de se coucher.

—Je verrai les jeunes gens demain, dit-il, ne leur dites même pas que je suis arrivé, la surprise sera meilleure pour eux.

Un oncle à héritage ne se loge pas dans le premier coin venu et il ne restait plus de chambre disponible...



Marcel et sa femme se demandaient comment se venger d'Adélarad.

—C'est tout simple, dit M. Dambly à Adélarad, tu es jeune et tu as le sommeil bon, tu dormiras pour cette nuit dans le salon sur un sofa; avec des couvertures et des bons oreillers, tu ne passeras quand même pas une mauvaise nuit. Ce soir l'oncle dormira dans ta chambre et demain nous aviserons.

Adélarad consentit de bon gré et une heure plus tard, tout dormait dans la maison. Tout? non pas. Toute la jeunesse venait d'arriver du théâtre et, silencieusement pour ne réveiller personne, chacun s'était dirigé vers sa chambre à pas de loup, en se promettant bien de ne pas dormir tout de suite... Hélas! s'ils avaient su!...

A onze heures, le son argentin et persistant d'un réveil-matin troubla le silence de la nuit. Un grognement étonné et indistinct partit de la chambre d'Adélarad, on entendit le sommier craquer comme sous le mouvement énervé de quelqu'un

qui s'enfouit brutalement sous les couvertures puis la sonnerie cessa. Tout rentra dans le calme; des éclats de rire étouffés seuls accompagnèrent le ronflement du dormeur maintenant tranquille.

Une heure d'attente est longue mais quand on espère rire à bout de ces soixante minutes, la patience est facile. Aucun de jeunes gens ne s'endormit. A minuit une deuxième sonnerie nette et prolongée les avertit de la deuxième partie de la comédie.

Cette fois le grognement fut plus accentué; on distinguait nettement le bruit de quelques coups de poing rageusement distribués aux oreillers... Les rires se firent moins discrets et enfin tout cessa.

A une heure, troisième édition, mais celle-là considérablement augmentée, le grognement devint hurlement et il y eut en plus des coups de poing la projection vers un ennemi invisible, de chaussures et de vêtements... Dans les chambres voisines, les jeunes se tordaient littéralement.

Les heures qui suivirent furent terribles et si M. Dambly père, n'avait pas été un peu sourd et n'avait pas couché dans une chambre très éloignée du lieu du drame, il aurait pu croire à une véritable invasion de cambrioleurs.

A six heures, ce fut le dernier carillon, mais il fut dramatique; la porte d'Adélarad s'ouvrit violemment et une voix inconnue poussa un véritable beuglement de désespoir.

—Ce n'est pas la maison d'un honnête homme, ici! clamait-on, on se croirait en enfer! Si jamais l'on m'y repince! Qu'on aille me chercher Dambly et au trot! Quant à mon petit neveu, je le déshérite!

Affolé, Marcel avait bondi hors de son lit. Les autres cousins ou cousines qui avaient fini par s'endormir et que ces éclats de voix avaient brusquement réveillés, apparaissaient étonnés aux portes et n'étaient pas peu surpris de voir un grand vieillard en robe de chambre, à l'air furieux et débitant un véritable discours de mots incohérents...

M. Dambly père, venait de monter et ne comprenait rien à tout ce spectacle. Marcel le prit à part et lui avoua ingénument la farce malheureuse qu'il avait préparée à l'intention d'Adélarad mais dont l'oncle avait bénéficié par un hasard impossible à prévoir.

M. Dambly rit aux éclats car il avait beaucoup d'indulgence pour ces sortes de fredaines mais il devint sérieux tout-à-coup.

—Sais-tu que ton oncle a juré de te déshériter? Tu sais combien il change difficilement d'idée quand il s'est ancré quelque chose dans le cerveau...

—Tâche de lui faire comprendre qu'il y a eu erreur sur la personne!

—Me croira-t-il? A son âge et avec son caractère on n'raisonne guère... Il est d'ailleurs complètement hors de lui-même, car en plus de l'infamante musique qui l'a réveillé d'heure en heure, il vous a certainement entendu rire ce qui a achevé de le convaincre que tout était dirigé contre lui, qu'il était un gêneur et que l'on souhaitait de s'en débarrasser au plus vite!...

—Que faire?

—Viens avec moi le trouver et raconte-lui tout comme tu viens de le faire, c'est ta seule chance.

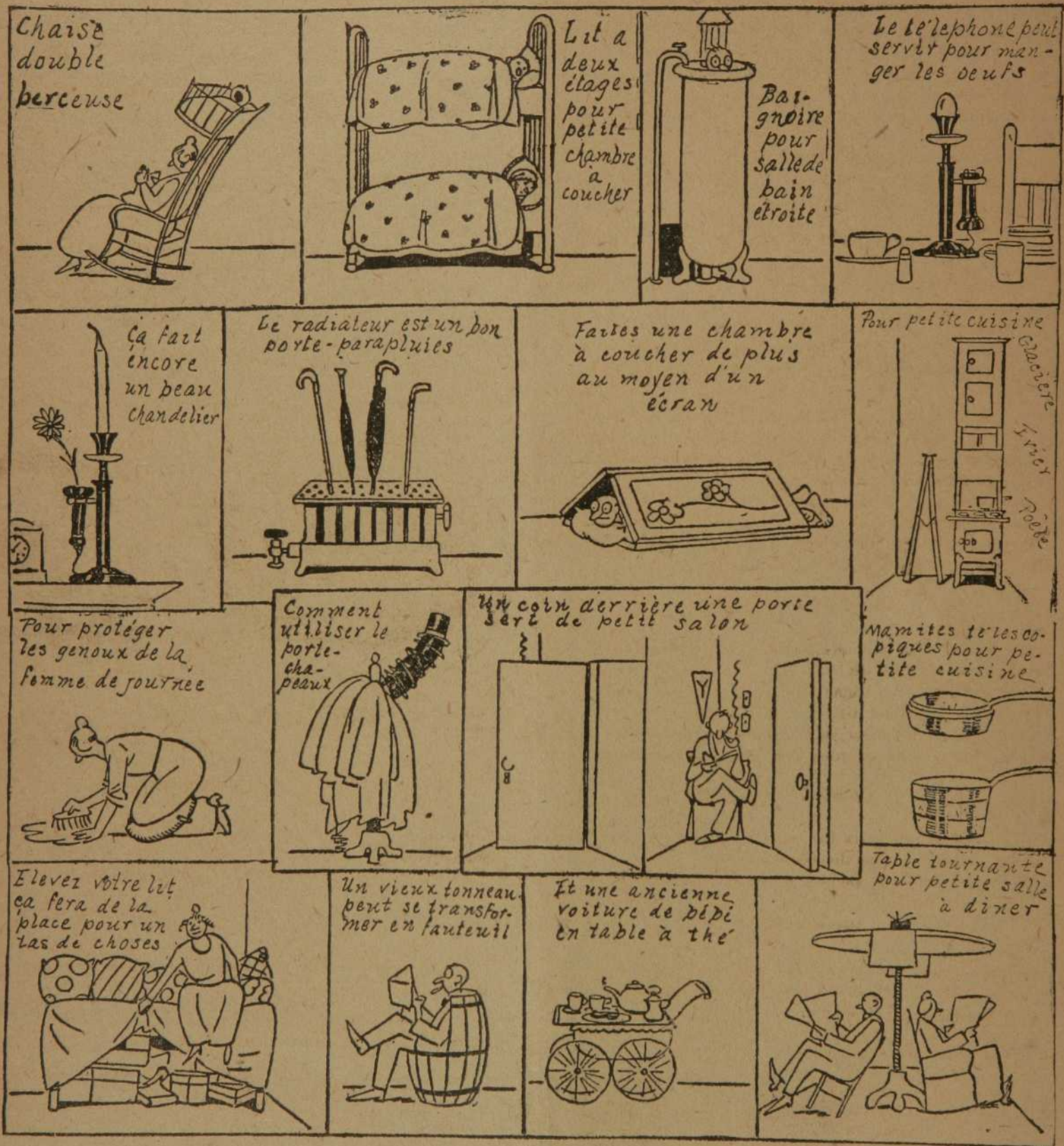
Le vieux Philémon fut difficile à calmer; il lui fallut explications sur explications pour lui faire comprendre ce qui s'était passé. Marcel, l'auteur de tout ce bel esclandre, s'aplatit en excuses et enfin tout finit par s'arranger.

Pendant tout cela, Adélarad dormait encore comme une souche dans le salon...

Maintenant, si vous rencontrez un jour Marcel Dambly ne lui demandez jamais de faire une farce à quelqu'un, il prétend avec juste raison que cela ne lui réussit pas et il vous dira de vous adresser à son cousin Adélarad.

Celui-là en invente toujours suffisamment pour en avoir revendu.

QUELQUES SUGGESTIONS POUR LES LOGEMENTS MODERNES



LES JUMEaux

Toupin s'adresse à une paysanne qui promène deux enfants:
 — Ce sont des jumeaux?
 — Oui, monsieur.
 — A qui sont-ils?
 — L'un est au maître d'école, et l'autre au syndic.

DEMEAGEMENT

Chez un quincaillier:
 — Tiens, qu'est-ce que tu fais ici?
 — Figure-toi, ma chère, que je viens acheter une cage à serins.
 — Tu te mets donc dans tes meubles?

PAUVRE FEMME

— Ma femme se casse la tête à propos de tout et de rien.
 — Est-ce possible?
 — Oui, dès maintenant, elle s'inquiète de penser que, dans vingt ans, les hommes porteront peut-être toute la barbe et que notre petit qui n'est pas encore né, aura peut-être une balbe mal fournie.

PETITE DEFINITION

— Sais-tu seulement ce que c'est qu'une insulte?
 — C'est une ligne droite.
 — Allonc donc!
 — Mais si, c'est le plus court chemin d'un poing à un autre!

CHACUN COMPTE A SA MANIERE

Jules n'est pas un brillant élève, aussi ses notes de classes sont-elles déplorables. Au lieu de 10, qui signifie très bien, il ne dépasse pas en général le chiffre 4 ou 5, qui signifie passable.

Un jour, cependant, il arrive joyeux à la maison.

— Maman, dit-il, j'ai eu 10 aujourd'hui!

La mère est un peu surprise, mais au fond elle est heureuse et demande des explications.

— Pourquoi ce très bien? demanda-t-elle.

— Voilà, reprend Jules, j'ai eu 5 de lecture et 5 de devoirs. Cela fait bien 10, n'est-ce pas?

LA DERNIERE DE POLYTE

— Est-ce que je ne vous ai pas demandé votre main hier à ce bal, mademoiselle?

— Mais oui, il me semble, cher monsieur...

— Oh! c'est trop fort!... Toutes les fois qu'il y a des lumières et qu'on bois du champagne, je ne sais jamais ce que je fais!...

EN SOIREE

Le monsieur. — Auriez-vous l'obligeance de nous chanter quelque chose, Mlle Ernestine.

Mlle Ernestine. — Oh! monsieur, il est si tard, les voisins pourraient se plaindre.

Le Monsieur. — Tant mieux, ils ont empoisonné mon chien hier, je serais heureux de me venger d'eux ce soir.

UN PAYSAN AVISE

Un paysan consultait un avocat sur son affaire. Après l'avoir examinée, l'avocat lui dit:

— Votre affaire est bonne.

Le paysan le paye et dit:

— A présent, Monsieur, que vous êtes payé, dites-moi franchement si vous trouvez ma cause aussi bonne qu'auparavant.

FAIT SUR COMMANDE

— Ça fait au moins dix fois que vous arrivez en retard à votre travail; pouvez-vous me donner une excuse?

— Comme de raison. De quel genre en voulez-vous une?

PHILOSOPHES

— Ceux-là sont tranquilles, qui n'ont pas d'ennemis.

— Ce n'est pas difficile d'être comme eux; ne rends jamais service à personne.

LA PELLE ET LE FOURGON



L'homme sur le pont.—Voilà 5 heures que je surveille ce pêcheur, et il n'a rien pris. Drôle le manière d'employer son temps!

SA CONSOLATION



Le "duda".—Vous devez vous ennuyer de votre foyer, dans vos voyages?
Le marin.—Pas du tout. J'ai mon perroquet qui me rappelle ma femme.

SOMMEIL LUCIDE



Jeannette.—Pourquoi m'avez-vous embrassée quand je dormais dans le hamac?
Paul.—Oh! Pour un seul baiser!
Jeannette.—J'en ai compté au moins 10 avant de m'éveiller.

CELA NE VOUS EST-IL JAMAIS ARRIVE?



Notre dessinateur a, en rêve, une idée de génie comique.



Toujours en rêve il explique à sa femme.



Un cheval en a ri si fort qu'il s'est décroché la mâchoire.



Le boss du "Samedi" s'en est roulé de joie et lui a donné 500 piastres.



Les six cent mille lecteurs du journal ont été malades de rire.



MAIS quand le gars s'est réveillé, il n'a jamais pu se rappeler ce que c'était!!

AU PENITENCIER

La dame. — Alors vous prétendez que c'est votre amour pour les herbiers qui vous a conduit ici?

Le No 956,385. — Oui, madame, les porte-feuilles.

SON APPRECIATION

La grosse demoiselle. — Comment aimez-vous mon costume de masquerade? Je fais un page.

La brute. — Je vous aurais pris pour un volume entier.

LE DANGER DES ETALAGES



LA LEÇON DE POLITESSE

Le monsieur. — Et qu'est-ce que tu as appris, aujourd'hui, à l'école ?

Lucile. — La maîtresse nous a donné une leçon de politesse. Elle nous a dit qu'il fallait toujours répondre : "oui, monsieur; non, monsieur; oui, madame; non, madame."

Le monsieur. — Et vas-tu mettre ces conseils en pratique ?

Lucile. — *Oui.*

LA DEMANDE EN MARIAGE

Nelly. — Es-tu content du résultat de ton entrevue avec papa ?

Gustave. — Non. Il m'a dit que tout ce qu'il pouvait me donner était son consentement.

AMATEURS

Favey et Grognez visitent le Musée.

— T'as entendu parler de Géricault.

— Je crois bien... Tout le monde connaît ses trompettes.

APRES LE 1er MAI

Juliette. — Comment aimez-vous votre nouveau logement ?

Hortense. — Admirable. Nous avons tout le confort de l'hôtel.

JEU DE MOT LAID

La maîtresse. — Savez-vous si le boucher a des pieds de cochons ?

La domestique. — Je n'ai pas pu voir, madame, il était chaussé.

NOTRE GRAND ROMAN DRAMATIQUE

Vengeance de Femme

PAR ELY MONTCLERC



La jeune fille à laquelle la foule ne ménageait pas les quolibets, critiquant sa maladresse à conduire, son manque d'expérience, la jeune fille, de plus en plus gênée, voulut suivre le pauvre homme, déclarant qu'elle s'occuperait de lui, et voulant savoir si sa blessure était réellement grave.

No 6

"Suite"

DEUXIEME PARTIE

VII

"Ce malheureux pousse des cris épouvantables, car les roues lui ont passé sur le corps."

Philippe, sans en entendre davantage, descendit de voiture et pénétra non sans peine jusqu'au théâtre de l'accident.

Un domestique tenait par la bride le cheval du phaéton, et une très jeune fille, toute pâle et tremblante tentait de s'expliquer avec deux agents qui lui parlaient d'une façon assez rude, tandis qu'à terre un homme s'épuisait à jeter des hurlements de douleur.

Le docteur Hautefort déclina ses qualités aux agents, et demanda tout d'abord qu'on transportât le blessé dans une pharmacie proche, afin qu'il fût possible d'examiner ses blessures et de le panser au moins sommairement.

Ce qui fut fait.

La jeune fille à laquelle la foule ne ménageait pas les quolibets, critiquant sa maladresse à conduire, son manque d'expérience, la jeune fille, de plus en plus gênée, voulut suivre le pauvre homme, déclarant qu'elle s'occuperait de lui, et voulant savoir si sa blessure était réellement grave.

L'homme avait une jambe cassée.

Philippe demanda une voiture d'ambulance, et présida lui-même à l'installation du malheureux sur la couchette.

Il le fit transporter à Bichat dans son service, et promit de l'aller voir dans la soirée.

Mais les agents voulaient dresser procès-verbal à la jeune fille, dont le doux

RESUME DES NUMEROS PRECEDENTS

Pendant les troubles de la Commune, en 1871, Geneviève tue un officier. Sa cousine Marthe est accusée et condamnée, à sa place, à la déportation à perpétuité. Au bout de dix ans elle revient d'exil; durant la traversée elle sauve Ivan Outsinoïf, qu'elle épouse plus tard et qui meurt, la laissant en possession d'une immense fortune enfouie dans les souterrains de Kozbek. Marthe, sous le nom de Sonia Outsinoïf, emploie cette fortune à se venger de Geneviève qui lui a pris son fiancé, et de Bouffard qui, après avoir ruiné la mère de Marthe est devenu le roi de la Bourse de Paris.

visage, pâle naturellement, se marbrait, sous l'influence de la peur, de taches livides.

Elle chancelait, et ses pauvres yeux, de la couleur des fleurs de lin, se posaient suppliants sur le jeune docteur, tandis que les braves gardiens de la tranquillité publique déclaraient vouloir la traîner au poste, afin qu'elle y déclînât ses noms, prénoms et domicile.

La pauvre petite balbutiait, pleurait que c'en était une pitié.

Elle était jolie, d'une joliesse enfantine et touchante.

Elle portait encore les cheveux laches noués d'un ruban sur le dos.

Ils étaient touffus, ondulés, et d'une nuance délicatement cendrée, les cheveux de la fillette.

Sous son petit chapeau rond, dans son costume d'ailleurs gris clair, elle était délicate et fragile comme un exquis bibelot.

Elle donnait une impression de candeur, de grâce triste, de mélancolie absolument touchante.

Et Philippe ne put se défendre d'être ému.

Il intervint, se porta caution auprès des agents, déclara qu'il prenait tout sur lui.

Les gardiens de la paix, impressionnés

par le ton et les paroles du docteur Hautefort, se décidèrent enfin à laisser tranquille la pauvre enfant.

Mais ils exigèrent néanmoins qu'elle consignât ses nom et domicile sur les registres de la police.

Philippe conduisit la jeune fille jusqu'au poste et là, tout en la rassurant de son mieux, il la fit parler.

Toute tremblante, elle articula:

— Odette de Méricourt, 200 ter, faubourg Saint-Honoré, fille du colonel comte de Méricourt, officier attaché à la maison militaire du président de la République.

Comme si o'eût été une phrase magique, soudain, chacun s'empressa autour de Mlle de Méricourt.

On souriait, on la saluait, car le titre et le nom de son père venaient de produire leur effet.

Et le pauvre diable de blessé, si intéressant tout à l'heure, ne fut plus qu'un maladroit imbécille, et o'était bien fait pour lui s'il avait la jambe cassée.

A-t-on idée de se jeter ainsi sous les roues d'une voiture?

— Ce n'est pas sa faute, à cet homme, hasarda timidement Odette.

"Je conduis depuis fort peu de temps, j'ai eu tort d'aller trop vite à cet endroit où les passants sont nombreux et pressés.

"Mais je m'occuperai de lui, je le ferai soigner, et quand sa guérison sera complète, j'obtiendrai de mon père pour lui une situation..."

Philippe s'offrit pour reconduire dans son coupé Mlle de Méricourt.

C'était à deux pas, le domestique ramènerait le phaéton...

— Merci, monsieur, j'accepte, dit Odette. Je n'aurais jamais osé rentrer à la maison seule...

Son fin visage prit une expression terrifiée, puis elle murmura:

— Que va dire ma mère?

Dans la voiture, à côté du docteur Hautefort, la jeune fille, pendant les

quelques secondes que dura le trajet demeura silencieuse.

Les lourds battants de chêne sculpté qui fermaient l'hôtel de Méricourt étaient clos.

—Faut-il demander la porte? questionna le cocher du docteur.

—Inutile, dit la jeune fille, je vais descendre ici.

Elle paraissait en proie à une frayeur si grande que Philippe s'en émut.

Elle répéta à chaque instant:

—Que va dire ma mère?

—Voyons, mademoiselle, fit le docteur Hautefort d'une voix régulièrement douce et compatissante, il ne faut pas vous alarmer ainsi.

—L'accident qui vous est arrivé est en somme banal et vous ne devez pas redouter si vivement les réprimandes.

—Mme de Méricourt est très sévère, objecta tristement Odette, et quand elle apprendra...

—Voulez-vous me permettre de vous accompagner jusque chez vous, mademoiselle? J'expliquerai moi-même à vos parents...

Les deux jeunes gens gravirent l'escalier de marbre de l'hôtel et atteignirent le premier étage.

Odette fit entrer le docteur Hautefort dans un grand salon, puis elle dit:

—Je vais prévenir mon père et ma mère...

Elle reparut peu d'instants plus tard, suivie d'un officier de haute taille, blanc de cheveux, à la physionomie extraordinairement sympathique, qui vint vers Philippe la main tendue et lui dit chaleureusement:

—Ma fille vient de me raconter, monsieur, toutes les obligations qu'elle vous doit. Veuillez croire à ma reconnaissance...

—Vraiment, déclara le jeune docteur avec un sourire, vraiment le mot est trop fort pour la chose.

—Je ne mérite ni remerciements, ni reconnaissance, colonel.

—Je suis trop heureux d'avoir pu, en cette circonstance être de quelque utilité à Mlle de Méricourt.

—Nous irons voir demain le blessé, reprit le comte de Méricourt, et je réponds de toutes les dépenses que son état pourrait nécessiter.

—J'éprouve une réelle joie à me dire que cette circonstance m'a permis de vous connaître, colonel, ajouta le docteur Hautefort, ainsi que mademoiselle votre fille.

Ce disant, il regardait Odette dont le mélancolique et doux visage se couvrit de rougeur.

—Oh! monsieur! intervint-elle avec élan, c'est moi qui suis heureuse de...

Elle s'arrêta brusquement et devint toute pâle.

Ses yeux maintenant avaient la nuance des violettes de Parme, ils s'embrumèrent et une larme les fit étinceler.

—Mon Odette est une enfant étour-

die, dit le colonel en souriant devant l'embarras de sa fille.

—Elle est très timide aussi et ne risque qu'avec peine quelques mots.

—Elle ne possède point encore l'usage du monde... elle est trop jeune pour y avoir fait ses débuts, et y avoir appris la... la diplomatie, ajouta le colonel en riant.

—Père, murmura la jeune fille, j'avais prié monsieur de monter pour qu'il explique à maman... J'ai peur d'être grondée...

Un nuage obscurcit soudain le loyal visage du comte.

Il soupira, fronça imperceptiblement le sourcil, puis:

—Ne crains rien, chérie, c'est moi qui me chargerai de cela... D'ailleurs la mère est sortie...

Le docteur Hautefort était un peu embarrassé de sa personne.

De plus, la rencontre de Mlle de Méricourt lui avait fait oublier momentanément son cuisant souci, mais à présent le souvenir de ses ennuis lui revenait, et tout en regrettant inconsciemment de perdre la vue des yeux candides d'Odette, il songeait à prendre congé.

Son temps ne lui appartenait pas.

Il se leva, et s'inclinant devant le colonel et sa fille:

—Veuillez m'excuser, dit-il, je suis obligé de vous demander la permission de me retirer.

—Faites, docteur, mais nous nous retrouverons auprès du blessé de ma fille, puisque vous l'avez fait admettre dans votre service...

—J'espère que cette commune bonne oeuvre créera entre nous un lien de sympathie ce que, pour ma part, je souhaite fort...

—Colonel!... balbutia Philippe, bien plus ému que l'événement ne le nécessitait.

—Mademoiselle, veuillez agréer mes respects."

Odette tendit la main au jeune docteur, et cette banale effusion le troubla si fort, qu'il frémit de la tête aux pieds.

Quant à Mlle de Méricourt, elle rougit jusqu'à la racine de ses cheveux cendrés.

—Je regrette, dit le comte, tandis qu'il reconduisait Philippe, je regrette vivement l'absence de Mme de Méricourt, à laquelle j'eusse été heureux de vous présenter.

—Mais ce n'est que partie remise.

—Ma femme reçoit tous les lundis soir, et je compte bien que vous viendrez à ses réceptions..."

Philippe promit une prochaine visite et se retira...

Ayant, une fois dehors, consulté sa montre, le jeune homme constata avec effroi qu'il venait de perdre une heure, et que maintenant il ne devait pas songer à voir son ami avant le moment du dîner.

Celui-ci, en effet, sortait chaque jour

entre deux et trois heures.

—Le temps que je viens de perdre va peut-être causer un grand malheur se dit amèrement Philippe...

—Quelle puissance a donc le regard d'une femme, pour qu'en sentant la flamme de ses yeux m'envelopper, j'aie soudain tout oublié?

—Et si maintenant il est trop tard?

—Si mes pauvres parents, grâce à ma négligence, voient se consumer leur ruine, que deviendrai-je?

—Je ne m'en consolerais jamais.

—Que faire? hélas! rien à cette heure, je ne puis qu'attendre.

—Lucien seul peut me sauver, toute autre démarche serait inutile...

—Revenons rue de Rome un moment.

—C'est l'heure de ma consultation; je prévientrai mon domestique pour qu'il ne reçoive pas.

—Je n'aurai pas aujourd'hui le courage de penser aux maux des autres..."

Dès qu'il eut pénétré dans son antichambre, le docteur Hautefort vit s'avancer précisément son valet de chambre.

Celui-ci lui tendait un petit plateau d'argent sur lequel était posée une carte télégramme ou "petit bleu".

Philippe reconnut sans peine l'écriture paternelle.

Il trembla redoutant quelques complications, quelque malheur nouveau.

—On vient d'apporter ceci il a quelques instants à peine, expliqua le valet.

Afin de ne pas laisser voir son émotion le docteur attendit d'être enfermé dans son cabinet de consultation pour déchiffrer le télégramme de son père.

Mais l'émotion qu'il ressentit en le lisant était d'un ordre bien différent, car ce fut avec une stupéfaction joyeuse qu'il lut:

—Mon cher Philippe,

—Nous sommes sauvés.

—Je t'envoie en hâte ce mot pour te rassurer et te dire de cesser tes démarches.

—Quel bonheur, mon cher enfant! Ta mère et moi sommes fous de joie après avoir été fous de chagrin.

—Imagine-toi qu'après ton départ, un homme est venu à la maison, qui, avec des allures très mystérieuses, a demandé à me parler.

—Je l'ai fait entrer dans mon bureau, mais il n'a pas voulu s'expliquer là, après de mes employés.

—Voyant cela, et reconnaissant à sa physionomie que ses intentions étaient pacifiques, je le conduisis à notre appartement.

—Quand nous fûmes dans le salon, bien enfermés, cet homme me dit en me présentant une enveloppe:

—Monsieur, veuillez prendre connaissance de ceci.

—Je déchirai l'enveloppe, elle contenait une liasse de billets de banque.

—Je les comptai... deux cent mille

francs, deux cent mille francs, comprends-tu cela?

"J'étais stupéfait, plus que stupéfait, anéanti..."

"D'où m'arrivait cet argent?"

"Je voulais le demander à l'homme, mais il ne sut, ou ne voulut rien me dire."

"Alors je pris dans la fameuse enveloppe un papier que tout d'abord je n'avais point aperçu."

"Ce papier était un chèque de cent mille francs payable à la Banque de France."

"Heureusement pour ma raison qu'à ce chèque était épinglée une lettre."

"Je la lus et je compris alors."

"Elle disait en substance ceci:"

"Le banquier Blanchard adresse à titre de restitution deux cent mille francs en espèces à M. Hautefort, plus un chèque de cent mille francs sur la Banque de France, où cette somme a été versée en son nom."

"Ah! le brave, l'honnête Blanchard, quelle joie il me cause!"

"Plus de faillite, plus de déshonneur! de la joie au contraire, une joie infinie, tu comprends!"

"Mon cher Philippe, viens ce soir dîner avec nous, tu nous trouveras aussi gais que ce matin nous étions tristes."

"Ta mère t'embrasse, allons, viens te réjouir avec nous."

"Mais quelle chance inespérée!"

"J'en suis encore tout étourdi."

"Ah! j'oubliais!"

"L'homme, le mystérieux envoyé, s'est retiré sans vouloir accepter aucune récompense."

"Comprends-tu cela?"

"A ce soir, mon cher fils."

"Hautefort."

L'étonnement de Philippe, en lisant cette lettre, ne le céda en rien à celui de son père.

Quoi! pareille chose était possible!

Blanchard restituait à Hautefort la fortune volée?

Semblable action ne s'était jamais vue!

Et à y bien réfléchir, le docteur Hautefort trouvait que cette restitution s'opérait dans des circonstances vraiment singulières.

Cependant, comme après tout, on apportait au lieu de prendre, le jeune homme conclut qu'il ne fallait pas y regarder de si près, et simplement bénir du fond du cœur les bienfaiteurs anonymes de sa famille.

—Si cette bonne action est à l'actif de Blanchard, elle lui sera comptée, se dit Philippe, et je lui en suis profondément reconnaissant.

"Si, ce que j'ignore, le bonheur de mes parents est dû à une âme compatissante..."

"Mais qui?... qui peut ainsi donner près d'un demi-million?..."

"Je ne vois personne, j'étais fou de m'imaginer qu'une intervention mystérieuse..."

"Je vois du merveilleux partout, moi

un médecin, moi un matérialiste!..."

"Mais que je suis heureux que les choses s'arrangent de la sorte et comme j'embrasserai de bon cœur, ce soir, ma bonne femme de mère!"

VIII

Le lendemain de l'accident dont Odette de Méricourt avait été la cause involontaire, la jeune fille, accompagnée de son père, vint visiter l'homme blessé que, par les soins du docteur Hautefort, on avait installé dans une chambre payante.

La fracture de la jambe s'était produite au tibia, le membre brisé était placé dans un appareil et l'eau glacée coulait goutte à goutte sur la blessure.

Cet homme était un ouvrier, un plombier.

Il traversait l'avenue Friedland quand la roue droite du buggy d'Odette lui passa sur la jambe.

Il était jeune et célibataire; ce qui fut un souci de moins pour le colonel de Méricourt.

Ainsi la maladie de l'ouvrier ne plongeait pas dans la misère une famille.

Celui-ci, un Parisien à la mine éveillée, n'en revenait pas de se voir si bien soigné, si bien dorloté, dans une chambre à part.

Et ce bon docteur qui le pensait si doucement, et cette chère demoiselle avec son papa qui lui apportaient des friandises!

—A ce prix-là! disait-il en riant, je me ferais bien casser une jambe tous les ans...

Trois fois par semaine Odette venait à Bichat, et naturellement, à chacune de ses visites, elle rencontrait le docteur Hautefort.

Celui-ci plaisait infiniment au colonel de Méricourt qui, au retour à l'hôtel, ne tarissait pas d'éloges sur son compte.

Le comte renouvelait à Philippe son invitation pour un des lundis de sa femme; il reprochait amicalement à celui-ci de ne point y être encore venu, et le jeune médecin s'excusait de son mieux, alléguant toutes sortes de mauvaises raisons, promettant enfin de ne pas manquer le prochain lundi.

—Nous comptons beaucoup sur votre présence, insista un matin le colonel.

"Ma femme, à qui j'ai parlé de vous, sera heureuse de vous connaître, mon cher docteur."

"Done à lundi!"

—A lundi, répéta Philippe.

Et il fut vivement remué, car il lui sembla qu'à cet instant les yeux d'Odette s'étaient fixés sur lui avec une expression de tendresse visible.

Il lui serra la main, et, selon son habitude, la jeune fille rougit.

L'ouvrier Ernest, qui suivait cette scène d'un oeil goguenard, fit entendre, dès qu'Odette fut partie, un petit rire de satisfaction.

—Eh bien! qu'avez-vous? interrogés Philippe surpris.

—Rien du tout, mon brave docteur! je suis gai, ça suffit!..."

Hautefort quitta la chambre, Ernest, alors seul avec la gardienne, lui dit.

—Croyez-vous, hein! ma pauvre femme que ces turlereaux-là ont envie de se mordre l'oeil?"

—Pour sûr que non, fit la gardienne, gagnée par la gaieté du plombier.

"Ils aimeraient mieux, c'est sûr se bécoter à tire-larigot!"

—Vous parlez, ma brave femme!"

"Y a longtemps que je m'aperçois de leur manège."

"Ils se regardent en-dessous, et la petite rougit et elle soupire..."

"Certain qu'elle ne viendrait pas me voir si souvent si le docteur n'était pas là!"

"C'est roué, les femmes, même jeunes!"

"Elle s'y entend, la mâtine, à entortiller son papa, à lui faire faire ses quatre volontés..."

"Et voilà comme quoi ma jambe cassée aura été cause d'un mariage."

L'ouvrier ne se trompait pas, Odette et Philippe se sentaient entraînés l'un vers l'autre par un sentiment des plus tendres.

Odette, trop jeune, s'expliquait mal ce qu'elle éprouvait, mais son visage mélancolique s'illuminait à la vue de Philippe d'une flamme joyeuse.

Quand il lui donnait la main, son cœur battait très vite et elle était troublée... à ne pouvoir prononcer une parole.

Loin de lui sa pensée le suivait.

Elle se surprenait machinalement à écrire son nom, Philippe, sur des feuilles blanches qui bientôt étaient couvertes de caractères.

Elle trouvait ce nom très beau, plus beau même qu'Albert, le nom de son père chéri.

Elle saisissait avidement toutes les occasions possibles de parler au docteur, et la jeune fille était ravie quand le colonel de Méricourt vantait ses qualités.

—Certes oui, pensait Odette, il est beau, brave, bon, et je voudrais être de sa famille, j'en serai fière.

"Comme ses parents doivent être heureux de posséder un tel fils!"

Malheureusement, la sévérité, la dureté, de Mme de Méricourt envers sa fille le paralysaient à son égard les élans d'Odette et son désir de confidences.

Jamais sa mère ne lui parlait que pour lui adresser une réprimande.

Elle l'embrassait rarement, encore ce n'était que du bout des lèvres.

Ni le charme doux, ni la beauté, ni la petite âme aimante de la fillette n'avaient trouvé grâce devant sa mère.

Mais le colonel de Méricourt, en revanche, adorait sa fille, son unique consolation, son seul amour.

Un sourire de l'enfant le calmait, lui faisait supporter patiemment l'existence

orageuse qu'il devait mener dans l'intimité, car son ménage était sans cesse troublé par les querelles et le caractère irascible de sa femme.

Sans Odette, dont la chère présence était une douceur pour son père, le colonel n'eût pas supporté la vie que lui faisait Mme de Méricourt, il se fût séparé d'elle.

Odette, d'ailleurs, rendait largement à son père l'amour que celui-ci éprouvait pour elle.

Elle oubliait presque, dans ses bras, la dureté, la sécheresse de coeur de sa mère, qui ne l'aimait pas, qui ne l'avait jamais aimée.

Puis elle trouvait une maternelle tendresse indulgente et protectrice, dans la maison de ses parents, en une femme, une humble et douce créature silencieuse et pâle, qui répondait au nom de Madeleine Rémy et avait nourri Odette.

Cette femme éprouvait pour la jeune fille une affection passionnée, rare chez une étrangère, et qui servait bien souvent de refuge à notre petite amie.

Quand Mme de Méricourt grondait sa fille, en présence de Madeleine Rémy, se montrait dure avec elle, la nourrice dardait sur la comtesse des yeux flamboyants de colère.

Parfois même elle s'oubliait jusqu'à reprocher à Mme de Méricourt sa sévérité, et cette femme, si rude pour ses serviteurs, laissait parler Madeleine, s'adoucisait brusquement alors et quittait la place sans répondre.

Mais, seule avec Odette, elle se rattrapait et la pauvre petite fut souvent battue en cachette.

Odette redoutait tellement sa mère qu'elle n'avouait pas avoir été corrigée.

A Madeleine inquiète, elle répondait être tombée, s'être fait mal en heurtant un meuble.

Parfois, la nourrice exaspérée par la méchanceté de sa maîtresse, proférait des menaces bien étranges sur les lèvres d'une subalterne.

Auprès de Madeleine Rémy, si tendre pour elle, Odette trouvait une grande consolation.

C'est à elle que la jeune fille se confia lorsqu'elle rencontra Philippe, et Madeleine n'eut pas de peine à lire dans le coeur de son enfant, à connaître son doux secret.

—Ma chérie aime ce jeune docteur, se dit bientôt la nourrice.

—Dieu fasse que ce soit pour son bonheur!

—Dieu fasse qu'il l'aime autant que l'aime déjà mon Odette.

—Oh! si elle pouvait bientôt quitter cette maison, cette femme qui la détecte."

Philippe, lui, s'était depuis longtemps déjà rendu compte de ses sentiments véritables à l'égard d'Odette de Méricourt.

Il savait combien lui était chère la délicate enfant, et c'est avec une joie

un peu étonnée qu'il constatait quelle place en peu de jours elle avait prise dans son coeur.

Oh! la chérie! la bien-aimée.

Était-il possible qu'aimer fut si doux, si enveloppant, si exquis...

Ses sourires, sa voix, son regard, emplissaient l'âme de Philippe.

Il pensait constamment à l'aimée; son image s'offrait à lui dans toutes les minutes de la vie, elle le suivait partout, il en était comme obsédé.

Et cela le surprenait de voir combien l'amour impérieux s'était brusquement emparé de lui, cela le surprenait et l'inquiétait tout ensemble.

Il sentait qu'Odette lui était désormais indispensable, que la vie sans elle lui serait un lourd fardeau, et il avait peur, il redoutait l'avenir...

Lui qui jadis souriait quand on parlait, devant lui, de passions absorbantes, d'être qui préféraient la mort à la perte de la personne aimée.

Lui, qui raillait, qui souriait d'un sourire sceptique devant les peines d'amour!...

L'amour aujourd'hui avait sa revanche.

L'amour, le maître tout-puissant dont chaque mortel est tributaire tôt ou tard, l'amour le tenait sous son joug...

Philippe aimait, et il souffrait, car il ignorait quelles seraient les destinées de son pauvre amour.

Ferait-il le bonheur de sa vie ou l'emplirait-il de tristesse?

Il est nécessaire de dire ici en peu de mots comment Geneviève Vallauris, la cousine de Marthe, avait réussi, lorsque son crime fut commis, à supplanter notre héroïne dans le coeur de son fiancé.

Après le procès, un beau jour, elle avait quitté la mère de Marthe brusquement, sans dire où elle allait ni ce qu'elle voulait faire.

Albert Letourneux, à cette époque, était en convalescence; il achevait sa guérison au Grandmesnil, dans la propriété de son oncle, le général de Méricourt.

Sa mère, Mme Letourneux, était auprès de lui. Elle avait définitivement quitté l'appartement de la rue Oberkampf cédant ainsi aux instances de son frère, qui voulait qu'elle se retirât au Grandmesnil jusqu'au jour prochain où lui-même prendrait sa retraite et viendrait demeurer auprès de sa soeur.

Mme Letourneux accepta sans peine l'invitation du comte de Méricourt, car sa situation, rue Oberkampf, était assez délicate.

Les rares fois qu'elle était venue, après la Commune, passer quelques jours dans son appartement, Geneviève, douée d'une habileté infernale, en profita pour la circonvenir et persuader la mère d'Albert que son ancienne fiancée était réellement coupable de meurtre.

Folie, colère, tout ce qu'on voudra, mais elle avait tué.

—Je dis comme ma tante, ajoutait la triste créature, parce que la malheureuse femme ne jouit plus de la plénitude de sa raison, et que la vérité ne pourrait jamais arriver jusqu'à son cerveau obscurci.

—Mais je suis sûre! sûre! entendez-vous, de la culpabilité de Marthe...

—A vous, chère madame, à vous que j'aime et vénère, je dois dire toute la vérité, quelque pénible soit-elle."

Et c'est ainsi, avec des paroles flésses, que Geneviève endoctrina Mme Letourneux et finit par la persuader.

La conviction maternelle passa bien vite dans l'esprit du fils et nous avons vu le résultat de cette conviction avec la lettre citée au procès, dans la première partie de ce récit.

Geneviève alla s'installer à Orléans, à proximité d'Albert et de sa mère.

Elle possédait une somme de vingt mille francs à peu près, héritage paternel dont elle avait la libre disposition, car quelques mois avant la guerre, la jeune fille, grâce à ses instances auprès de M. Vallauris, avait réussi à se faire émanciper.

Et elle comptait bien que cet argent, adroitement dépensé, lui suffirait pour trouver le mari de ses rêves.

Elle s'était logée aux confins d'un des faubourgs de la ville, dans une jolie petite maison en bordure de la route sur laquelle devaient forcément passer les habitants de Grandmesnil.

Geneviève n'attendit pas longtemps avant de rencontrer, par hasard, Albert Letourneux.

Un matin, de la fenêtre de sa chambre, elle le vit venir de loin.

Elle revêtit alors un peignoir coquet et jeta à la glace de sa toilette un regard scrutateur, puis, sûre enfin de sa beauté, elle descendit, traversa le jardinet qui étalait ses corbeilles fleuries devant la maison et vint se placer contre la minuscule grille qui fermait la propriété.

Un instant plus tard, Albert Letourneux passa à cheval.

Il aperçut Geneviève et fit un mouvement de surprise. Celle-ci lui sourit de son plus séduisant sourire, et son attitude dit clairement au jeune homme qu'elle ne désirait pas s'en tenir à un échange de révérences cérémonieuses.

Il mit pied à terre.

—Attachez votre cheval à cet anneau, dit Geneviève et entrez à la maison.

Nous causerons ainsi plus à l'aise.

Albert obéit et pénétra dans un charmant petit salon à la suite de la cousine de Marthe qui l'installa sur un moelleux fauteuil.

Le jeune lieutenant regardait avec un plaisir vident sa jolie hôtesse.

Le grand air, la vie paisible qu'elle menait avaient augmenté sa fraîcheur et sa beauté.

Maintenant, elle était vraiment adorable.

Albert songea à ses regards si doux,

lorsqu'elle venait le voir à l'hôpital, blessé, et se penchait sur lui, affectueuse, tendre même.

Son image avait bien vite effacé les traits de Marthe.

La fiancée d'autrefois avait été oubliée rapidement.

Et le trouble qui envahissait jadis Albert, avant les accordailles, lorsqu'il se trouvait en présence des deux cousines, ce trouble singulier et délicieux le prit à nouveau.

Il fut tenté par la bouche rouge de Geneviève, par ses yeux ardents...

Il la trouva divinement belle, plus que belle, affolante...

Marthe, Marthe!... A cette heure où étais-tu?

Bien loin, hélas! bien loin de l'esprit, bien loin du cœur de celui qui prétendait l'aimer.

Mais Geneviève, qui, du coin de l'oeil guignait le jeune officier, ne fut pas longue à s'apercevoir de ce qui se passait dans son esprit.

Les femmes ne se trompent pas à certains signes, et la cousine de Marthe, bien souvent avait remarqué l'émoi d'Albert à sa vue et la gaucherie de son attitude quand le hasard les laissait seuls.

Souvent, lorsqu'elle allait le voir à l'hôpital militaire, en compagnie de Mme Letourneux, Geneviève avait vu le regard du jeune homme s'allumer lorsqu'elle paraissait.

Elle était sûre de ne point lui être indifférente, elle savait que la vue de sa beauté était loin de le laisser indifférent. Il s'agissait maintenant pour elle de l'amener à l'amour.

—On y arrivera, se disait la perverse fille, avec un sourire éloquent.

Le moment, ce jour-là, lui paraissait venu d'en arriver à ses fins.

Elle rompit le silence qui devenait gênant.

—Comme le monde est petit! s'exclama-t-elle! Si je m'attendais à voir quelqu'un ici par exemple, ce n'est pas vous monsieur Letourneux!

—Et moi de même, répondit Albert. Vous habitez donc Orléans?

—Oui, depuis peu de jours, du reste. Cette maison où je demeure me vient d'un héritage. Je m'y suis installée, il y a un mois à peine.

—Et Mme Vallauris?

Geneviève soupira profondément et leva vers le ciel ses yeux attristés.

—Pauvre femme! fit-elle d'un ton apitoyé, je me suis vue dans la nécessité de lui dire adieu!...

—Est-elle donc morte? s'écria le jeune officier avec surprise.

—Hélas! cela vaudrait mieux pour elle. Non, ma chère tante n'est pas morte, mais sa raison l'a tout à fait abandonnée, et il a fallu la mettre dans une maison de santé.

—Que me dites-vous là, Mme Vallauris est folle?

—Folle, oui, et sans espoir de guéri-

son possible...

—A la suite du malheur qui lui prit son mari et sa fille, ma tante, je vous l'ai dit, éprouva un dérangement d'esprit d'abord peu sensible.

—Elle avait perdu la mémoire de certains faits. Pour le reste elle demeurait lucide, et dans ces conditions, je pensais que sa raison résisterait.

—Malheureusement, je me suis trompée.

—Mme Vallauris a été prise un jour d'une crise terrible...

—C'était la folie furieuse; on fut obligé de l'enfermer...

—Oh! la malheureuse créature!... Ainsi vous voilà seule, mademoiselle Geneviève?...

Geneviève esquissa son plus mélancolique sourire; elle voilà à demi les magnifiques prunelles de ses paupières bistrées, et ce fut d'une voix au charme si profond que l'âme d'Albert en fut toute remuée qu'elle prononça:

—Toute seule, oui.

—Les parents qui m'étaient restés ne sont plus, puisque ma tante... elle est morte pour moi... et ma cousine, ma chère Marthe, je ne la reverrai jamais plus.

—Je n'ai plus personne, personne qui m'aime... et que j'aime... c'est-à-dire.

Sur ce mot, Geneviève s'arrêta, parut confuse et se cacha le visage de ses mains.

—Je vous plains, lui disait Albert compatissant.

—Il est dur à votre âge, en effet, de se trouver dans une pareille situation.

—Mais vous saviez, nous vous l'avions appris au moment du départ, lors de votre dernière visite au Val-de-Grâce, vous saviez que je me rendais avec ma mère au Grandmesnil; le Grandmesnil est tout près d'ici, et puisque vous-même veniez dans cette région.

—Enfin, pourquoi n'avoir point écrit à ma mère?...

—J'ignorais si cela lui eût été agréable... répondit modestement Geneviève.

—Il n'est rien que je déteste comme de m'imposer...

—Du reste, nous nous étions dit adieu.

—Puis, s'il faut tout vous avouer, je supposais—maintenant que je sais quelle fortune vous posséderez un jour—je supposais que la distance sociale entre nous était trop grande pour tenter le moindre rapprochement.

—Autrefois, quand Mme Letourneux était pour nous une simple veuve aisée et vous un jeune saint-cyrien, quand nous paraissions égaux... oui, cela pouvait aller.

—Aujourd'hui, c'est différent.

Albert se leva vivement et vint prendre les mains de Geneviève.

—Méchante! lui dit-il, nous croyez-vous si stupidement vaniteux; et quelle distance peut-il y avoir, je vous le demande, entre deux amis comme nous?

—Ma mère vous aime beaucoup, nous

parlons de vous bien souvent, nous nous rappelons le bon temps d'autrefois...

—Alors nous étions heureux...

—Vous souvenez-vous, Geneviève?"

La jeune fille, croyant voir dans ces mots un souvenir à l'adresse de Marthe, interrompit avec vivacité son interlocuteur.

—Vous ne pouvez faire, lui dit-elle amèrement, que ce qui est ne soit pas!

—J'ai honte, faut-il vous le confier, de porter le nom de Vallauris, depuis que Marthe l'a déshonoré...

—Certes, je la plains et je l'aime ce pendant.

—Folie! interrompit à son tour Albert.

—Le déshonneur ne peut vous atteindre, petite amie, parce qu'on est pas déshonoré par un délit politique...

—N'ayons pas de ces idées noires, voyons, et puisque nous nous sommes retrouvés, que ce ne soit point pour un moment.

—Je me rendais à Orléans, chargé de plusieurs courses pour ma mère.

—Nous sommes seuls actuellement à Grandmesnil; je raconterai à ma mère la rencontre heureuse que je viens de faire, et elle vous invitera, j'en suis assuré, à venir nous voir.

—C'est tout près d'ici, à peine trois kilomètres.

—Vous tiendrez compagnie à maman en mon absence, et vous verrez comme mon oncle, qui doit venir sous peu nous rejoindre, raffolera de vous bientôt.

—Non, non, murmurait Geneviève en secouant sa jolie tête brune non, laissez-moi ici.

—Pourquoi êtes-vous si entêtée, fit Albert, en attirant à lui la cousine de Marthe, et cela si près que ses cheveux frôlèrent la bouche et qu'il en tressaillit violemment, pourquoi refuser de nous voir? Vous me détestez donc?

Geneviève soupira et ferma les yeux comme pour en cacher l'expression.

Machinalement, elle appuya sa tête sur la poitrine d'Albert et balbutia:

—Vous détester! hélas! je le voudrais!...

Puis, d'un geste brusque, elle s'écarta et prononça très vite:

—Je ferai ce que vous voudrez... Je serai heureuse de voir votre mère, ainsi que vous...

Albert ne savait plus bien où il était, ni ce qu'il faisait.

Tout tournait autour de lui.

Ivre un peu, il gagna la porte sans un mot, détacha son cheval et se mit en selle. Geneviève le suivait.

—Au revoir! A bientôt! cria le jeune officier, quand il eut franchi la grille.

Il avait subitement retrouvé tout son sang-froid.

Geneviève, sans répondre, lui fit un signe de la main qu'elle avait petite et blanche.

Ce signe ressemblait furieusement à un baiser, car elle appuya ses doigts sur

ses lèvres et les tendit ensuite vers Albert obstinément, tant qu'il fut possible de l'apercevoir.

Lorsqu'il eut disparu, Geneviève entra dans son salon, et, songeuse, s'enfouit dans le fauteuil précédemment occupé par son visiteur.

— J'ai commencé la suprême partie, murmura-t-elle et je crois bien que j'ai suffisamment d'atouts dans mon jeu...

— Si mes prévisions se réalisent, je serai bientôt Mme Letourneux.

— Vraiment, l'homme est une race exécrationnelle.

— A-t-il assez vite oublié ma cousine!

— Et il lui faisait, il n'y a pas si longtemps, des déclarations passionnées...

— Il est vrai de dire que j'ai travaillé à noircir grandement Marthe dans l'esprit de son fiancé, mais c'est égal, son amour n'était guère tenace...

— Allons, attendons demain...

Elle avait bien raison de dire demain, car le lendemain, en effet, dans la matinée, une élégante victoria s'arrêtait devant sa porte. Un valet de pied en descendant et remit à la petite domestique de Geneviève une lettre que celle-ci s'empressa de porter à sa maîtresse.

Geneviève en prit aussitôt connaissance et vola ce qu'elle lut:

"Ma chère Geneviève,

"Mon fils m'apprend la rencontre qu'il a faite hier et dont je me réjouis comme lui, puisqu'elle va me permettre de renouer des relations avec la gentille petite amie que j'aime tant et qui nous a, à mon fils comme à moi-même, témoigné tant d'affection en toutes circonstances.

"Nous sommes voisines.

"D'autre part, ma seule présence n'est pas toujours follement gaie pour Albert, dont le congé de convalescence expire dans deux mois.

"Je suis sûre que vous me serez d'un grand secours pour l'aider à passer ces quelques semaines plus agréablement qu'il ne l'eût fait seul.

"Donc, pas de cérémonies, agissons comme jadis, lorsqu'un étage seulement nous séparait, et venez de ce pas déjeuner avec votre amie.

"Vous passerez la journée près de nous, et je compte bien qu'il en sera souvent ainsi.

"La voiture vous conduira jusqu'au Grandmesnil.

"A tout à l'heure, ma chère Geneviève, je vous embrasse affectueusement.

"Paulette Letourneux."

En un tour de main Geneviève fut habillée et, munie de toutes ses armes, prête au combat, elle monta dans la victoria avec un orgueil non dissimulé, sous les regards ébahis de sa servante qui n'en revenait pas.

— Tu en verras bien d'autres, ma petite, murmura la cousine de Marthe entre ses dents blanches et aiguës. Ce n'est pas fini, ça commence à peine...

Elle fut accueillie avec de grandes

démonstrations par Mme Letourneux, que de tout temps elle avait captée par ses airs modestes, et sa voix qu'elle savait rendre à l'occasion si douce et si persuasive.

Albert, lui, essaya d'une poignée de mains indifférente et d'un sourire banal, mais le contact de sa paume avec celle de la jeune fille, produisit l'effet habituel, et le sourire préparé se figea, tandis que les yeux du jeune homme se mirent à luire de convoitise.

Geneviève passa la journée entière au Grandmesnil.

C'est après le diner seulement que la voiture du général de Méricourt la reconduisit chez elle.

Cette journée, comme bien on pense, fut suivie de beaucoup d'autres, et bientôt Geneviève déserta sa maison presque complètement pour habiter le Grandmesnil.

D'abord, Mme Letourneux l'avait gardée à coucher, puis elle demeura deux jours sans retourner chez elle, et enfin ce furent des semaines qu'elle passa auprès d'Albert.

Elle ne réussissait que trop à jeter l'âme dans le cœur du lieutenant, elle l'affolait tous les jours un peu plus, et bientôt il put s'affirmer qu'il adorait Geneviève.

Mais comment avouer cet amour que les attitudes de la jeune fille lui permettaient de croire partagé?

Comment avertir Mme Letourneux et obtenir son consentement?

Certes, elle était fort attachée à Geneviève, mais il existait entre Mlle Valauris et le lieutenant une marge considérable.

Puis, n'y avait-il pas quelque chose de choquant dans le fait d'un mariage avec la cousine de son ex-fiancée?

Puis, argument suprême, que dirait de ces projets le général comte de Méricourt, qui, jadis, n'avait donné son consentement que de mauvaise grâce pour Marthe?

Il ne cachait pas ses intentions d'adopter Albert, de lui donner en même temps que sa fortune, son nom et ses titres.

Albert avait la faiblesse de trouver le nom de son père bien commun à côté de celui beaucoup plus brillant de ses ancêtres maternels.

Et il ne voulait certes pas, par aucune de ses actions, mécontenter son oncle; ce qui eût pu amener celui-ci à changer d'idées.

Aussi le lieutenant était-il fort perplexé.

Geneviève de son côté étudiait la question.

Elle était sûre d'Albert, sûre de Mme Letourneux, une cire molle.

Restait à résoudre la question de l'oncle.

Il fallait obtenir tout ensemble son consentement et ses bienfaits.

Pendant que les deux jeunes gens se livraient à leurs réflexions, le général

comte de Méricourt arriva au Grandmesnil, et Geneviève pour le séduire déploya tous ses artifices.

Elle réussit, l'habile créature, au delà de toute espérance.

Au bout de peu de temps, le vieux soldat, conquis par la beauté et la grâce captivante de la cousine de Marthe Valauris, ne jura plus que par elle.

Il semblait que sa présence animât tout dans le château.

Elle était la gaieté, l'éclat, le charme et tout en son absence redevenait morne et morose.

Et voilà que brusquement le rire s'éteignit sur les lèvres de la jeune fille, elle devint mélancolique, songeuse, on ne l'entendait plus chanter au piano de sa voix prenante. Elle sembla fuir Albert et paraissait, en sa présence, plus triste, plus fermée.

Un matin, elle descendit de bonne heure se promener dans le parc.

Albert était à Orléans, et le général, en compagnie de sa soeur, faisait son petit tour habituel.

Au tournant d'une allée, le comte tout à coup aperçut sa petite amie.

Elle était assise sur un banc rustique, affalée même, son coude posé sur les genoux, son menton appuyé dans la paume de sa main.

De grosses larmes coulaient de ses yeux fixes, laissant deux traces humides le long de ses joues pâles.

Cette posture, en vérité, était celle d'une personne anéantie par le chagrin, et, à la vue de sa chère Geneviève larmoyante, le cœur du vieux brave sauta dans sa poitrine, battant une chamade folle.

Il s'appuya sur sa canne de jonc à bécaille d'ivoire et retint sa soeur qui, compatissante, voulait s'élancer vers Geneviève.

— Que dis-tu de cela, ma petite Paulette? fit le comte de Méricourt, et quelle peine secrète peut ainsi accabler cette charmante enfant?

Mme Letourneux fit un geste d'ignorance.

— Je ne puis le savoir, répondit-elle.

"Geneviève ne m'a rien confié.

"Son caractère s'est transformé d'une façon brusque; elle était enjouée, primesautière, enfant... il y a quelques jours encore.

"Elle s'amusait avec Albert comme une pensionnaire et puis tout à coup voilà qui pâlit, qui ne mange plus, qui ne dort plus, cela se voit à ses paupières fripées qui...

— Tiens, tiens, interrompit le général, dont les petits yeux pétillèrent.

"Est-ce que par hasard il y aurait du Cupidon là-dessous?

"Ce coquin d'Albert avec sa moustache en accroche-cœur est bien capable d'avoir fait ce joli coup-là!

"Ah! le bandit, rien ne lui résiste!

"Nous allons bien voir, d'ailleurs!"

Il s'avança si doucement vers Gene-

viève que celle-ci parut ne pas s'apercevoir de son arrivée.

Puis, se plantant devant la jeune fille, en prenant l'air le plus féroce qu'il put trouver:

—Eh bien, mademoiselle, que faisons-nous là, seulette?

Geneviève tressaillit et se leva d'un mouvement brusque.

Du revers de la main, elle essuya furtivement ses larmes, puis:

—Je me promenais, général, et, me sentant fatiguée, je m'étais assise sur ce banc...

—S'il faut en croire ces pleurs que vous venez furtivement d'essuyer, le tour de vos pensées manquaît de gaieté, petite...

—Mais, général, je ne pleurais pas...

—Ah! bah! que c'est laid de mentir de la sorte.

—Je vous assure, général...

—Ne m'assurez rien du tout, petite Geneviève, et confiez-nous plutôt, à ma soeur et à moi, la cause de votre chagrin.

Ce disant, le comte de Méricourt s'assit aux côtés de la jeune fille, Mme Letourneux l'imita, et, paternellement, le vieux brave ajouta:

—Vous a-t-on fait de la peine?

—Non, répondit Geneviève, je n'ai qu'à me louer de tout le monde ici.

—Vous, général, si bon pour moi, vous, madame, que je respecte... que j'aime comme une mère, et...

—C'est cet "et" là, je le vois, fit en souriant avec malice le comte de Méricourt, c'est cet "et" là qui vous tarabuste le plus...

—Allons, avouez que mon brigand de neveu vous a taquinée.

—Non, se récria vivement Geneviève, M. Letourneux est au contraire excellent et je n'ai rien à dire de...

Elle s'arrêta, redressa la tête, puis de sa voix la plus insinuante:

—Au fait, général, je ne veux pas reconnaître votre bonté à mon égard par de l'ingratitude.

—Vous non plus, madame.

—Je ne dois pas feindre... et je vous dirai la vérité.

—Ce sera mieux... ainsi...

—Parlez, ma petite, fit le comte avec satisfaction.

—Quoique pour ma part, je devine ce que vous allez me dire.

—Mais ma soeur doit être instruite.

Mme Letourneux esquissa un signe d'approbation.

Geneviève alors commença:

—Il m'est arrivé un grand malheur.

—Votre gracieuseté, la manière affectueuse dont vous m'avez reçu, général, vous aussi, madame, m'ont, je ne dirai pas inspiré des sentiments d'orgueil, mais fait oublier la distance qui me sépare de vous.

—Je ne suis qu'une pauvre petite bourgeoise, il me serait impossible de continuer à vivre comme je le fais sans

travailler; vous êtes, vous, comblés des dons de la fortune.

—Général, vous possédez, outre votre gloire de soldat, un titre dont justement vous pouvez être fier...

—Pardonnez-moi, j'ai été folle un moment, puisque je me suis crue votre égale.

Le comte de Méricourt, flatté dans son amour-propre de soldat, et dans son orgueil d'aristocrate obstiné par les paroles de Geneviève, l'interrompit pour lui dire:

—Vous vous trompez, ma mignonne, en supposant que nous soyons d'une autre essence que vous.

—Vous êtes une brave enfant que j'aime beaucoup, et au bonheur de laquelle je désire contribuer, si cela m'est possible.

—Général, fit la rusée créature avec douleur, il est une chose cependant que vous ne pourrez faire.

—Quoi donc? interrogea Madame Letourneux.

—Vous ne pourrez pas m'empêcher d'aimer votre neveu et d'en souffrir, pas plus que vous ne pouvez le forcer à m'aimer.

Et, plein de honte, elle voila de ses deux mains son visage, et se mit de nouveau à pleurer.

M. de Méricourt, très ému en face de ces larmes, ne put cependant se défendre d'envoyer un sourire satisfait à sa soeur.

Hein! avait-il été perspicace, avait-il vite deviné le motif de la mélancolie de Geneviève?

Parbleu! elle était amoureuse, la petite, cela se voyait suffisamment.

Cependant, comme les pleurs de la jeune fille redoublaient, le général essaya de la consoler.

—Voyons, voyons, lui dit-il doucement, ne vous déssolez pas ainsi, ma petite enfant, ça s'arrangera, vous verrez...

—D'abord, êtes-vous bien certaine que vous êtes si enrichie que cela de mon neveu?

—Souvent, quand on est jeune comme vous, on s'imagine, on se fait des idées... on s'emballe... Puis, brusquement, la flamme s'éteint, et de toute cette grande passion il ne reste qu'une pincée de cendres...

—Hélas! gémit la cousine de Marthe en sanglotant, hélas! cette fois mon malheur n'est que trop certain...

—J'aime M. Letourneux assez pour savoir que je n'aimerai jamais que lui...

—A présent, général, vous savez tout...

—Pardonnez-moi, excusez, ma franchise et séparons-nous...

—Nous séparer, se récria le vieux soldat avec étonnement, nous séparer? et pourquoi, je vous prie?

—Est-il possible que je continue à demeurer ici à présent?

—Qui s'y oppose?

—Voyons, ma fille, raisonnons un peu si nous pouvons.

—Vous aimez Albert, c'est un fait acquis, et je crois, si mes yeux sont encore bons, que vous êtes loin de lui déplaire.

—A qui déplairiez-vous, d'ailleurs, jolie et douce, et bonne comme vous êtes?

—Eh bien, en ce cas, que fait-on de deux beaux enfants comme vous qui s'aiment?

—On les marie, tout simplement.

—On les marie! s'exclama douloureusement Geneviève; ou, ce serait le plus beau des rêves, mais ce rêve est impossible.

—Impossible! quel mot venez-vous de prononcer là, ma petite?

—Dis donc, Paulette, elle prétend que c'est impossible!

—Ah! ah! ah! y a-t-il jamais eu rien d'impossible pour le général de Méricourt?

—Vous vous marierez avec Albert, ma mignonne, et bellement, c'est moi qui vous en réponds...

Et comme Geneviève soupirait sans répondre, M. de Méricourt, fâché qu'on parût mettre en doute sa parole, insista.

—Je vous dis que vous vous marierez et bientôt, encore.

—Raisonnons, vous dis-je.

—Vous êtes seule libre de vos actions, par conséquent, pas d'obstacles de votre côté.

—Du côté de mon neveu, deux consentements sont indispensables: celui de la mère d'Albert et le mien.

—Ma soeur ne demande pas mieux que de vous nommer sa fille, n'est-il pas vrai, Paulette?

Mme Letourneux inclina la tête en souriant.

—Quant à moi, poursuivit le général, c'est avec joie vraiment que je vous verrai devenir ma nièce.

—Bien mieux, j'avais depuis longtemps l'intention d'adopter Albert, afin qu'il porte de mon vivant le nom de Méricourt et qu'il jouisse dès à présent de ma fortune.

—Je mettrai ce projet à exécution à l'occasion de votre mariage, ma belle petite comtesse.

—Là! s'exclama-t-il triomphalement, voulez-vous me dire maintenant qui vous empêchera d'être heureuse, si il vous plaît, mademoiselle?

Geneviève, vaincue, sourit sans répondre, et son sourire au milieu de ses larmes était délicieux.

—Il manque encore le consentement d'Albert, soupira-t-elle après un court silence.

—Petite bête chérié, fit le général attendri, ce n'est pas celui-là qui m'embarrasse, allez!

—Et puisque nous sommes d'accord, embrassez-moi, si vous m'aimez un peu!

—Oh! s'écria Geneviève d'un ton de reproche. Et, se jetant sur la poitrine du vieux brave, elle posa ses lèvres fraîches sur ses joues; deux baisers sonores retentirent.

—Je vous aime déjà comme un père, fit-elle tendrement.

Ce fut le tour ensuite de Mme Letourneux, qui, très émue, embrassa de tout son coeur la misérable fourbe, en lui disant :

—Chère fille! je vous chéris tendrement, soyez-en certaine...

La scène était attendrissante et Geneviève riait franchement sous cape d'avoir si aisément dupé ces deux coeurs naïfs et sans détours.

M. de Méricourt, satisfait d'avoir si bien arrangé les choses, voulut rentrer au château appuyé sur sa future nièce.

—Avec toutes ces paroles, dit-il à sa soeur, le moment de déjeuner est proche.

—Retournons, ma soeur, Albert ne va pas tarder à être là, lui non plus.

—Nous en finirons tout de suite."

Le lieutenant se trouvait dans le hall, quand son oncle et Mme Letourneux y pénétrèrent, suivis de Geneviève.

Il paraissait lire attentivement les journaux illustrés.

Mais dès qu'il aperçut ses parents, et vit leur mine de conspirateurs, il se leva tout intrigué.

D'autre part, la jeune fille souriait, mais elle avait les yeux rouges.

Que se passait-il donc?

Il le sut bientôt.

Le général s'approcha de lui, et le prenant comiquement par l'oreille :

—Te voilà donc, dit-il, bourreau des coeurs?

—Ah! c'est ainsi que tu te fais adorer par cette belle fille, sacripant!

—Lui rends-tu la pareille, au moins?"

Albert, rassuré par l'attitude de son oncle, jeta à Geneviève un regard qui en disait plus long que d'éloquents protestations.

Ce regard suffit au comte de Méricourt.

—C'est bon, déclara-t-il, dans un mois vous serez mari et femme.

—Et j'espère bien, conclut le vieux brave, que vous vous hâterez de me rendre grand-oncle.

—Sinon, je vous déshérite, tas de monstres!"

X

Quelques jours avant le mariage, Geneviève Vallauris, prétextant divers achats indispensables, se rendit à Paris.

Elle voulait aussi, disait-elle, faire une visite à sa pauvre tante.

Celle-ci, évidemment, ne reconnaissait pas sa nièce, mais la jeune fille assura qu'elle ne se marierait pas tranquillement, si elle n'avait point, auparavant, serré sur son coeur la brave femme qui lui avait servi de mère.

On applaudit à ces sentiments pieux; le lieutenant proposa même d'accompagner sa fiancée. Mme Letourneux déclara qu'elle se rendrait volontiers à la Ville-Evrard (où sol-disait Mme Vallauris était internée), afin d'y voir sa vieille

amie, mais ses jambes enflées par une crise de goutte lui refusaient momentanément tout service.

Geneviève s'opposa vivement au désir exprimé par Albert.

Elle dit que le spectacle de la folie de sa tante était des plus pénibles et qu'il était inutile que le jeune homme se l'infligeât.

Elle donna, en fin de compte, de si bonnes ou de si mauvaises raisons, que l'officier la laissa partir seule.

—Pendant le temps que durera son absence, avait dit le général, nous nous occuperons, mon cher ami, de ton adoption.

—Me Ardant, mon notaire, est averti, et les formalités d'usage seront remplies sous peu.

—Cela ira très vite, et quand vous reviendrez, mademoiselle, ajouta M. de Méricourt, Albert Letourneux sera devenu mon fils adoptif. Il portera légalement le nom de ses aïeux."

En arrivant à Paris, Geneviève fit à la hâte les achats dont elle avait parlé.

Quant à sa tante, il est inutile de dire qu'elle ne s'en occupa pas le moins du monde.

Elle avait bien d'autres soucis en tête. (La pauvre femme, à cette époque, se faisait dépouiller par Bouffard, son beau-frère.)

Quand ses courses de toilette furent terminées, la jeune fille se rendit chez le docteur Bernheim, un spécialiste fameux qui s'occupait exclusivement des maladies de la femme.

Après plusieurs heures, elle sortit de chez le docteur Bernheim le visage soucieux, le regard mauvais.

Elle semblait fortement préoccupée.

Geneviève rentra à son hôtel et, toute songeuse, fit sa malle, car elle rentrait le lendemain, à Orléans.

L'heure du dîner arriva; elle n'y prit point garde, tant son souci était cuisant.

Ses bagages prêts, elle s'assit près d'une table et se plongea dans la lecture d'un livre de gynécologie dont elle avait fait emplette pendant l'après-midi.

Il est à croire qu'elle n'y trouva pas ce qu'elle cherchait ou qu'elle le trouva trop, car, refermant le livre avec rage, elle s'écria :

—Ai-je été stupide!

—Non, on n'est pas idiot à ce point!

—Faire de la générosité, ne rien vouloir accepter, c'est grand, c'est noble, c'est digne des temps héroïques, mais c'est bête. Me voilà bien lotie, maintenant!

—Albert ne me reconnaîtra aucune dot, puisque je lui ai formellement défendu et s'il meurt avant moi, s'il est atteint de la poitrine, ce qui est possible, puisque son père est mort phthisique, je serai dans de jolis draps, moi, avec mon désintéressement!

J'aurai fait une belle affaire en vérité!

—La fortune des Méricourt ira aux

collatéraux, et je resterai moi, Gros-Jean comme devant, sans le sou!

—Et penser qu'il n'y a pas de doute à avoir, que jamais je n'aurai d'enfant!

—Ah! mais non! mais non! J'en aurai un du moins, et coûte que coûte!"

Il n'était pas possible de se tromper à l'expression de sa physionomie.

Geneviève, par tous les moyens possibles, aurait sous peu un héritier du nom et de la fortune des Méricourt.

Le lendemain soir, elle embrassait son fiancé, devenu légalement Albert de Méricourt, et une semaine plus tard son mariage était célébré.

Quand tout fut consommé, Geneviève triomphante évoqua dans son esprit Marthe, la malheureuse déportée, sa victime, à qui elle avait tout pris: honneur, liberté et amour!

—En ce monde, il faut être hardi! se dit la misérable, avec un perfide sourire.

—Je l'ai été jusqu'à maintenant, j'ai gagné la partie. Je m'efforcerais de l'être encore en toute occasion... s'il plaît à Dieu ou au diable..."

Ceci se passait en janvier de l'année 1872.

A ce moment Marthe Vallauris arrivait à la Nouvelle-Calédonie.

Albert ne fut pas long à revenir sur le compte de sa femme.

La douceur des temps d'avant le mariage disparut vite et radicalement, dès que Geneviève fut maîtresse de la place.

Son caractère acariâtre et despotique reprit le dessus, et le lieutenant, d'humeur pacifique, dut constater avec douleur que, pour avoir dans son ménage une tranquillité relative, il devrait laisser à sa femme l'autorité la plus absolue.

Il se rendit compte également qu'elle se hâterait d'en abuser, et voudrait que tout plât sous sa domination, sous sa morgue insolente.

Il la regardait avec stupeur, se demandant par quel étrange anomalie la nature avait doué cette mégère d'un visage angélique et d'un regard de vierge, par quel sortilège il avait pu s'éprendre jusqu'à la passion de cette femme sans cesse furibonde.

Sa passion pour Geneviève, passion toute charnelle, ne tint pas longtemps devant cette situation qu'il n'avait pu prévoir d'avance, malheureusement.

Elle lui devint en peu de temps odieuse, se dévoilant à lui sous son véritable jour.

Il comprit alors, en partie tout au moins, qu'il n'avait été que sa dupe, et qu'elle ne l'avait épousé que pour les avantages matériels qu'il lui apportait.

Malheureusement pour Albert, Geneviève possédait au plus haut degré le don de l'hypocrisie, et personne, sauf son mari, ne put rien connaître de sa méchanceté.

Elle se montrait à Mme Letourneux et au général de Méricourt, tout miel, tout sucre.

Elle leur prodiguait ses plus candides sourires, et savait si bien les endoctriner tous deux, qu'ils raffolaient d'elle, et que si on leur avait dévoilé sa véritable nature ils n'en eussent rien cru.

Aussi, il eût fait beau voir que le lieutenant risquât une plainte.

Le pauvre garçon, piteux de s'être ainsi laissé sottement prendre au piège tendu par cette rouée, gardait secrète sa déconvenue et en souffrait cruellement.

Dans ses heures noires, souvent, l'i-

ge, ses yeux de braise, l'avait-elle ainsi affolé?

Certes! Albert n'était pas loin de croire à une manoeuvre occulte, en se remémorant les phases des événements qui précéderent son union.

Et, s'enfonçant dans ses regrets stériles, l'officier en arrivait à trouver bien incompréhensible, étant donné son caractère, l'acte brutal qui avait fait condamner Marthe à la déportation perpétuelle.



Elle ne possède pas encore l'usage du monde.

mage de Marthe se représentait devant ses yeux, et il éprouvait un regret amer à penser qu'avec elle, du moins, il n'eût pas été trompé.

Sa douceur, son âme droite se voyaient clairement dans ses yeux bleus si francs et si beaux.

Quel tranquille bonheur il eût goûté auprès d'elle, et que la vie eût été bonne à ses côtés!

Pourquoi cette sorcière de Geneviève, avec son masque ardent, sa bouche rou-

Mais là il se plongeait dans le noir, dans l'obscur, dans d'épaisses ténèbres.

Son ancienne fiancée avait protesté bien fort, bien énergiquement de son innocence...

Albert ne pouvait aller plus avant dans ses déductions.

Il pressentait le mystère, mais il n'en possédait point la clef et force lui était de retourner en arrière, de revenir à la lumière du jour...

Il était marié depuis six mois à peine,

et les querelles intimes de son ménage se renouvelaient plusieurs fois chaque jour, plus aigres, plus violentes, plus insoutenables.

Ecoeuré, le jeune mari désertait sa maison, cherchant au dehors des distractions qui lui paraissaient bien fades.

— Si seulement j'avais un enfant, répétait-il maintes fois, peut-être sa venue améliorerait-elle un peu le caractère de Geneviève.

Mais la jeune femme ne donnait aucune espérance de maternité, au grand chagrin de sa belle-mère et de son oncle.

Sur ces entrefaites, on offrit au lieutenant de Méricourt une mission au Japon.

L'offre était tentante, car elle satisfaisait les goûts nomades d'Albert et lui donnait la chance d'un avancement rapide.

D'autre part, le lieutenant désabusé sur le compte de sa femme, devait saisir avidement cette occasion de vivre en paix pendant plusieurs mois loin d'elle.

C'est ce qu'il fit, et le général ainsi que sa mère, demeurèrent saisis de surprise quand il leur annonça son départ prochain pour Tokio.

Ils se refusèrent à comprendre qu'un homme aussi nouvellement marié pût accepter sans chagrin une absence qui menaçait d'être longue.

Car Albert demeurerait loin des siens pendant quelques mois, peut-être même une année.

Le départ du lieutenant s'effectua néanmoins, et Geneviève resta seule dans l'appartement que le jeune ménage occupait à Paris, non loin de la caserne où le régiment d'Albert tenait garnison.

Le général de Méricourt, dont la retraite approchait, commandait à ce moment une division d'infanterie, près des frontières lorraines, à Lunéville.

Mme Letourneux, de santé délicate et affligée par la goutte, habitait toute l'année le Grandmesnil.

Elle écrivit à sa belle-fille pour l'inviter à passer le temps que durerait l'absence de son mari auprès d'elle mais Geneviève déclina cette invitation, prétextant des raisons de santé qui l'obligeaient à gagner au plus vite, les bords de la mer.

On était en août, et la chaleur, une chaleur accablante, régnait sur Paris.

Mme de Méricourt, par une fantaisie bizarre de sa nature fantasque, partit un beau matin, ayant renvoyé sa femme de chambre et licencié tous ses gens.

Elle s'installa dans un hameau des bords de l'Océan, aux environs de Pornichet, alors grouillant de baigneurs.

Ce hameau était également voisin du Bourg-de-Batz, que de nombreux touristes visitent chaque année.

Elle loua une petite maison rustique, la fit meubler par un tapissier de Guérande, et y vécut durant quelque temps dans une solitude presque farouche.

La jeune femme sortait chaque jour, seule, et faisait à pied de longues promenades, visitant les maisonnettes des pêcheurs, buvant le lait crémeux des petites vaches bretonnes, et mangeant la galette de sarrasin au hasard de ses excursions fantaisistes.

Parfois, sa servante, recrutée dans le pays se rendait à Pornichel, afin d'y louer une voiture, et Mme de Méricourt parcourait les pays le long de la côte, s'arrêtant au Pouliguen, à Escoublac, au Croisic, cette jolie et pittoresque bourgade.

Un jour de tempête, la pluie, qui tombait en rafales, obligea la femme d'Albert, à demander l'hospitalité dans une plus que modeste maisonnette, où une femme blonde et pâle la reçut.

Souvent Geneviève avait remarqué le doux visage triste de cette femme, dont les doigts s'acharnaient à de rudes travaux de couture.

Elle avait même questionné à son sujet quelques personnes et avait ainsi appris que cette femme qui se nommait Madeleine Rémy, était des plus intéressantes.

Nouvellement mariée, elle avait perdu son mari, un pêcheur de la côte, au cours d'une tempête effroyable survenue au début de l'été.

Et la pauvre femme, pour comble de malheur, était enceinte.

Dans quelques mois, un petit être lui naîtrait, et c'est à peine si sa rude besogne arrivait à la nourrir misérablement.

Que faire alors, se demandaient les bonnes âmes?

Nul ne le savait.

Geneviève, entrée vers deux heures de l'après-midi, chez Madeleine Rémy, n'en sortit qu'à la nuit tombante.

Et, quelques jours plus tard, les deux femmes quittaient ensemble le village pour se rendre à Roscoff.

Là elles vécurent absolument seules, dans une villa.

La fière comtesse se servait elle-même, n'utilisant Madeleine que pour les gros ouvrages.

C'est de Roscoff qu'elle écrivit à son mari pour lui apprendre une heureuse nouvelle.

Elle venait, disait-elle, d'acquiescer la certitude que bientôt Albert serait père.

La nouvelle fut également adressée au général de Méricourt et à Mme Letourneux.

On juge de leur joie à tous deux, et du bonheur d'Albert.

Son souhait, enfin, allait se réaliser.

Il aurait, pour le consoler, un enfant, un cher petit enfant, et qui sait? ce petit être apporterait avec lui la paix et la joie, jusqu'alors absentes de son foyer.

Il n'était pas possible pour Geneviève, écrivait-elle à ses parents, de songer à un déplacement pendant sa grossesse, qui était des plus pénibles,

Le docteur qui la soignait défendait formellement le moindre voyage.

"Dans ce cas, écrivit le général à sa soeur, c'est toi, ma bonne Paulette, qui iras à la montagne, puisque la montagne ne peut venir à toi.

"Il est bon que Geneviève soit entourée des siens pendant cette période critique.

"Moi-même, dès que je pourrai quitter mon commandement, j'irai voir cette chère enfant et je veux être là lorsque le petit Méricourt viendra en ce monde.

"Car ce sera un fils, j'en réponds.

"Donc, ma chère soeur, bien que cela doive te fatiguer beaucoup, prends tes cliques et tes claques et va t'installer auprès de ta belle-fille.

"Tu me réponds de la mère et de l'enfant."

Il fut ainsi fait, et Geneviève, en apprenant l'arrivée de sa belle-mère, ne put maîtriser sa rage.

Elle avait bien besoin que cette vieille femme vint se mettre à la traverse de ses projets.

Mais comme le mal était impossible à éviter il fallait tout au moins la rendre supportable.

C'est à quoi, sans tarder, s'employa la jeune femme.

Elle commença d'abord par se séparer de Madeleine Rémy, dont la grossesse était très apparente, et la logea, à côté de sa villa, sous sa main.

Puis elle eut une conférence très longue avec une sage-femme du pays, une matrone d'aspect louche, qui vivait on ne sait de quoi, et qui lui procura dès le lendemain une domestique.

Cette femme, une paysanne au front bas, à l'oeil de ruminant, possédait une fille aussi bornée qu'elle-même.

Ce fut cette fille, toute jeune, qui devint la femme de chambre de Mme de Méricourt.

La sage-femme, ensuite, s'établit aux côtés de sa malade et ne la quitta plus.

Il était, paraît-il, indispensable qu'elle fût sans cesse présente.

La maison était ainsi composée quand Mme Letourneux arriva auprès de sa belle-fille.

La sage-femme, Mme Ramon, couchait dans la chambre même de sa cliente, prête à tout événement.

Un jour de la fin de mars 1873, par un temps de neige épouvantable, Geneviève, très fatiguée, déclara qu'elle ne descendrait pas de la journée, car elle ne se sentait pas bien du tout.

Mme Ramon, interrogée par la belle-mère de la comtesse, déclara que l'événement attendu se préparait, mais qu'on n'avait pas à se tourmenter.

Suivant ses prévisions, la délivrance n'aurait pas lieu avant quelques jours.

Mme Letourneux, sans perdre une minute, écrivit au général son frère, annonçant un télégramme dès que l'enfant serait né, l'invitant en outre à venir le plus tôt possible, la rejoindre à Roscoff.

Le soir venu, elle se retira de bonne heure, après avoir embrassé tendrement sa belle-fille qu'elle trouva couchée et se plaignant.

—Ce n'est rien, persistait à déclarer Mme Ramon, un peu de fatigue simplement.

La maison s'endormit.

Alors, furtivement, la sage-femme sortit, pénétra chez Madeleine Rémy.

Elle rentra un long moment après, du même pas prudent.

Quelques heures plus tard, de violents coups de sonnette mettaient la villa en rumeur.

On se précipita vers la chambre de Geneviève.

Là, Mme Ramon, effarée, expliqua en présentant une petite fille vagissante, que contre toute prévision, de violentes douleurs s'étaient déclarées depuis deux heures environ, et que l'enfant, cette jolie petite fille, était arrivée tout à coup, telle une bombe.

Ces choses s'étaient faites si vite que la sage-femme, sans s'occuper de prévenir personne, n'avait eu que le temps d'exercer son art auprès de la mère.

Maintenant, c'était le tour de la petite fille.

Vite de l'eau chaude et tout le nécessaire!

Mme Letourneux était accourue en hâte auprès de la jeune femme, qui reposait dolente, et belle à miracle, dans sa pâleur, sur un lit en désordre.

Pendant qu'elle prenait un repos bien gagné, Mme Ramon sollicita de la belle-mère de Geneviève un entretien.

—Madame, lui déclara-t-elle tout d'abord, il demeure ici tout près, une jeune veuve, Madeleine Rémy. Je la connais; c'est une femme parfaitement saine dont je réponds.

"Elle ne demandera pas mieux, moyennant un salaire, bien entendu, que de nourrir la petite fille de Mme la comtesse en attendant que la femme Clouin soit arrivée.

—Voilà une excellente idée et il faut sans tarder la mettre à exécution, dit la belle-mère de Geneviève.

"Envoyons chercher cette femme.

—J'irai moi-même, si vous le permettez.

"En ce moment, Mme la comtesse repose, je puis la quitter sans crainte.

"Je dois vous prévenir, madame, que Madeleine est très triste de son naturel.

"Mais la misère... c'est terrible, voyez-vous..."

—Au fait, vous avez raison, allez chercher cette pauvre femme.

Une demi-heure plus tard, Mme Ramon revenait accompagnée de Madeleine bien pâle en effet et très faible, car elle ne gravit l'escalier qu'avec peine.

—Raidissez-vous, allons, lui souffla tout bas la sage-femme en la soutenant. Du courage, ou tout est perdu!...

Madeleine fit un effort et pénétra chez la comtesse de Méricourt.

Dans un berceau fanfreluché, elle aperçut une mignonne face toute rouge, toute crispée encore, et le regard de la pauvre femme s'arrêta sur l'enfant avec une expression indéchiffrable.

Elle la prit dans ses bras, doucement, avec des gestes de caresse, et ne put se défendre de l'embrasser.

Mme Letourneux suivait des yeux Madeleine.

Elle fut apitoyée par la tristesse navrante dont son visage était couvert.

—Pauvre créature! pensa-t-elle, avec compassion, elle regrette son petit! Je la comprends... car se séparer de son enfant, c'est si triste.

—Oh! te garder!... te garder!... ma chérie...

Personne ne l'entendit, car à cet instant Geneviève s'éveillait.

Elle vit le gracieux spectacle qu'offrait son enfant et la nourrice improvisée, et elle sourit doucement.

—Mère, demanda-t-elle, qui est cette jeune femme?

Mme Letourneux donna amplement les explications nécessaires.

—Elle me plaît beaucoup, cette Madeleine Rémy, fit Geneviève.

—Elle est fine, jolie; je la préfère à la femme Clouin, qui est une grosse paysanne, lourde comme un paquet et de visage constamment renfrogné.

—Malheureusement, dit la mère d'Albert, nous l'avons retenue et elle compte sur nous.

—Puis, continua Mme de Méricourt comme se parlant à elle-même, Madeleine ne voudrait peut-être pas nourrir ma fille...

—Je crois, au contraire, que cela lui plairait. Voyez, Geneviève, comme elle la contemple, comme elle la tient tendrement dans ses bras...

—C'est vrai. Alors, on pourrait peut-être, en envoyant une indemnité à l'autre nourrice, essayer de celle-là...

—En effet, mais quoi qu'en dise Mme Ramon, je ne crois pas Madeleine très forte.

—Voyez ma fille, elle est pâle, aussi pâle que vous ma foi...

—Je voudrais l'interroger.

—A votre aise, ma fille. Approchez Madeleine.

La jeune femme vint près du lit, tenant toujours dans ses bras son doux fardeau.

—Avez-vous une place de nourrice en vue? interrogea Geneviève.

—Non, madame, répondit Madeleine.

—Aimeriez-vous nourrir ma petite fille?

Les yeux bleus de Madeleine s'embrumèrent de larmes, et sa voix trembla pendant qu'elle s'efforçait de dire simplement:

—J'en serais heureuse, madame.

—Vous paraissez délicate, vous n'avez pas l'air d'être très forte... Etes-

vous souvent malade?

—Ma mère, que voici, tient naturellement beaucoup à la santé.

—Jamais je n'ai été malade, madame, jamais!

—Madame peut me faire examiner par un médecin si elle craint quelque chose.

—Je vais vous dire, intervint Mme Letourneux, je suis inquiète parce que vous n'avez pas bonne mine.

—Que madame m'excuse, mais je relève à peine de maladie, et puis j'ai du chagrin, j'ai dû me séparer de mon petit enfant... hier...

La sage-femme crut bon de prendre la parole.

—Madeleine dit la vérité, expliqua-t-elle. Je la connais depuis fort longtemps et elle a toujours été en excellente santé.

—Vous me plaisez beaucoup, fit Geneviève. Vous paraissez douce, et je vous engagerai volontiers si nous tombons d'accord.

—Je ne suis pas exigeante.

—Que voulez-vous gagner?

—Ce que madame voudra.

—En effet, vous n'êtes pas exigeante. Cependant, il faut que vous disiez un chiffre.

—Madame, prononça lentement Madeleine, je suis seule au monde, j'ai perdu mon pauvre homme et il ne me reste plus de parents...

—Je ne dois penser qu'à mon petit enfant.

—Pour lui seulement je veux travailler.

—Vous me donnerez bien suffisamment pour le nourrir, n'est-ce pas?

—Ma fille sera heureuse, ne manquera de rien, cela me suffit, pour moi je n'ai pas besoin de grand chose.

—Ah! vous avez une petite fille? interrogea Mme Letourneux.

—Oui, madame, une petite fille.

—Je comprends maintenant pourquoi vous regardez si tendrement la nôtre. Cela vous rappelle...

Madeleine ne dit mot, mais elle soupira et serra contre sa poitrine d'un mouvement nerveux le bébé qu'elle portait.

L'accord dans ces conditions fut vite fait, et Madeleine fut acceptée comme nourrice de la fille de Geneviève.

Le général arriva le surlendemain.

D'abord déçu et un peu vexé de n'avoir pas un neveu, il se consola vite devant la gentillesse de la petite, qui riait vaguement déjà, en agitant ses menottes roses.

—Bah! fit-il, le garçon sera pour la prochaine fois.

Ce fut aussi l'avis du père, qui était sur son retour et le hâta si bien qu'il fut à Paris six semaines après la naissance de son enfant.

Geneviève depuis longtemps déjà était tout à fait rétablie, et Madeleine, la nourrice, quoique restée pâle, se portait également très bien.

Mme de Méricourt s'était réinstallée dans son appartement de la rue Labordé.

Elle reçut son mari avec des effusions auxquelles celui-ci n'était guère accoutumé, et pendant un temps, redevint la créature exquise dont Albert s'était si follement épris.

Son beau front n'avait pas une ride, ses yeux noirs avaient la douceur du velours, sa voix n'était plus de nouveau que miel.

—Aurais-je deviné juste? se demandait avec un étonnement ravi Albert, aujourd'hui capitaine, la maternité aurait-elle accompli ce miracle de transformer Geneviève?

—Dieu le veuille pour ma tranquillité et le bonheur de ma chère petite fille!

Albert adorait le bébé qui devenait chaque jour plus fort et plus gracieux.

C'était un plaisir de la voir se rouler sur le tapis de la chambre avec ses jouets.

Elle gazouillait comme un petit oiseau et riait sans cesse. Jamais on ne l'entendait pleurer.

Madeleine Rémy s'était si fort attachée à elle que cela surprenait le capitaine.

Certes, il est connu que les nourrices en général aiment beaucoup leurs nourrissons, mais pas d'une affection aussi exclusive que celle dont Madeleine entourait Odette.

Car la fille de Geneviève avait été nommée par son parrain, le général, Odette-Huguette, lui, se nommant Hugues.

Un jour, Odette avait un an à peu près, et déjà elle marchait seule, Madeleine Rémy reçut une dépêche.

Sa fille venait de mourir.

Albert fut frappé du calme avec lequel la jeune femme leur annonça à Geneviève et à lui, cette nouvelle.

Il l'autorisa à prendre un congé de quelques jours pour aller enterrer la petite morte.

C'est avec un déchirement véritable que Madeleine se sépara d'Odette.

Elle l'embrassait avec des pleurs et des gémissements, elle qui n'avait pas versé une larme en apprenant la mort de sa fille.

Comme le père d'Odette ne pouvait se défendre de marquer son étonnement, Madeleine parut confuse et rougit.

Puis elle finit par s'expliquer:

—Que monsieur daigne se rendre compte.

—Je n'ai pas revu ma petite depuis sa naissance, tandis que je n'ai pas quitté Odette une minute.

—C'est à elle que mon amour est allé...

Lorsqu'elle revint, vêtue de deuil, son premier soin fut de prendre Odette des mains de la femme de chambre qui l'avait, en son absence, gardée.

L'enfant, d'ailleurs, reconnut vite sa nourrice et lui fit mille caresses que Madeleine lui rendit follement

Elle emporta l'enfant dans leur chambre commune, et là, bégayante, égarée presque par la joie :

—Ma chérie, mon amour, je te revois enfin... dit-elle.

—Oh! que cette semaine sans toi m'a semblé longue!...

Le capitaine de Méricourt entra chaque jour après son déjeuner chez sa fille.

Mme de Méricourt, à ce moment, s'habillait pour ses visites.

Elle ne voyait Odette que le matin.

On la lui portait dans son lit, et Geneviève l'embrassait avec indifférence, la gardait quelques minutes, puis visiblement obsédée par le gazouillement de la petite, elle recommandait qu'on l'emportât.

Albert recommençait à déchanter.

Sa femme revenait promptement aux habitudes anéennes, et son caractère exécrable se faisait de nouveau sentir, au grand dommage des personnes qui l'entouraient.

Elle ne prenait même plus la peine de dissimuler vis-à-vis de sa belle-mère et de son oncle.

Maintenant qu'il existait une demoiselle de Méricourt, Geneviève ne se souciait guère de quiconque.

Ils pourraient tous mourir; elle gardait la fortune et cela lui suffirait.

Pour le moment, elle donnait satisfaction à sa vanité, en affectant de ne fréquenter que la meilleure société, où on la regardait bien peu en soupirant, en donnant des réceptions aussi coûteuses que magnifiques, en suivant enfin la mode dans tous ses caprices et absurdités.

Elle ne faisait, ne voulant faire que ce qui était chic.

Elle réalisait enfin au mieux le type de ces snobs ridicules qui sont incapables de posséder une idée en propre et de faire une action originale.

Tous les actes de la vie des snobs sont réglés sur le code mondain, et il est très grave d'y manquer même pour les plus petites choses.

Albert, sans force, sans autorité, devait bien laisser sa femme se livrer follement à sa frénésie mondaine.

Elle courait les soirées, les diners, couverte de diamants, à l'instar d'une chasse et mise au goût de son couturier, lequel n'était pas toujours parfait, il s'en fallait même de beaucoup.

Ce qui précède indique clairement que si la comtesse de Méricourt était une épouse détestable, à plus forte raison était-elle mauvaise mère...

Pourvu que sa fille se portât bien, elle n'en demandait pas davantage.

Madeleine Rémy seule avait la charge de l'enfant; seule aussi elle en obtenait les caresses et les sourires.

La mignonne adorait sa nounou; elle commençait à parler, et son langage enfantin était exquis.

C'était pour le père, pour Albert de Méricourt, si peu gâté dans ses affections

conjugales, des heures de joie pure que celles qu'il passait auprès de sa fillette.

Il la laissait sauter sur ses genoux, lui parlait, la caressait, la bourrait de bonbons.

Il demandait à la nourrice force détails sur les faits et gestes de la petite mademoiselle, et Madeleine s'empres-sait de faire un rapport en règle, où toutes les espiègleries d'Odette étaient soigneusement mentionnées.

Le père et la nourrice sympathisaient ensemble, et à force de parler de l'enfant, une sorte de familiarité, respectueuse de la part de Madeleine, condescendante chez Albert, s'était établie entre eux.

A la longue même, le capitaine, dans ses heures noires, s'abandonna devant la nourrice à des réflexions peu obligées sur sa femme, et sans sortir de la réserve que lui imposait sa condition, Madeleine se prenait à plaindre son maître de tout son cœur.

Le jour où la jeune femme revint de l'enterrement de sa fille, le capitaine de Méricourt la surprit étreignant passion-nément la petite et la couvrant de caresses folles.

—Nounou, nounou, fit Albert en sou-riant, vous allez casser ma fille.

—Oh non, monsieur, monsieur le comte peut être tranquille, je ne lui fe-rai pas de mal à cette chérie...

—Mais j'ai été si heureuse de la re-voir...

—Vous l'aimez, n'est-ce pas?

Le visage de Madeleine prit une ex-pression indéfinissable.

Elle se transforma à cette minute et parut à Albert belle d'une idéale beau-té.

—Si je l'aime! s'exclama-t-elle.

—Cette enfant, monsieur, est toute ma vie, tout ce que j'ai de plus cher...

—Pardonnez-moi de parler ainsi, mais c'est plus fort que ma volonté.

—Odette me tient le cœur et l'âme, comme si mon cœur et mon âme étaient liés à elle...

—Oh! monsieur, vous ne pouvez sa-voir... (la voix de Madeleine trembla), je l'aime pour sa mère qui l'abandonne, je l'aime pour moi dont elle rend la vie possible.

—Je préférerais la mort à une sépara-tion, tenez, monsieur!...

—Aussi, n'en est-il pas question, ma bonne Madeleine, répliqua le capitaine, légèrement ému par cette exaltation.

—Bien au contraire, je suis heureux que vous soyez ainsi attachée à mon Odette, car elle vous aura, vous, du moins, pour l'aimer, la pauvre petite...

—Si vous y consentez, nourrice, nous ne nous quitterons jamais... Et Odette grandira près de vous.

—Oh! monsieur, balbutia Madeleine en se jetant sur les mains d'Albert qu'elle couvrit de baisers: oh! monsieur, vi-vre avec elle, auprès de vous, c'est tout

ce que je souhaite, c'est tout ce que je puis désirer en ce monde...

—Eh bien, c'est dit! fit le capitaine.

Et, avec un soupir mélancolique, il ajouta:

—Vous serez sa seconde mère, ma bonne Madeleine.

Madeleine Rémy courba la tête et de-vint pâle comme une morte.

Puis, saisissant Odette qui jouait à ses côtés, elle murmura:

—Sa mère... Sa mère, mon Dieu!...

XI

Plusieurs années s'écoulèrent, le capi-taine de Méricourt passa commandant, et peu après, fut nommé attaché mili-taire à Saint-Petersbourg, où il séjourna trois années.

C'est là, on s'en souvient, que Marthe Vallauris, revenue d'exil, le vit ainsi que sa femme, l'orgueilleuse Geneviève, plus hautaine et plus méchante que jamais.

Il est inutile de suivre dans leurs di-verses péripéties les faits et gestes du ménage de Méricourt, et la croissance d'Odette qui devenait jolie à miracle.

Nous dirons simplement, en peu de mots, que presque coup sur coup le com-mandant perdit sa mère, enlevée rapide-ment par une attaque de goutte, et son oncle le général qui s'éteignit paisible à soixante-dix ans passés.

L'officier hérita, naturellement, de la fortune que son oncle lui avait léguée.

Elle se composait d'environ cinq mil-lions de valeurs, de Grandmesnil, un beau domaine dont les fermes rappor-taient gros, d'une centaine d'hectares de bois très giboyeux, et enfin du magnifi-que hôtel familial situé faubourg Saint-Honoré.

Il est presque inutile de dire ici quel- le joie orgueilleuse gonfla la comtesse de Méricourt lorsqu'elle entra en pos-session de ces biens.

Malheureusement pour elle, Albert, instruit par l'expérience, se garda bien de lui laisser la libre disposition de sa fortune.

Avec ses manies d'ostentation elle eût vite gaspillé l'héritage de l'oncle si on l'eût laissé faire.

Aussi le comte y mit-il bon ordre, à la grande stupéfaction de sa femme, à sa grande fureur aussi.

Il lui alloua une somme déterminée pour sa toilette et ses dépenses person-nelles.

Quant au reste, frais de maison, en-tretien d'Odette, il déclara vouloir s'en charger seul.

Et malgré la rage qui l'animait, Gene-viève ne put empêcher son mari d'exé-cuter ce qu'il venait de décider.

Le temps où elle soumettait tout, cho-ses et gens, était passé, définitivement.

Qu'elle fit ce que bon lui semblait, jus-qu'à un certain point, cela était indiffé-rent à Albert, qui depuis longtemps re-gardait sa femme comme un mal néces-

saire, mais il entendait qu'elle se contentât de se gouverner elle-même.

Ce fut Madeleine Rémy, que l'officier estimait de plus en plus, qui fut chargée de la direction de l'intérieur de la maison.

Elle devint une espèce de gouvernante, de femme de charge, en laquelle on avait toute confiance.

Une amélioration intérieure se fit d'ailleurs sentir aussitôt que Madeleine eut les clefs en sa possession.

sait quelle crainte vague de Madeleine Rémy.

De temps à autre, elle tentait de la froisser, de lui faire des observations aussi injustes que désagréables; mais un regard de la gouvernante, forte de sa conscience et de sa probité, arrêtait sur-le-champ ces velléités de révolte.

Alors c'étaient des colères féroces, dans lesquelles entrait la comtesse, seule et bien enfermée au fond de sa chambre qu'elle mettait au pillage.

—Oh! rugissait-elle, être forcée de

et à ne vivre qu'en dehors de sa maison pour ainsi parler.

C'est aux environs de 1886 que la comtesse, revenue à Paris définitivement à la suite de son mari, nommé colonel et pourvu, au ministère de la Guerre, d'un poste des plus importants, c'est à ce moment qu'elle renoua connaissance avec son oncle par alliance, Bouffard, alors richissime et baron, prince de la finance.

Geneviève était belle encore, de plus titrée d'une façon beaucoup plus sérieuse que lui-même, apparentée, grâce à son mari, aux plus nobles familles du faubourg, très lancée dans la colonie russe, où elle possédait de nombreuses et brillantes relations.

Cet ensemble était des plus attrayants pour le parvenu Bouffard.

Il devint le familier de l'hôtel de Méricourt malgré la répugnance d'Albert à recevoir ce parent de sa femme, et fut même bientôt plus que cela pour Geneviève, qui pouvait, grâce à la générosité du baron, satisfaire ses goûts de dépense exagérée.

Il faut ajouter qu'elle lui était d'une utilité très grande en affaires, on l'a vu du reste plus haut.

Intelligente, spirituelle, dénuée de préjugés, c'était un des meilleurs auxiliaires du baron Bouffard qui ainsi, aimait-il à se dire avec un gros rire commun, rattrapait largement les sommes qui passaient de ses doigts ourdies dans les mains demeurées fort belles et blanches, de la comtesse de Méricourt.

Et Odette grandissait pendant ce temps, sous l'égide protectrice de l'humble Madeleine, sa seule amie, à qui elle avait donné tout l'amour filial de son cœur ingénu, puisque sa mère la dédaignait.

Elle était maintenant une jolie jeune fille, belle d'une mélancolique beauté.

Telles ces fleurs qui vivent sans soleil, Odette était constamment triste parce qu'elle sentait peser sur ses gracieuses épaules le poids chaque jour plus lourd de l'animosité de sa mère, qui ne dissimulait plus aujourd'hui sa haine pour la pauvre enfant.

D'autre part, la fillette voyait et entendait (grâce à l'insouciance de la comtesse qui ne se gênait pas devant elle) bien des choses faites pour jeter l'angoisse dans sa petite âme limpide et pure.

Il lui arrivait, quand son père, comme aux jours où elle était toute petite, la prenait sur ses genoux, pour la câliner, de regarder ce père chéri avec tristesse et compassion.

Elle le plaignait et souffrait de cœur avec lui.

Lors de l'accident qui permit à Odette de connaître Philippe Hautefort, la jeune fille, on l'a vu, était à l'avance terrifiée de la sermonne que ne manquerait pas de lui infliger la comtesse de Méricourt.

«A Suivre»



Dès qu'elle entrait dans une salle de spectacle.

Les domestiques, bien dirigés, firent correctement leur service, et grâce à sa surveillance scrupuleuse, la nourrice réalisa, fit réaliser à son maître, de notables économies à la grande satisfaction de celui-ci.

Geneviève, furieuse de voir dans sa maison cette subalterne posséder une autorité qui contrebalaçait la sienne, essaya de régimber, mais le comte eut tôt fait de la mettre à la raison.

D'autre part, elle éprouvait on ne

garder cette femme chez moi, ne pouvoir la chasser... Trainier ce boulet éternellement... c'est insupportable, c'est odieux!

Dans ces moments-là elle eût tué Madeleine sans réfléchir, pour en être débarrassée, mais la réflexion, par bonheur, la calmait, et lui inspirait de salutaires pensées.

D'ailleurs, à la longue, Mme de Méricourt en arriva à se désintéresser complètement de ce qui se passait chez elle,

Les Pilules Rouges

pour les Femmes Pâles et Faibles sont le remède dont les femmes ont besoin pour prévenir et guérir les maux auxquelles elles sont sujettes.

ECOUTEZ LES FEMMES QUI LES ONT EMPLOYEES.

Mme ELEDORE BELANGER, 632 rue de Gaspé, Montréal, a fait usage des Pilules Rouges pour la première fois, il y a une dizaine d'années. Sa santé était alors bien délabrée, dit-elle. Elle souffrait de douleurs internes et était bien faible. Dès qu'elle essayait de travailler un peu ou s'il lui fallait lever quelque chose de pesant, elle était prise de douleurs et perdait connaissance. Elle décida enfin d'aller consulter le médecin de la Compagnie Chimique Franco-Américaine et de prendre des Pilules Rouges. Avec ce remède et l'aide des conseils reçus, sa santé s'est rétablie. Maintenant, elle fait son ouvrage sans avoir à se plaindre de trop de fatigue.

Mme JOSEPH BOUCHER, 13 Bedford, Lawrence Mass., déclare que sa santé était chancelante depuis plusieurs années, qu'elle était très faible, souffrait beaucoup de maux de tête, de digestions difficiles, de douleurs dans les jambes, de pertes anormales et que tout cela l'empêchait de vaquer à son ménage. Elle essaya les Pilules Rouges qui lui firent tant de bien que dès les premières semaines elle se sentit mieux. Elle fut complètement guérie.

Mme BENJ. SALOIS, 56 rue Summer, Holyoke, Mass., dit que le retour de l'âge était la cause que sa santé était très mauvaise. Souvent, elle devait rester couchée deux ou trois jours à cause d'un mal de tête terrible. De plus, elle se sentait très faible, avait des douleurs de dos et ne pouvait dormir des nuits entières. Elle a pris des Pilules Rouges qui lui ont fait tant de bien qu'elle veut en prendre chaque fois qu'elle sentira ses forces diminuer.

Mme ANTHIME LARIVIERE, 227 rue Orléans, Montréal, dit qu'il n'y a pas pour elle de meilleur remède que les Pilules Rouges et qu'elle s'en sert depuis dix années. Elle les a d'abord prises alors qu'il ne lui restait plus de force et qu'elle souffrait de maux de tête, d'étourdissements, d'irrégularités, de bourdonnements d'oreilles, etc. Sa santé fut bientôt améliorée et elle se conserve maintenant bien portante en employant de temps en temps le même remède.

Mme X. BONNOYER, 249 rue Cuvillier, Montréal, avait, dit-elle, durement travaillé pour élever sa famille et elle était arrivée à l'âge critique épuisée. Sa digestion était mauvaise, elle avait de fréquents maux de tête, des étourdissements, des palpitations de coeur, etc. Il lui a suffi de quelques boîtes de Pilules Rouges et de quelques semaines de repos pour refaire ses forces et se débarrasser des malaises qui l'incommodaient.

Mlle LOUISE YOUNG, 77 School, Linwood, Mass., a pris les Pilules Rouges parce qu'elle était faible, pâle, maigre, qu'elle avait des maux de tête, etc. Elle a bientôt gagné des forces, sa santé est devenue florissante. Depuis quatre ans elle se maintient dans le même bon état.

Mme EDOUARD COUTU, 3347, rue Saint-André, Montréal, dit que lorsqu'elle était jeune fille elle devait travailler beaucoup. Ses forces se sont vite épuisées. Les points l'étouffaient et si elle montait un escalier, elle était ensuite obligée de s'asseoir tant elle était secouée par des palpitations. Quelqu'un l'ayant persuadée de prendre des Pilules Rouges, elle s'en procura et, au bout de deux mois elle s'était remise, se portait très bien. Depuis qu'elle est mariée, elle a souvent pris des Pilules Rouges et elle en est toujours satisfaite.

Mme CHARLES PRATTE, 280 rue Harbour, Montréal, mère de famille, était, dit-elle, obligée d'être sur pied jour et nuit. Sa constitution ne put résister à tant d'efforts et elle alla s'affaiblissant de plus en plus, puis souffrant de maux de tête, de douleurs de dos, de palpitations; elle était nerveuse et ne pouvait plus dormir. Dès qu'elle eut commencé à prendre des Pilules Rouges son état s'améliora; ses forces s'accrurent chaque semaine ensuite, sa santé se rétablit complètement et elle put s'acquitter de sa besogne aussi facilement qu'auparavant.

Mme A. CHARBONNEAU, 1728 rue Boyer, Montréal, étant d'une constitution faible, est incapable, dit-elle, de supporter de grandes fatigues. L'attente d'une première maternité l'effraya d'autant plus que les forces lui manquaient plus que jamais et que chaque matin à son lever, elle venait près de défaillir. Sa mère lui recommanda de prendre les Pilules Rouges. Ce remède la tonifia, ses malaises, ses craintes se dissipèrent, elle se porta bien, sa maladie fut heureuse et son médecin qui n'avait pas caché ses inquiétudes à son sujet, s'étonna d'un tel changement. Par la suite, elle a employé les Pilules Rouges chaque fois qu'elle a eu besoin d'augmenter ses forces.

Mme ARMAND SEGUIN, 89 rue Bourget, Montréal, après une attaque de grippe était restée si faible qu'elle ne pouvait même, dit-elle, lever une chaise et qu'elle fut trois mois dans cet état. Elle se demandait si jamais la santé lui reviendrait comme autrefois. Elle prend les Pilules Rouges et sa santé s'améliore au point qu'elle peut maintenant s'occuper de son ménage. Elle en est très heureuse et ne peut trop recommander les Pilules Rouges.

Mme A. MAYER, 28 rue Payette, Montréal, s'était épuisée à un dur travail qu'elle n'avait pu interrompre à cause de l'obligation où elle était de subvenir à son existence et à celle de son mari malade. Ce qu'elle mangeait ne digérait plus; elle avait des maux de tête, des douleurs d'estomac, des palpitations de coeur et toutes sortes de malaises. Elle a pris des Pilules Rouges qui lui ont fait du sang, lui ont donné des forces et l'ont remise en bonne santé. Depuis deux ans, elle leur doit de pouvoir soutenir à un travail dur et assidu.

Mme ALBERT CHAREST, 209, rue Aylwin, Montréal, se plaignait de mauvaises digestions, de maux de tête, de faiblesse toujours de plus en plus grande. Après plusieurs années passées à souffrir, elle eut, dit-elle la bonne idée d'employer les Pilules Rouges qui ont grandement augmenté ses forces et lui ont donné une santé si florissante qu'elle n'a pour ainsi dire confiance que dans ce remède et se propose de l'employer chaque fois que quelques symptômes de faiblesse se montreront.

CONSULTATIONS GRATUITES tous les jours, excepté le dimanche de 9 heures du matin à 8 heures du soir, au No 274 rue Saint-Denis. Les femmes malades, qui ne peuvent venir voir notre médecin, sont invitées à lui écrire.

Les Pilules Rouges sont en vente chez tous les marchands de remèdes. Nous les envoyons aussi par la poste, au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix, 50c une boîte, \$2.50 six boîtes.

Toutes les lettres doivent être adressées:

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE limitée,
274 rue Saint-Denis, Montréal.

DYSPEPSIE

Si vous voulez un remède radical pour guérir votre dyspepsie, votre gastrite, votre dilatation d'estomac, vos pituites, etc., etc., prenez les tablettes

PAP-SAG

C'est le meilleur guérisseur de toute personne qui souffre de l'estomac.

En vente partout 50 sous la boîte, six pour \$2.50. Envoyé par la malle par la
COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, 1169,
274, rue St-Denis, Montréal.

CONSTIPATION

Le séjour prolongé de matières fécales dans l'intestin compromet la santé générale, charge le sang de substances nuisibles, ce qui provoque des maladies. Ayez une évacuation de l'intestin, au moins toutes les vingt-quatre heures, en prenant le

ROBOL

Une ou deux tablettes **ROBOL** prises le soir au coucher, vous guériront de la constipation et vous débarrasseront des déchets qui vous empoisonnent.

En vente partout 25 sous la boîte, six pour \$1.50. Envoyé par la malle par la
COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, 1169,
274, rue St-Denis, Montréal.

LA JACASSE

Pierre Pougis, de Monéteau, vendait un bon prix les deux tiers des légumes qu'il récoltait dans son jardin. Ses melons, notamment, jouissaient d'une grande réputation. Messire Théverial, archiprêtre de Saint-Etienne-d'Auxerre, les préférait à ceux d'Appoigny et les comparait aux glorieux cantaloups. Aussi habile pêcheur que bon jardinier, Pierre Pougis attrapait dans l'Yonne des brochets superbes, des barbillons savoureux, des carpes majestueuses, que lui payait bien maître Potherat, propriétaire de l'Hôtel de l'Épée, à Auxerre. Sa femme, Gervaise, faisait des après-midi de couture dans les bonnes maisons du pays.

Aussi, sans être riches, les Pougis vivaient très convenablement. Ils auraient été parfaitement heureux, si leur fillette, Berthe, n'eût été affligée d'un défaut très grave. Quoique à peine âgée de neuf ans, cette gamine se montrait plus bavarde que femme ou fille ne le fut jamais. Du matin au soir la langue lui démangeait. A n'importe qui, à propos de n'importe quoi, elle débitait ce qui pouvait se dire et ce qu'elle devait faire, ce qui était vrai et ce qu'elle imaginait. A cause de son infatigable caquet, on l'appelait communément "La Jacasse". Presque tous les jours ses propos inconsidérés attiraient des affaires très désagréables à ses parents; même ils leur causaient des pertes sensibles. Une fois, en grand secret, le lundi, le mardi et le mercredi, Pierre Pougis avait copieusement appâté le pertuis de l'île Saint-Quentin. Il comptait, le jeudi, jeter là son filet et prendre quantité de beaux poissons, demandés pour ce jour même par son maître Potherat, qui préparait un banquet de cent personnes. Le mercredi, à déjeuner, il s'entretint de cette affaire avec sa femme, en présence de la gamine. Toute la soirée, Mlle Jacasse babilla là-dessus par le village. Un pêcheur concurrent, homme peu délicat, profita du renseignement. Le lendemain, au petit jour, il se rendit à l'endroit appâté, et en trois coups de filet prit tous les poissons qu'avaient attirés le pain de chènevis et le blé cuit de Pierre Pougis. Quand, sur les sept heures, le papa de Berthe vint avec son filet, tout était râlé; il n'attrapa que six ablettes et un gardon. De ce fait, il perdit deux ou trois écus et la clientèle de l'Hôtel de l'Épée.

Il arrivait aussi que la maman Gervaise racontait le soir à son mari diverses choses qu'elle avait vues ou entendues dans les maisons où elle travaillait. Naturellement elle parlait plus volontiers du mauvais que du bon. Berthe écoutait, retenait et répétait. Jugez si cela faisait plaisir aux gens sur qui tombaient ces bavardages! Aussi, Mme de Sommeville, Mme la Sous-Baillive, Huguette Delorme, cessèrent d'occuper

Gervaise. C'était perte de profit et aussi diminution d'honneur; n'était pas admis qui voulait dans les maisons de ces dames, les premières du pays!

Enfin, il se produisit une aventure terrible. Un soir d'octobre, Pierre Pougis emmena sa femme dans la petite chambre adossée au pignon de la maison; et là, lui montrant vingt sacs debout sur le plancher:

"Gervaise, dit-il, tu vois ces sacs, ils sont pleins de sel, c'est un dépôt que m'a confié un faux saunier de Melun. Il se propose de vendre ce sel en cachette, cinq sous la livre. Comme le roi nous fait payer le sien dix-sept sous, tout le monde se jettera sur celui-ci; cela donnera un beau bénéfice, dont la moitié me reviendra. Surveille donc bien de ce côté; au cas où tu verrais quelqu'un de suspect rôder par ici, avertis-moi tout de suite. Si j'étais pris à recéler du sel, ce serait terrible, les juges royaux m'enverraient aux galères.

—Tu m'effrayes, répondit Gervaise; sois sûr que je veillerai."

En se retournant, Pierre Pougis et sa femme virent auprès d'eux la petite Berthe, qui les avait suivis en tapinois.

"Tu as certainement entendu ce que je viens de confier à ta mère, dit l'homme à son enfant; sur ta vie, garde-toi d'en jamais souffler mot. Si tu parles, je suis perdu.



Pierre Pougis prépara la pêche.

—Ne crains rien, papa, répondit la fillette; plutôt que de te trahir, je me laisserais couper la langue."

Le lendemain et le surlendemain Berthe se contenta; mais, le troisième jour, vaincue par son terrible défaut, elle prit à part Juliette Bellon, sa compagne préférée, et lui soufflant dans le tuyau de l'oreille:

"Tu sais, Juliette, murmura-t-elle, nous serons bientôt riches; papa s'est associé avec un homme de Melun pour vendre du sel en cachette; nous en avons vingt sacs dans la petite chambre. Surtout, ne dis rien à personne. C'est un secret que je ne confie qu'à toi, parce que je t'aime comme une soeur."

Le même jour, Juliette raconta la chose à la petite Marguerite Naulet, qui transmit la confidence à Pierrette Jagnot, laquelle rapporta tout à ses parents.

Aussi qu'arriva-t-il!

Le 30 octobre, au lever du soleil, trois hommes armés entrèrent brusquement

dans la maison du jardinier-pêcheur.

"Vous êtes bien Pierre Pougis, dit au papa de Berthe celui qui paraissait commander?"

—Lui-même, Monsieur, tout à votre service. Est-ce du poisson ou des légumes que vous désirez?"

—Pas de plaisanteries, coquin; je suis brigadier des gabelles." Et se tournant vers ses acolytes: "Potier, Chignard assurez-vous de cet homme."

Potier et Chignard sautèrent sur Pierre Pougis, et lui lièrent les poignets.

"Tu es complice d'un faux saunier, reprit le brigadier; tu caches vingt sacs de sel dans ta petite chambre; ton affaire est bonne; on t'enverra frauder aux galères."

Pierre Pougis jeta sur sa fille un tel regard que l'enfant en eut le coeur percé.

"Hélas, gémit-il, hélas! messieurs, on vous a trompés; je n'ai pas de sel de caché; je n'en ai jamais eu, ni dans la petite chambre ni ailleurs.

—Assez causé; marche devant nous." Et les gabelous poussèrent le malheureux homme vers la petite chambre.

On ne trouvait pas la clef.

"Ça se comprend", remarqua Chignard en ricanant. Et les hommes enfouèrent la porte. On éventa les sacs; il n'en sortit que de l'avoine.

"Où est le sel? cria le brigadier en colère.

—Mais je vous le répète, je n'en ai pas, je n'en ai jamais eu.

—On l'a dénoncé.

—Hé! monsieur, qui n'a pas d'ennemis?"

—Ce n'est pas un ennemi qui a parlé; ta gamine a bavardé dans le village.

—Ah! la petite malheureuse! Elle a imaginé cette histoire; c'est une tête toujours en ébullition. Je n'ai pas de sel caché; vous pouvez fouiller partout."

Fouiller partout, les gabelous ne s'en privèrent pas. On ne découvrit rien.

"Décidément, grommela le brigadier, on nous a trompés; Pierre Pougis, tu es libre; mais on aura tout de même l'oeil sur toi."

Et il s'en alla avec ses hommes.

Déjà, sans doute, mes enfants, vous soupçonnez qu'il n'y avait jamais eu de sel caché chez Pierre Pougis; que cet homme et sa femme avaient imaginé l'affaire, pour donner une leçon sévère à leur fille.

Même, un moment, ils eurent peur d'avoir dépassé le but. La frayeur et le remords avaient tellement saisi et pénétré l'âme de la petite Berthe qu'elle fut prise d'une fièvre terrible. Cela dura huit jours, puis la maladie s'apaisa. Mais, guérie de la fièvre, Berthe se releva guérie aussi de son détestable défaut. Depuis cette aventure elle se montre aussi discrète qu'elle avait été bavarde. Même on cessa de l'appeler "La Jacasse".



NOUVELLES AVENTURES D'ARSENE LUPIN

"813"

Par Maurice Leblanc



No 27

"Suite"

II

En quelques minutes, il fouilla les vêtements de son prisonnier, s'empara de son porte-feuille, râfla les papiers qu'il put trouver dans les tiroirs du bureau et du secrétaire, les jeta tous sur la table et les examina.

Il eut un cri de joie: le paquet de lettres était là, le paquet des fameuses lettres qu'il avait promis de rendre à l'Empereur.

Il remit les papiers à leur place et courut à la fenêtre.

— Voilà qui est fait, Weber! Tu peux entrer! Tu trouveras l'assassin de Kesselbach dans son lit, tout préparé et tout ficelé... Adieu, Weber...

Et Lupin, dégringolant rapidement l'escalier, courut jusqu'à la remise et, tandis que Weber s'introduisait dans la maison, il rejoignit Dolorès Kesselbach.

A lui seul, il avait arrêté les sept compagnons d'Altenheim!

Et il avait livré à la justice le chef mystérieux de la bande, le monstre infâme, Louis de Malreich!

III

Sur un large balcon de bois, assis devant une table, un jeune homme écrivait.

Parfois il levait la tête et contemplait d'un regard vague l'horizon de coteaux où les arbres, dépouillés par l'automne, laissaient tomber leurs dernières feuilles sur les toits rouges des villas et sur les pelouses des jardins. Puis il recommençait à écrire.

Au bout d'un moment, il prit sa feuille de papier et lut à haute voix:

Nos jours s'en vont à la dérive,
Comme emportés par un courant
Qui les pousse vers une rive
Où l'on aborde qu'en mourant.

— Pas mal, fit une voix derrière lui. Mme Amable Tasta n'eût pas fait mieux. Enfin, tout le monde ne peut pas être Lamartine.

— Vous!... Vous!... balbutia le jeune homme avec égarément.

— Mais oui, poète, moi-même, Arsène Lupin qui vient voir son cher ami Pierre Leduc.

Pierre Leduc se mit à trembler, comme grelottant de fièvre. Il dit à voix basse:

— L'heure est venue?

— Oui, mon excellent Pierre Leduc, l'heure est venue pour toi de quitter, ou plutôt d'interrompre la molle existence de poète que tu mènes depuis plusieurs mois aux pieds de Geneviève Ernemont et de Mme Kesselbach, et d'interpréter le rôle que je t'ai réservé dans ma pièce... une jolie pièce, je t'assure, un bon petit drame bien charpenté, selon les règles de l'art, avec trémolos, rires et grincements de dents. Nous voici arrivés au cinquième acte, le dénouement approche, et c'est toi, Pierre Leduc, qui en es le héros. Quelle gloire!

Le jeune homme se leva:

— Et si je refuse?

— Idiot!

— Oui, si je refuse? Après tout, qui m'oblige à me soumettre à votre volonté? Qui m'oblige à accepter un rôle que je ne connais pas encore, mais qui me répugne d'avance, et dont j'ai honte?

— Idiot! répéta Lupin.

Et forçant Pierre Leduc à s'asseoir, il prit place auprès de lui et, de sa voix la plus douce:

— Tu oublies tout à fait, bon jeune homme, que tu ne t'appelles pas Pierre Leduc, mais Gérard Beaupré. Si tu portes le nom admirable de Pierre Leduc, c'est que, toi, Gérard Beaupré, tu as assassiné Pierre Leduc et lui as volé sa personnalité.

Le jeune homme sauta d'indignation:

— Vous êtes fou! Vous savez bien que c'est vous qui avez tout combiné.

— Parbleu, oui, je le sais bien, mais la justice ne le saura pas, et que dira la justice quand je lui fournirai la preuve que le véritable Pierre Leduc est mort de mort violente, et que, toi, tu as pris sa place?

Atterré, le jeune homme bégaya:

— On ne le croira pas... Pourquoi aurais-je fait cela? Dans quel but?

— Idiot! Le but est si visible que Weber lui-même l'eût aperçu. Tu mens quand tu dis que tu ne veux pas accepter un rôle que tu ignores. Ce rôle, tu le connais. C'est celui qu'eût joué Pierre Leduc s'il n'était pas mort.

— Mais Pierre Leduc, pour moi, pour tout le monde, ce n'est encore qu'un renom. Qui était-il? Qui suis-je?

— Qu'est-ce que ça peut te faire!

— Je veux savoir. Je veux savoir où je vais.

— Et si tu le sais, marcheras-tu droit devant toi?

— Oui, si ce but dont vous parlez en vaut la peine.

— Sans cela, crois-tu que je me donnerais tant de mal?

— Qui suis-je? Et quel que soit mon destin, soyez sûr que j'en serai digne. Mais je veux savoir. Qui suis-je?

Arsène Lupin ôta son chapeau, s'inclina et dit:

— Hermann IV, grand-duc de Deux-Ponts-Veldenz, prince de Berncastel, électeur de Trèves, et seigneur d'autres lieux.

Trois jours plus tard, Lupin emmenait Mme Kesselbach en automobile du côté de la frontière. Le voyage fut silencieux.

Lupin se rappelait avec émotion le geste effrayé de Dolorès et les paroles qu'elle avait prononcées dans la maison de la rue des Vignes au moment où il allait la défendre contre les complices d'Altenheim. Et elle devait s'en souvenir aussi, car elle restait gênée en sa présence, et visiblement troublée.

Le soir ils arrivèrent dans un petit château tout vêtu de feuilles et de fleurs, coiffé d'un énorme chapeau d'ardoises, et entouré d'un grand jardin aux arbres séculaires.

Ils y trouvèrent Geneviève, déjà installée, et qui revenait de la ville voisine où elle avait choisi des domestiques du pays.

— Voici votre demeure, madame, dit Lupin. C'est le château de Bruggen. Vous y attendrez en toute sécurité la fin de ces événements. Demain, Pierre Leduc, que j'ai prévenu, sera votre hôte.

Il repartit aussitôt, se dirigea sur Veldenz et remit au comte de Waldemar le paquet des fameuses lettres qu'il avait reconquises.

— Vous connaissez mes conditions, mon cher Waldemar, dit Lupin... Il s'agit, avant tout, de relever la maison de Deux-Ponts-Veldenz et de rendre le grand-duché au grand-duc Hermann IV.

— Dès aujourd'hui je vais commencer les négociations avec le conseil de régence. D'après mes renseignements, ce sera chose facile. Mais ce grand-duc Hermann...

— Son Altesse habite actuellement, sous le nom de Pierre Leduc, le château de Bruggen. Je donnerai sur son identité toutes les preuves qu'il faudra.

Le soir même, Lupin reprenait la route de Paris, avec l'intention d'y pousser activement le procès de Malreich et des sept bandits.

Ce que fut cette affaire, la façon dont elle fut conduite, et comment elle se déroula, il serait fastidieux d'en parler, tellement les faits, et tellement même les plus petits détails, sont présents à la mémoire de tous. C'est un de ces événements sensationnels, que

Commencé dans le No. du 16 Nov, 1918.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.

les paysans les plus frustes des bourgades les plus jointaines commentent et racontent entre eux.

Mais ce que je voudrais rappeler, c'est la part énorme que prit Arsène Lupin à la poursuite de l'affaire et aux incidents de l'instruction.

En fait, l'instruction ce fut lui qui la dirigea. Dès le début il se substitua aux pouvoirs publics, ordonnant les perquisitions, indiquant les mesures à prendre, prescrivant les questions à poser aux prévenus, ayant réponse à tout...

Qui ne se souvient de l'ahurissement général, chaque matin, quand on lisait dans les journaux ces lettres, irrésistibles de logique et l'autorité, ces lettres signées tout à tour:

Arsène Lupin, juge d'instruction.

Arsène Lupin, procureur général.

Arsène Lupin, garde des sceaux.

Arsène Lupin, flic.

Il apportait à la besogne un entrain, une ardeur, une violence même, qui étonnaient de sa part à lui, si plein d'ironie habituellement, et, somme toute, par tempérament, si disposé à une indulgence en quelque sorte professionnelle.

Non, cette fois, il haïssait.

Il haïssait ce Louis de Malreich, bandit sanguinaire, bête immonde, dont il avait toujours eu peur, et qui, même enfermé, même vaincu, lui donnait encore cette impression d'effroi et de répugnance que l'on éprouve à la vue d'un reptile.

En outre, Malreich n'avait-il pas eu l'audace de persécuter Dolorès?

— Il a joué, il a perdu, se disait Lupin, sa tête sautera.

C'était cela qu'il voulait, pour son affreux ennemi: l'échafaud, le matin blafard où le couperet de la guillotine glisse et tue.

Etrange prévenu, celui que le juge d'instruction questionna durant des mois entre les murs de son cabinet! Etrange personnage que cet homme osseux, à figure de squelette, aux yeux morts!

Il semblait absent de lui-même. Il n'était pas là, mais ailleurs. Et si peu soucieux de répondre!

— Je m'appelle Léon Massier.

Telle fut l'unique phrase dans laquelle il se renferma.

Et Lupin ripostait:

— Tu mens. Léon Massier, né à Périgueux, orphelin à l'âge de dix ans, est mort il y a sept ans. Tu as pris ses papiers. Mais tu oublies son acte de décès. Le voilà.

Et Lupin envoya au parquet une copie de l'acte.

— Je suis Léon Massier, affirmait de nouveau le prévenu.

— Tu mens, répliquait Lupin, tu es Louis de Malreich, le dernier descendant d'un petit noble établi en Allemagne au XVIII^e siècle. Tu avais un frère, qui tour à tour s'est fait appeler Parbury, Ribeira et Altenheim: ce frère, tu l'as tué. Tu avais une soeur, Isilda de Malreich: cette soeur, tu l'as tuée.

— Je suis Léon Massier.

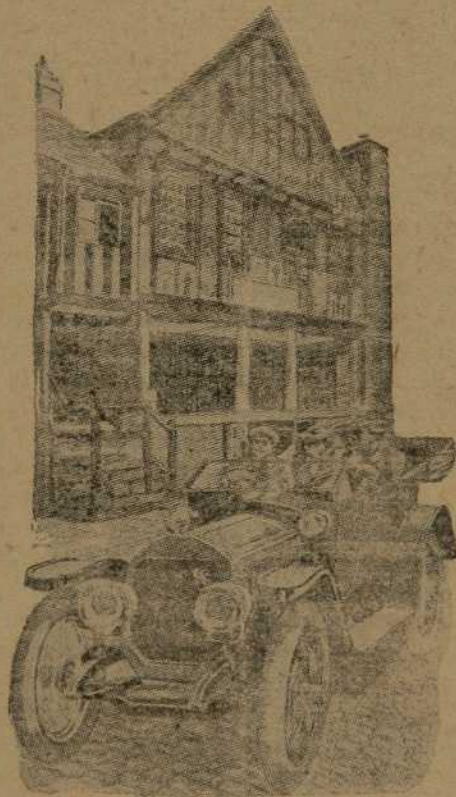
— Tu mens, Tu es Malreich. Voilà ton acte de naissance. Voilà celui de ton frère et celui de ta soeur.

Et les trois actes, Lupin les envoya.

D'ailleurs, sauf en ce qui concernait son identité, Malreich ne se défendait pas, écrasé sans doute sous l'accumulation des preuves que l'on relevait contre lui. Que pouvait-il dire? On possédait quarante billets écrits de sa main, — la comparaison des écritures le démontra — écrits de sa main à la bande de ses complices, et qu'il avait négligé de déchirer, après les avoir repris.

Et tous ces billets étaient des ordres visant l'affaire Kesselbach, l'enlèvement de M. Lenormand et de Gourel, la poursuite du vieux Steinweg, l'établissement des souterrains de Garches, etc. Était-il possible de nier?

Une chose assez bizarre déconcerta la justice. Confrontés avec leur chef, les sept bandits affirmèrent tous qu'ils ne le connaissaient point. Ils ne l'avaient jamais vu. Ils recevaient ses instructions, soit par téléphone, soit dans l'ombre, au moyen précisément de ces petits billets que Malreich leur transmettait rapidement, sans un mot.



Lupin emmenait Madame Kesselbach en automobile du côté de la frontière.

Mais, du reste, la communication entre le pavillon de la rue Delaizement et la remise du Brocanteur n'était-elle pas une preuve suffisante de complicité? De là, Malreich voyait et entendait. De là, le chef surveillait ses hommes.

Les contradictions? les faits en apparence inconciliables? Lupin expliqua tout. Dans un article célèbre, publié le matin du procès, il prit l'affaire à son début, en révéla les dessous, en débrouilla l'écheveau, montra Malreich habitant, à l'insu de tous, la chambre de son frère, le faux major Parbury, allant et venant invisible, par les couloirs du Palace-Hôtel, et assassinant Kesselbach, assassinant le garçon d'hôtel, assassinant le secrétaire Chapman.

On se rappelle les débats. Ils furent terrifiants à la fois et mornes, terrifiants par l'atmosphère d'angoisse qui pesa sur la foule et par les souvenirs de crime et de sang qui obsédaient les mémoires — mornes, lourds, obscurs, étouffants, par suite du silence formidable que garda l'accusé.

Pas une révolte. Pas un mouvement. Pas un mot.

Figure de cire, qui ne voyait pas et qui n'entendait pas! Vision effrayante de calme et d'impassibilité! Dans la salle on frissonnait. Les imaginations affolées, plutôt qu'un homme, évoquaient une sorte d'être surnaturel, un génie des légendes orientales, un de ces dieux de l'Inde qui sont le symbole de tout ce qui est féroce, cruel, sanguinaire et destructeur.

Quant aux autres bandits, on ne les regardait même pas, comparses insignifiants qui se perdaient dans l'ombre de ce chef démesuré.

La déposition la plus émouvante fut celle de Mme Kesselbach. A l'étonnement de tous, et à la surprise même de Lupin, Dolorès qui n'avait répondu à aucune des convocations du juge, et dont on ignorait la retraite, Dolorès apparut, veuve douloureuse, pour apporter un témoignage irrécusable contre l'assassin de son mari.

Elle dit simplement, après l'avoir regardé longtemps:

— C'est celui-là qui a pénétré dans ma maison de la rue des Vignes, c'est lui qui m'a enlevée, et c'est lui qui m'a enfermée dans la remise du Brocanteur. Je le reconnais.

— Vous l'affirmez?

— Je le jure devant Dieu et devant les hommes.

Le surlendemain, Louis de Malreich, dit Léon Massier, était condamné à mort. Et sa personnalité absorbait tellement, pourrait-on dire, celles de ses complices, que ceux-ci bénéficièrent de circonstances atténuantes.

— Louis de Malreich, vous n'avez rien à dire? demanda le Président des assises.

Il ne répondit pas.

Une seule question resta obscure aux yeux de Lupin. Pourquoi Malreich avait-il commis tous ces crimes? Que voulait-il? Quel était son but?

Lupin ne devait pas tarder à l'apprendre, et le jour était proche où, tout pantelant d'horreur, frappé de désespoir, mortellement atteint, le jour était proche où il allait savoir l'épouvantable vérité.

Pour le moment, sans que l'idée néanmoins cessât de l'effleurer, il ne s'occupa plus de l'affaire Malreich. Résolu à faire peau neuve, comme il disait, rassuré d'autre part sur le sort de Mme Kesselbach et de Geneviève dont il suivait de loin l'existence paisible, et enfin tenu au courant par Jean Doudeville qu'il avait envoyé à Veldenz, tenu au courant de toutes les négociations qui se poursuivaient entre la Cour d'Allemagne et la Régence de Deux-Ponts-Veldenz, il employait, lui, tout son temps à liquider le passé et à préparer l'avenir.

L'idée de la vie différente qu'il voulait mener sous les yeux de Mme Kesselbach, l'agitait d'ambitions nouvelles et de sentiments imprévus, où l'image de Dolorès se trouvait

mêlée sans qu'il s'en rendit un compte exact.

En quelques semaines, il supprima toutes les preuves qui auraient pu un jour le compromettre, toutes les traces qui auraient pu conduire jusqu'à lui. Il donna à chacun de ses anciens compagnons une somme d'argent suffisante pour le mettre à l'abri du besoin, et il leur dit adieu en leur annonçant qu'il partait pour l'Amérique du Sud.

Un matin, après une nuit de réflexions minutieuses et une étude approfondie de la situation, il s'écria :

— C'est fini. Plus rien à craindre. Le vieux Lupin est mort. Place au jeune.

On lui apporta une dépêche d'Allemagne. C'était le dénouement attendu. Le Conseil de Régence, fortement influencé par la Cour de Berlin, avait soumis la question aux électeurs du grand-duché, et les électeurs, fortement influencés par le Conseil de Régence, avaient affirmé leur attachement inébranlable à la vieille dynastie des Veldenz. Le comte Waldemar était chargé, ainsi que trois délégués de la noblesse, de l'armée et de la magistrature d'aller au château de Bruggen, d'établir rigoureusement l'identité du grand-duc Hermann IV, et de prendre avec son Altesse toutes dispositions relatives à son entrée triomphale dans la principauté de ses pères, entrée qui aurait lieu vers le début du mois suivant.

— Cette fois, ça y est, se dit Lupin, le grand projet de M. Kesselbach se réalise. Il ne reste plus qu'à faire avaler mon Pierre Leduc au Waldemar. Jeu d'enfant! Demain les bans de Geneviève et de Pierre seront publiés. Et c'est la fiancée du grand-duc que l'on présentera à Waldemar!

Et, tout heureux, il partit en automobile pour le château de Bruggen.

Il chantait dans sa voiture, il sifflait, il interpellait son chauffeur.

— Octave, sais-tu qui tu as l'honneur de conduire? Le maître du monde... Oui, mon vieux, ça t'épate, hein? Parfaitement, c'est la vérité... Je suis le maître du monde...

Il se frottait les mains, et, continuant à monologuer :

— Tout de même ce fut long. Voilà un an que la lutte a commencé. Il est vrai que c'est la lutte la plus formidable que j'aie soutenue. Nom d'un chien, quelle guerre de géants!...

Et il répéta :

— Mais cette fois, ça y est. Les ennemis sont à l'eau. Plus d'obstacles entre le but et moi. La place est libre, bâtissons! J'ai les matériaux sous la main, j'ai les ouvriers, bâtissons Lupin! Et que le palais soit digne de toi!

Il se fit arrêter à quelques centaines de mètres du château pour que son arrivée fût plus discrète, et il dit à Octave :

— Tu entreras d'ici vingt minutes, à quatre heures, et tu iras déposer mes valises dans le petit chalet qui est au bout du parc. C'est là que j'habiterai.

Au premier détour du chemin, le château lui apparut, à l'extrémité d'une sombre allée de tilleuls. De loin, sur le perron, il aperçut Geneviève qui passait.

Son cœur s'émut doucement.

— Geneviève, Geneviève, dit-il avec ten-

dresse... Geneviève... le voeu que j'ai fait à la mère mourante se réalise également... Geneviève, grande-duchesse... Et moi, dans l'ombre, près d'elle, veillant à son bonheur... et poursuivant les grandes combinaisons de Lupin.

Il éclata de rire, sauta derrière un groupe d'arbres qui se dressaient à gauche de l'allée, et fila le long d'épais massifs. De la sorte il parvint au château sans qu'on eût pu le surprendre des fenêtres du salon ou des chambres principales.

Son désir était de voir Dolorès avant qu'elle ne le vît, et, comme il avait fait pour Geneviève, il prononça son nom plusieurs fois, mais avec une émotion qui l'étonnait lui-même :

— Dolorès... Dolorès...

Furtivement il suivit les couloirs et gagna la salle à manger. De cette pièce, par une glace sans tain, il pouvait apercevoir la moitié du salon.

Il s'approcha.

Dolorès était allongée sur une chaise longue, et Pierre Leduc, à genoux devant elle, la regardait d'un air extasié.

LA CARTE DE L'EUROPE

I

Pierre Leduc aimait Dolorès!

Ce fut en Lupin une douleur profonde, aiguë, comme s'il avait été blessé dans le principe même de sa vie, une douleur si forte qu'il eut — et c'était la première fois — la vision nette de ce que Dolorès était devenue pour lui, peu à peu, sans qu'il en prît conscience.

Pierre Leduc aimait Dolorès! et il la regardait comme on regarde celle qu'on aime.

Lupin sentit en lui, aveugle et forcené, l'instinct du meurtre. Ce regard, ce regard d'amour qui se posait sur la jeune femme, ce regard l'affolait. Il avait l'impression du grand silence qui enveloppait la jeune femme et le jeune homme, et, dans ce silence, dans l'immobilité des attitudes, il n'y avait plus de vivant que ce regard d'amour, que cette hymne muette et voluptueuse par laquelle des yeux disaient toute la passion, tout le désir, tout l'enthousiasme, tout l'emportement d'un être pour un autre.

Et il voyait Mme Kesselbach aussi. Les yeux de Dolorès étaient invisibles sous ses paupières baissées, ses paupières soyeuses aux longs cils noirs. Mais comme elle sentait le regard d'amour qui cherchait son regard! Comme elle frémissait sous la caresse impalpable!

— Elle l'aime... elle l'aime, se dit Lupin, brûlée de jalousie.

Et, comme Pierre faisait un geste :

— Oh! le misérable, s'il ose la toucher, je le tue.

Et il songeait, tout en constatant la déroute de sa raison et en s'efforçant de la combattre :

— Suis-je bête! Comment, toi, Lupin, tu te laisses aller!... Voyons, c'est tout naturel si elle l'aime... Oui, évidemment, tu avais cru deviner en elle une certaine émotion à ton

approche... un certain trouble... Triple idiot, mais tu n'es qu'un bandit, toi, un voleur... tandis que lui, il est duc, il est jeune...

Pierre n'avait pas bougé davantage. Mais ses lèvres remuèrent, et il sembla que Dolorès s'éveillait. Doucement, lentement, elle leva les paupières, tourna un peu la tête, et ses yeux se donnèrent à ceux du jeune homme, de ce même regard qui s'offre, et qui se livre, et qui est plus profond que le plus profond des baisers.

Ce fut soudain, brusque comme un coup de tonnerre. En trois bonds, Lupin se rua dans le salon, s'élança sur le jeune homme, le jeta par terre et, le genou sur la poitrine de son rival, hors de lui, dressé vers Mme Kesselbach, il cria :

— Mais vous ne savez donc pas? il ne vous a pas dit, le fourbe?... Et vous l'aimez, lui! Il a donc une tête de grand-duc? Ah! que c'est drôle!...

Il ricanait rageusement, tandis que Dolorès le considérait avec stupeur :

— Un grand-duc, lui Hermann IV, duc de Deux-Ponts-Veldenz! Prince régnant! Grand électeur! mais c'est à mourir de rire. Lui! Mais il s'appelle Baupré, Gérard Baupré, le dernier des vagabonds... un mendiant que j'ai ramassé dans la boue. Grand-duc? Mais c'est moi qui l'ai fait grand-duc! Ah! ah! que c'est drôle! Si vous l'aviez vu se couper le petit doigt... trois fois il s'est évanoui... une poule mouillée... Ah! tu te permets de lever les yeux sur les dames... et de te révolter contre le maître... Attends un peu, grand-duc de Deux-Ponts-Veldenz.

Il le prit dans ses bras, comme un paquet, le balança un instant et le jeta par la fenêtre ouverte.

— Gare aux rosiers, grand-duc, il y a des épines.

Quand il se retourna, Dolorès était contre lui, et elle le regardait avec des yeux qu'il ne lui connaissait pas, des yeux de femme qui hait et que la colère exaspère. Était-ce possible que ce fût Dolorès, la faible et malade Dolorès?

Elle balbutia :

— Qu'est-ce que vous faites?... Vous osez? Et lui?... Alors, c'est vrai?... Il m'a menti?

— S'il a menti? s'écriait Lupin, comprenant son humiliation de femme... S'il a menti? Lui, grand-duc! Un polichinelle tout simplement, dont je tenais les ficelles... un instrument que j'accordais pour y jouer des airs de ma fantaisie! Ah! l'imbécile! l'imbécile!

Repris de rage, il frappa du pied et montra le poing vers la fenêtre ouverte. Et il se mit à marcher d'un bout à l'autre de la pièce, et il jetait des phrases où éclatait la violence de ses pensées secrètes.

L'imbécile! Il n'a donc pas vu ce que j'attendais de lui? Il n'a donc pas deviné la grandeur de son rôle? Ah! ce rôle, je lui entrerais de force dans le crâne. Haut la tête, crétin! Tu seras grand-duc de par ma volonté! Et prince régnant! avec une liste civile, et des sujets à tondre! et un palais que Charlemagne te rebâtira! et un maître qui sera moi, Lupin! Comprends-tu, ganache? Haut la tête, sacré nom, plus haut que ça! Regarde le ciel, souviens-toi qu'un Deux-Ponts fut

pendu pour vol avant même qu'il ne fût question des Hohenzollern. Et tu es un Deux-Ponts, non de non, pas un de moins, et je suis là, moi, moi, Lupin! Et tu seras grand-duc, je te le dis! grand-duc de carton? Soit, mais grand-duc quand même, animé de mon souffle et brûlée de ma fièvre. Fantoche! Soit. Mais un fantoche qui dira *mes* paroles, qui fera *mes* gestes, qui exécutera *mes* volontés, qui réalisera *mes* rêves... oui... mes rêves...

Il ne bougeait plus, comme ébloui par la magnificence de son rêve intérieur.

Puis, il s'approcha de Dolorès, et, la voix sourde, avec une sorte d'exaltation mystique, il proféra :

— A ma gauche, l'Alsace-Lorraine... A ma droite, Bade, le Wurtemberg, la Bavière... l'Allemagne du Sud... tous ces Etats mal soudés, mécontents, écrasés sous la botte du Charlemagne prussien, mais inquiets, tout prêts à s'affranchir... Comprenez-vous tout ce qu'un homme comme moi peut faire là au milieu, tout ce qu'il peut éveiller d'aspirations, tout ce qu'il peut souffler de haines, tout ce qu'il peut susciter de révoltes et de colères?

Plus bas encore, il répéta :

— Et à gauche, l'Alsace-Lorraine!... comprenez-vous? Cela, des rêves, allons donc! c'est la réalité d'après-demain... de demain... Oui... je veux... je veux... Oh! tout ce que je veux et tout ce que je ferai, c'est inouï!... Mais pensez donc, à deux pas de la frontière d'Alsace! en plein pays allemand! près du vieux Rhin! Il suffira d'un peu d'intrigue, d'un peu de génie, pour bouleverser le monde. Le génie, j'en ai à revendre... Et je serai le maître! Je serai celui qui dirige. Pour moi, le pouvoir! Je resterai dans l'ombre. Pas de charge: ni ministre, ni même chambellan! Rien. Je serai l'un des serviteurs du palais, le jardinier peut-être... Oui, le jardinier... Oh! la vie formidable! cultiver des fleurs et changer la carte de l'Europe!

Elle le contemplait avidement, dominée, soumise par la force de cet homme. Et ses yeux exprimaient une admiration qu'elle ne cherchait point à dissimuler.

Il posa ses mains sur les épaules de la jeune femme et il dit :

— Voilà mon rêve. Si grand qu'il soit, il sera dépassé par les faits, je vous le jure. Le Kaiser a déjà vu ce que je valais. Un jour, il me trouvera devant lui, campé, face à face. J'ai tous les atouts en main. Valenglay marchera pour moi!... L'Angleterre aussi... La partie est jouée... Voilà mon rêve... Il en est un autre...

Il se tut subitement. Dolorès ne le quittait pas des yeux, et une émotion infinie bouleversait son visage.

Une grande joie le pénétra à sentir une fois de plus et si nettement, le trouble de cette femme auprès de lui. Il n'avait plus l'impression d'être pour elle... ce qu'il était, un voleur et un bandit, mais un homme, un homme qui aimait, et dont l'amour remuait au fond d'une âme amie, des sentiments inexprimés.

Alors, il ne parla point, mais il lui dit, sans les prononcer, tous les mots de tendresse et

d'adoration, et il songeait à la vie qu'ils pourraient mener quelque part, non loin de Veldenz, ignorés et tout-puissants.

Un long silence les unit. Puis, elle se leva et ordonna doucement :

— Allez-vous-en, je vous supplie de partir... Pierre épousera Geneviève, cela, je vous le promets, mais il vaut mieux que vous partiez... que vous ne soyez pas là... Allez-vous-en, Pierre épousera Geneviève...

Il attendit un instant. Peut-être eût-il voulu des mots plus précis, mais il n'osait rien demander. Et il se retira, ébloui, grisé, et si heureux d'obéir, et soumettre sa destinée à la sienne!

Sur son chemin vers la porte, il rencontra une chaise basse qu'il dut déplacer. Mais son pied heurta quelque chose. Il baissa la tête. C'était un petit miroir de poche, en ébène, avec un chiffre en or.

Soudain il tressaillit, et vivement ramassa l'objet.

Le chiffre se composait de deux lettres entrelacées, un L et un M.

Un L et un M!

— Louis de Malreich, dit-il en frissonnant.

Il se retourna vers Dolorès.

— D'où vient ce miroir? A qui est-ce? Il serait très important de...

Elle saisit l'objet et l'examina :

— Je ne sais pas... je ne l'ai jamais vu... un domestique peut-être.

— Un domestique, en effet, dit-il, mais c'est très bizarre... Il y a là une coïncidence...

Au même moment, Geneviève entra par la porte du salon, et, sans voir Lupin que cachait un paravent, tout de suite elle s'écria :

— Tiens! votre glace, Dolorès... Vous l'avez donc retrouvée?... Depuis le temps que

Et la jeune fille s'en alla en disant : vous me faites chercher!... Où était-elle?

— Ah! bien, tant mieux!... Ce que vous étiez inquiète!... Je vais avertir immédiatement pour qu'on ne cherche plus...

Lupin n'avait pas remué, confondu et tâchant vainement de comprendre. Pourquoi ne s'était-elle pas expliquée aussitôt sur ce miroir?

Une idée l'effleura, et il dit, un peu au hasard :

— Vous connaissiez Louis de Malreich?

— Oui, fit-elle, en l'observant, comme si elle s'efforçait de deviner les pensées qui l'assiégeaient.

Il se précipita vers elle, avec une agitation extrême.

— Vous le connaissiez? Qui était-ce? Qui est-ce? Qui est-ce? Et pourquoi n'avez-vous rien dit? Où l'avez-vous connu? Parlez... Répondez... Je vous en prie...

— Non, dit-elle.

— Il le faut, cependant... il le faut... Songez donc! Louis de Malreich, l'assassin! le monstre!... Pourquoi n'avez-vous rien dit?

A son tour, elle posa ses mains sur les épaules de Lupin, et elle déclara d'une voix très ferme :

— Ecoutez, ne m'interrogez jamais, parce que je ne parlerai jamais... C'est un secret qui mourra avec moi... Quoi qu'il arrive, personne ne le saura, personne au monde, je le jure.

II

Durant quelques minutes, il demeura devant elle, anxieux, le cerveau en déroute.

Il se rappelait le silence de Steinweg et la terreur du vieillard, quand il lui avait demandé la révélation du secret terrible. Dolorès savait, elle aussi, et, elle aussi, elle se taisait.

Sans un mot, il sortit.

Le grand air, l'espace, lui firent du bien. Il franchit les murs du parc, et longtemps erra à travers la campagne. Et il parlait à haute voix :

— Qu'y a-t-il? Que se passe-t-il? Voilà des mois et des mois que, tout en bataillant et en agissant, je fais danser au bout de leurs cordes tous les personnages qui doivent concourir à l'exécution de mes projets; et, pendant ce temps, j'ai complètement oublié de me pencher sur eux et de regarder ce qui s'agite dans leur coeur et dans leur cerveau. Je ne connais pas Pierre Leduc, je ne connais pas Geneviève, je ne connais pas Dolorès... Et je les ai traités en pantins, alors que ce sont des personnages vivants. Et aujourd'hui, je me heurte à des obstacles...

Il frappa du pied et s'écria :

— A des obstacles qui n'existent pas! L'état d'âme de Geneviève et de Pierre, je m'en moque... J'étudierai cela plus tard, à Veldenz, quand j'aurai fait leur bonheur. Mais Dolorès... Elle connaît Malreich, et elle n'a rien dit!... Pourquoi? Quelles relations les unissent? A-t-elle peur de lui? A-t-elle peur qu'il ne s'évade et ne vienne se venger d'une indiscretion?

A la nuit, il gagna le chalet qu'il s'était réservé au fond du parc, et il y dina de fort mauvaise humeur, pestant contre Octave qui le servait, ou trop lentement, ou trop vite.

— J'en ai assez, laisse-moi seul... Et ce café?... il est ignoble.

Il jeta la tasse à moitié pleine, et durant deux heures se promena dans le parc, ressasant les mêmes idées. A la fin, une hypothèse se précisait en lui :

Malreich s'est échappé de prison, il terrorise Mme Kesselbach, il sait déjà par elle l'incident du miroir...

Lupin haussa les épaules :

— Et cette nuit, il va venir te tirer par les pieds. Allons, je radote. Le mieux est de me coucher.

Il rentra dans sa chambre et se mit au lit. Aussitôt il s'assoupit, d'un sommeil agité de cauchemars. Deux fois il se réveilla et voulut allumer sa bougie, et deux fois il retomba, comme terrassé.

Il entendait sonner les heures cependant à l'horloge du village, ou plutôt il croyait les entendre, car il était plongé dans une sorte de torpeur où il lui semblait garder tout son esprit.

Et des songes le hantèrent, des songes d'angoisse et d'épouvante. Nettement il perçut le bruit de sa fenêtre qui s'ouvrait. Nettement, à travers ses paupières closes, à travers l'ombre épaisse, il vit une forme qui avançait.

Et cette forme se pencha sur lui,

"A Suivre"

M. FRANCIS SURPRENANT, 1245, RUE CHABOT, MONTREAL,

Guéri de faiblesse et de douleurs d'estomac par les
PILULES MORO POUR LES HOMMES

"Depuis un an mes forces diminuaient beaucoup. Je me sentais toujours las et avais continuellement des douleurs de reins. Je m'étais pourtant traité de bien des façons, j'avais pris bien des remèdes, mais mon état ne s'était pas amélioré. Les Pilules Moro, que j'ai employées ensuite, m'ont grandement fortifié et en quelques semaines mon poids s'était augmenté de dix-huit livres. Je pouvais travailler facilement et n'avais plus de maux de reins. J'ai depuis la plus grande confiance dans les Pilules Moro.

M. Armand Chagnon,
100, rue Logan, Montréal,

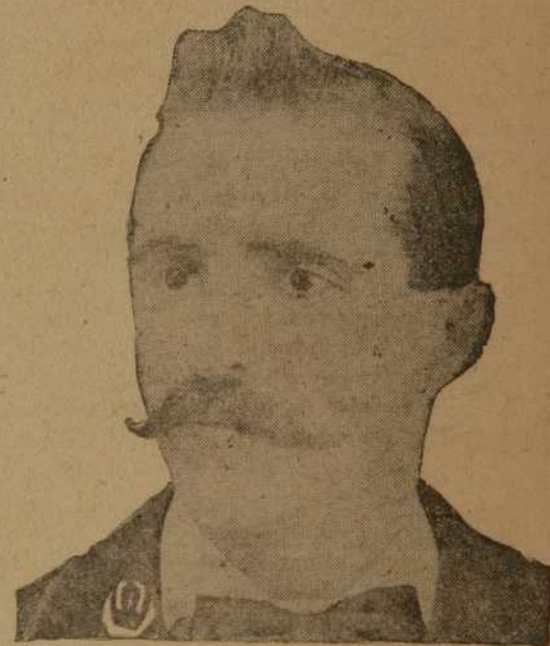
"J'ai probablement souffert de dyspepsie, de mauvaises digestions plus que tout autre homme que j'ai connu. Après mes repas j'étais étouffé par des crampes; j'avais des palpitations de coeur, enfin, je croyais ma santé ruinée à jamais. C'est par les témoignages publiés en faveur des Pilules Moro que j'ai trouvé ma guérison. Les milliers d'hommes qui avaient été guéris et qui l'avaient publié dans les journaux, m'ont mis dans l'idée et m'ont convaincu que c'était là le remède que je devais prendre. J'ai été vite soulagé dès que j'eus commencé le traitement, et une douzaine de boîtes m'ont complètement guéri, et il y a de cela à peu près deux ans. Je n'ai pas pris de Pilules Moro depuis ce temps-là, car j'ai toujours été bien. Ma guérison n'a pas été passagère, elle a été durable.

M. Ernest Perron,
31 Main, Northbridge, Mass.

Depuis une dizaine de mois je me sentais faible et avais des douleurs entre les épaules et dans les reins. Je devins même incapable de travailler et je dus aller voir un médecin. Je pris les remèdes prescrits, mais ne me sentant pas mieux par la suite, j'ai employé les Pilules Moro. Au bout de quelques semaines j'étais retourné à mon travail et je n'ai plus perdu une journée d'ouvrage. Grâce aux Pilules Moro, je me sens très fort aujourd'hui et j'ai bonne santé.

M. Augustin Roy,
151 rue Thomas, Fall-River, Mass.

"Je me sentais malade depuis quelques mois. Je ne mangeais plus et souffrais de brûlements d'estomac, de douleurs de reins et tous mes membres étaient rompus par la fatigue. Des médecins me traitaient pourtant, mais sans presque rien changer à mon état. Je me suis donc adressé à la Com-



M. FRANCIS SURPRENANT

pagnie Médicale Moro et je me suis mis à prendre des Pilules Moro sur la recommandation qu'on m'en fit. Je suis heureux de dire que c'est un fameux remède et que les premières boîtes m'ont fait beaucoup de bien. A la dixième boîte je ne souffrais plus, Brûlements d'estomac, maux de reins tout était disparu. J'étais souple et dispos comme un jeune homme. Depuis, je ne manque pas de prendre, à différents intervalles quelques boîtes de Pilules Moro. C'est le seul remède qui me tient en santé, capable de résister à mon dur métier de forgeron.

M. Francis Surprenant,
1245, rue Chabot, Montréal,

HOMMES MALADES, écrivez à la Compagnie Médicale Moro qui vous indiquera les moyens de refaire vos forces et de recouvrer votre santé. Demandez un blanc de traitement qui vous aidera à nous donner les détails voulus.

Les Pilules Moro sont en vente chez tous les marchands de remèdes. Elles sont aussi envoyées par la poste, au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix, 50c une boîte, \$2.50 six boîtes.

Toutes les lettres doivent être adressées:
COMPAGNIE MEDICALE MORO,
272, rue Saint-Denis, Montréal,

CRESOBENE

(CAPSULES)

Composées de produits balsamiques, antiseptiques, volatils, les Capsules Crésobène imprègnent de leurs bienfaisantes vapeurs tout l'appareil respiratoire et guérissent infailliblement les MAUX de GORGE, LARYNGITES, RHUMES DE CERVEAU, GRIPPE, INFLUENZA, RHUMES, BRONCHITES, ASTHME, EMPHYSEME, etc.

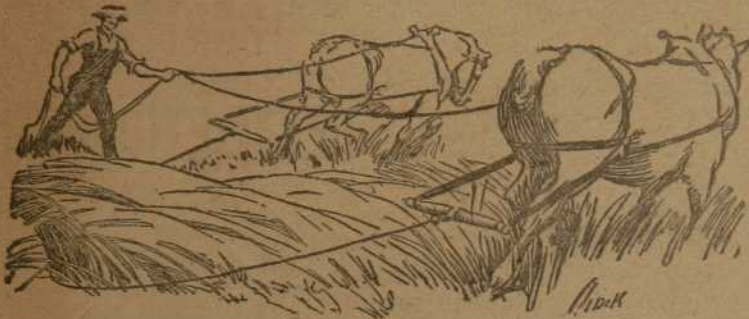
Prix, 50 sous la boîte, six boîtes pour \$2.50, chez les marchands ou par la poste. Compagnie des CAPSULES CRESOBENE, 272 St-Denis, Montréal.



COURRIER DES CURIOSITÉS

POUR FAUCHER UN CHAMP

Plusieurs cultivateurs ont eu la désagréable surprise après avoir fauché leurs champs durant un grand vent de constater que la plupart des épis étaient couchés par terre au lieu d'avoir été coupés par la faucheuse.



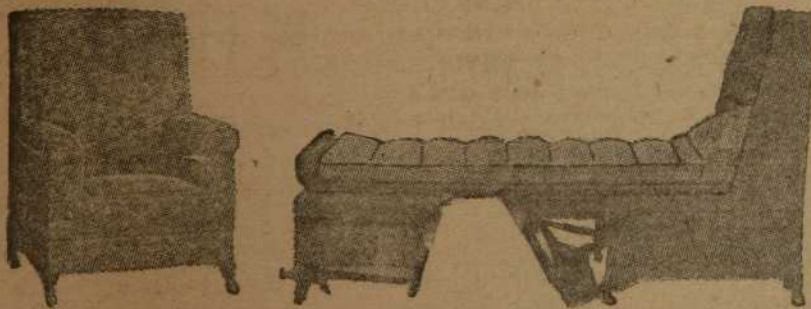
Pour éviter ceci on fait passer devant la faucheuse deux chevaux trainant une corde lâche.

Cette corde relève les épis couchés et les maintient droit pendant que la faucheuse accomplit son oeuvre.

Cette idée ingénieuse n'est peut-être pas nouvelle mais elle valait tout de même la peine d'être signalée.

UNE CHAISE QUI SE TRANSFORME EN LIT

En ces temps de vie chère, il n'y a que les gens en moyen qui peuvent habiter des appartements où ils peuvent prendre leurs aises. Les petites bourses sont tenus de se tasser dans des logements étroits, où ils peuvent difficilement mettre tous leurs meubles.



Un inventeur canadien a trouvé le moyen de combiner certains meubles de ménage, et de leur donner un double usage.

Il a fabriqué une bibliothèque qui se transforme en lit, une chaise qui devient escabelle, etc., sa dernière création, que nous donnons ici, représente une chaise formant lit. Cette chaise a de bons ressorts et un matelas solide. Sa largeur est suffisante même pour un homme gras. Elle est de très belle apparence et très confortable. Elle trouve facilement place dans tous les logis et est de première utilité.

Le Remède pour l'Asthme prouvé.— Depuis que l'asthme existe il n'y a pas eu de répit dans l'annonce de quantité de remèdes mais de courte durée et sans valeur. La réputation sans cesse croissante du Remède pour l'Asthme du Dr J. D. Kellogg lui a donné, dans le champ de la médecine une place dont nul autre approche. Il ne s'est jamais mis en relief par des procédés à sensation mais a progressé simplement par le soulagement qu'il apporte et les nouveaux convertis qu'il fait.

LES GRANDES VILLES

Il n'y a que 10 villes au monde ayant plus d'un million de population; et la Russie et les Etats-Unis sont les seuls pays à posséder plus d'une ville avec une population d'un million.

Montres à Cadran Lumineux

Il y a vingt-et-un ans, on importa d'Angleterre, le mouvement de l'horloge électrique de l'Hotel-de-Ville de Toronto. Ce mouvement d'horlogerie coûta des milliers de dollars. Sur le cadran de l'horloge on voyait l'heure la nuit.

A peu près à la même époque, les gens très riches avaient des montres qui leur donnaient aussi l'heure la nuit. Il suffisait de presser un bouton pour qu'un marteau sonnât l'heure en frappant sur un timbre. Cette étonnante pièce d'horlogerie était alors connue sous le nom de "montre à sonnerie." Elle ne coûtait pas moins de \$150.00.

Maintenant vous pouvez acheter une Ingersoll Radiolite garantie qui ne vous coûtera que \$3.00. C'est la montre moderne qui donne l'heure la nuit. Au lieu de l'ancien mécanisme à lenteur exaspérante qui sonnait l'heure, la Ingersoll Radiolite donne l'heure lumineuse. Du radium pur entre dans la composition de la substance dont on se sert pour peindre à la main les chiffres du cadran.

C'est la montre pour les hommes qui y regardent à une minute près, pour les gens actifs, pour ceux qui se procurent les choses avant que la foule ait compris qu'elle constitue une nécessité. De détaillant en a un assortiment complet, dans lequel se trouve le modèle de \$3.00 dont on voit la reproduction ci-dessus. C'est maintenant le moment de faire son choix. Exigez le mot Ingersoll sur le cadran.

ROBT. H. INGERSOLL & BRO., 128, rue Bleury, Montreal

LES Usine Canadienne—Ouvriers Canadiens.

Radiolite Ingersoll

Indiquent l'Heure dans l'Obscurité

EXAMEN DES YEUX Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric" nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN et de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal **Le Spécialiste BEAUMIER**

A L'INSTITUT D'OPTIQUE 144, rue STE-CATHERINE Est Coin Av. Hôtel-de-Ville, MONTREAL.

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des pèdiers ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

LA "REVUE POPULAIRE" du MOIS DE MAI 1919
 Est maintenant en Vente
 15c LE NUMERO — LE NUMERO 15c

Pour être Jolie

Il faut conserver et donner au visage un coloris séduisant, conserver au teint son velouté, sa pureté, l'embellir, l'adoucir et réparer les outrages du temps, combattre le hâle du visage, effacer les taches de rousseur, faire disparaître : points noirs, boutons, rides, couperose, etc. Pour obtenir ces résultats employez le célèbre

LAIT DES DAMES ROMAINES

Véritable nourriture de la peau et spécifique de ses maladies. Indispensable à la coquetterie féminine, le Lait des Dames Romaines remplace avantageusement les fards et poudres de riz, car il adhère parfaitement à la peau et son parfum persistant, pénétrant, exquis, flatte agréablement l'odorat. Indispensable pour soirées, bals, théâtres.

En vente partout 50 cts le flacon.
Echantillon expédié franco pour 10 cts.

Cooper & Cie, Ch 22 155 rue des Commissaires O., Montréal.



Femmes Malades

Renforcez-vous - Guérissez-vous



Vous pouvez aujourd'hui, grâce à la découverte du Dr. Cazo, vous débarrasser facilement et pour toujours de ces faiblesses, douleurs et maux qui minent votre santé, épuisent vos forces et compromettent votre existence. Employez aujourd'hui même

FEMOL

le Spécifique du Dr. Cazo, le remède infallible contre le Beau Mal, les Métrites, les Ovarites, les Périodes irrégulières et douloureuses, et toutes les maladies féminines, et après quelques jours de traitement, vous verrez vos douleurs disparaître, vos forces revenir; vous serez sur le chemin de la santé. FEMOL est en vente dans toutes les pharmacies à \$1.00 la boîte—3 boîtes pour \$2.50, ou il vous sera expédié sur réception du prix.—Envoyez-nous 10 cts pour échantillon généreux de FEMOL ainsi que le livre illustré du Dr. Cazo sur les maladies féminines.

Institut Cazo, Chambre 22 No. 1 Place Royale, Montréal.

FEMMES MAIGRES

Vous pouvez obtenir cet embonpoint esthétique, ces formes harmonieusement développées, cette poitrine pleine, ronde, ferme et potelée qui sont les attributs indispensables de la beauté parfaite, en employant le célèbre

BUSTINOL

du Dr. SIMON de Paris

Des milliers de femmes l'ont employé et n'ont pas été déçues. Essayez-le immédiatement. Nous vous enverrons un traitement d'essai suffisant pour vous convaincre de son efficacité absolue, sur réception de 10 cts seulement.

CIE DR. SIMON, Ch 22 155, rue des Commissaires, Ouest, Montréal.

CONTRE LA TOUX ET LES RHUMES

ET LA GRIPPE ESPAGNOLE

Aucun remède n'est aussi bon que le "CHERRINE". Si il est pris immédiatement dès les débuts d'un rhume ou dès qu'on est mouillé il prévient les possibilités d'un refroidissement sérieux. La première dose soulage rapidement et les doses subséquentes conduisent à la guérison. Jusqu'à ce que le rhume disparaisse de l'organisme. Le "CHERRINE" est une application scientifique des pouvoirs guérisseurs de l'écorce de cerisier, mélangée à d'autres ingrédients salutaires. Il ne contient pas d'opium ni de morphine. Il est agréable à prendre, et ses effets calmants dans les cas d'affections de la poitrine, de respiration difficile, d'asthme, de toux irritantes sont réellement merveilleux. 25 cents la bouteille. Dans toutes les pharmacies.

CHERRINE CHEMICAL CO., P. O. BOITE 443, MONTRÉAL.
Dépôt général: 1377 St-Laurent.

Cherrine

CONTRE LA TOUX ET LES RHUMES



Les ruines de Tiahuanacu, en Bolivie égalent, si elles ne les dépassent, en antiquités les pyramides d'Egypte.

Il meurt chaque année dans l'Amérique du Nord 690,000 personnes de causes qui auraient pu être éliminées.

Le Brésil a récolté cette année 350,000 tonnes de haricots.

Le Brésil possède 25,000 milles de voies ferrées.

La Columbie se sert de ses prisonniers pour la construction de ses routes.

On estime la production sucrière de l'univers pour 1918, à 16,819,655 grosses tonnes.

Sur trois feux au Canada, deux ont leur origine dans les maisons d'habitation.

Les enfants faibles d'esprit coûtent \$80,000,000 par année à l'Amérique du Nord; les crimes coûtent \$600,000,000.

Pilule purement végétale—Les principaux ingrédients dans les Pilules Végétales de Parmelee sont la mandragore et le pissenlit deux sédatifs et purgatifs, mais qui agissent d'une façon absolument inoffensive. Elles nettoient et purifient et elles ont l'effet le plus salutaire sur les sécrétions des organes digestifs. Le dyspeptique et tous ceux qui souffrent des maladies du foie ou du rein, trouveront dans mes pilules, sous une forme concentrée, le remède le plus effectif qui ait encore été offert à ceux qui souffrent.

LE PATRON PRATIQUE



L'employé.—Pourriez-vous me donner une augmentation de salaire. J'ai besoin d'un habit neuf, et avec le salaire que vous me donnez, je ne puis pas me le payer.

Le patron.—Mais l'habit que vous portez est encore bon, pourquoi ne le faites-vous pas nettoyer chez Déchaux Frères, 197 rue Ste-Catherine Est, entre Sanguinet et Ste-Elizabeth, ou 710 Ste-Catherine Est, entre Panet et Visitation. Vous n'avez qu'à téléphoner et à demander le catalogue à l'une des deux adresses. Vous serez étonné des bas prix.

LES FÈVES

AU LARD

"CLARK'S"

PORTENT

CETTE ETIQUETTE



QUI EST

UNE

GARANTIE

DE PURETÉ

W. CLARK, LIMITED
MONTREAL

Permis de la Commission des Vivres du Canada, No. 14-216.



Ces duvets importuns qui enlaidissent les plus jolis visages. Redevenez jolie, attrayante. Rien n'est plus facile si vous employez la merveilleuse

RAZORINE

du DR. SIMON de Paris

Un produit scientifique tout-à-fait inoffensif, facile à appliquer, qui détruit en trois minutes la racine même des poils, laisse la peau blanche, souple et veloutée et ne cause jamais de cicatrices.

Envoyez-nous 10c pour frais de poste et nous vous enverrons un échantillon suffisant pour vous prouver son infailibilité.

Adressez : Cooper & Co., Dept. 22
No. 155 rue des Commissaires O., Montréal.

LA PROSTRATION NERVEUSE

Peut être guérie par le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. — Cette lettre le prouve.

West Philadelphia, Pa. — "Ma santé a été languissante durant les trente années de mon mariage ; j'avais des attaques de prostration nerveuse, et il me semblait que tous mes organes étaient ruinés. On me persuada d'essayer le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, et je suis devenue en santé parfaite. Je vaque à mes travaux domestiques, et je conseille à toutes les femmes souffrantes d'essayer le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, et je puis garantir qu'elles en éprouveront les bons effets." — M^{me} FRANK FITZGERALD, 25 N. 41^e rue, West Philadelphia, Pa.



Partout, il y a des milliers de femmes dans la même condition que M^{me} Fitzgerald, souffrant de nervosité, de maux de dos, de tête, et d'autres symptômes d'un dérangement des fonctions. Elle a écrit cette lettre afin que d'autres femmes profitent de son expérience et qu'elles recouvrent leur santé, comme elle.

Écrivez à Lydia E. Pinkham Medicine Co., Lynn, Mass., pour des conseils. Le résultat de leur expérience de 40 ans est à votre disposition.

CHRONIQUE FEMININE

Les Sirènes qui coûtent cher.—Un danger de tous les jours

En manière de Pâques de renard, mon ami Fred, que je n'avais pas vu depuis plusieurs carêmes mis à la suite, me fit, d'un ton assez joyeux, la confession suivante :

"C'est parce que vous êtes une véritable confidente, ma chère Lionne, que je ne puis résister à l'envie de vous narrer le danger auquel je viens d'échapper!"

—Narrez, fis-je.

Et il narra: "De toutes les belles de Montréal, elle était la plus radiante, et quand je sortais avec elle, j'étais heureux de voir mes connaissances se retourner avec envie! Un jour, elle m'entraîna dans l'un de nos restaurants les plus dépendieux, et, sous prétexte qu'elle n'avait pas faim, elle grignota un certain caviar à la "Beluga" qui me coûta du coup la moitié de ma semaine de salaire; puis elle absorba au dessert, un certain melon, hors de saison, nageant voluptueusement dans une sauce au champagne "extra-dry".

"Tout mon salaire y avait passé, mais elle me dit d'un air si enjoleur: "Ainsi, Victor, quand nous serons mariés, nous économiserons sur les servantes. Nous viendrons souvent manger ici!"

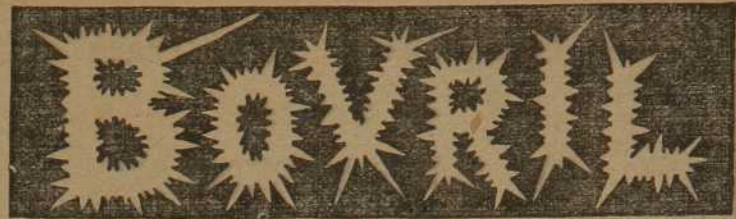
"Le lendemain, j'hypothéquai mon salaire non encore dû, mais j'avais plus à la plus belle. Mon chef de bureau, ayant appris mon succès, fit à son tour des siennes, hypothéqua tout son salaire, plus considérable que le mien, épousa la radieuse beauté que je convoitais, et, maintenant il trime de l'aube à la pleine nuit, pour contenter ses moindres caprices. Il a vieilli, a perdu du ventre, et bien souvent il soupire. Moi, je me suis consolé et me suis fait enfin une gloire d'avoir échappé aux serres de la capiteuse sirène."

Combien d'autres se laissent ainsi trop éblouir, de nos jours?!!
LIONNE D'AZUR.

L'ENFANT A BESOIN D'AIDE

Frappe l'enfant parce qu'il mouille le lit, ne le guérira pas; ce trouble est dû à une faiblesse des organes internes. Mon heureux traitement domestique sera reconnu comme une grande aide. N'envoyez aucun argent mais écrivez-moi dès aujourd'hui. Mon traitement s'applique également avec succès aux adolescents atteints de troubles urinaux.

Madame M. SUMMERS,
BOITE POSTALE 940, WINDSOR, Ont



Licence de la Commission des Vivres du Canada No 13-442

BEAUTE, FERMETE de la POITRINE DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU TRAITEMENT DENISE ROY

En 30 Jours

Le Traitement Denise Roy, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, développe et raffermi très rapidement la Poitrine.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le buste, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes maigres et nerveuses.

Bienfaisant pour la Santé comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.



Prix du Traitement Denise Roy, de 30 jours au complet \$1.

Renseignements gratuits données sur réception de 3 sous en timbres. Toutes correspondances strictement confidentielle.

M^{me} DENISE ROY, DEPT. 5, BOITE POSTALE 2740, MONTRÉAL.

L'huile pour le cultivateur.— Une bouteille de l'Huile Électrique du Dr Thomas, dans la maison du cultivateur, épargnera un voyage chez le docteur. Elle est non seulement bonne pour les enfants pris du rhume ou du croup, ou pour les adultes qui souffrent de douleurs ou de malaises, mais l'usage en est de plus indiqué pour les animaux. Il devrait toujours y en avoir une bouteille dans la maison.

En 1918, le Canada a ensemencé 1,068,420 acres de lin.

Des médecins hollandais expérimentent actuellement de l'eau au radium comme breuvage médicamenteux.

AUX LECTEURS DU "SAMEDI"

Dorénavant tous les regus d'abonnement seront encartés dans la livraison qui suivra la date de la réception du montant versé. La loi postale permet ce mode d'expédition des regus aux abonnés, mode qui signifie pour nous une économie considérable et nécessaire en temps de guerre.

On est également prié de prendre note que toute demande de renseignements par écrit doit être accompagnée d'un timbre pour l'expédition de la réponse.

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Edits.-Props.

La beauté du lis

peut être la vôtre. Son aspect merveilleusement pur, velouté, d'une blancheur de perle, exempt de toute flétrissure, sera comparable à la beauté parfaite de votre teint et de votre peau par le simple essai de.



Crème Orientale de Goupaud

FERD. HOPKINS & S^{ns}, Montréal



Dans les cas d'Anémie, etc.

RIEN N'EGALE

L'HISTO-FER GARNIER

Le Régénérateur du Sang par excellence

Aussi d'une grande valeur thérapeutique dans tous les cas de neurasthénie, tuberculose et de toutes les affections pulmonaires.

PRIX: \$1.25

En vente partout et aux PHARMACIES MODELES DE

GOYER

agents spéciaux

180, STE-CATHERINE EST
Montréal,
et 217, STE-CATHERINE,
Maisonneuve.

Pour Guérir le RHUME et la GRIPPE
Employez Toujours Le

SIROP GAUVIN

Pour le Rhume

LE MENTHOL

Véritable Spécifique contre la Grippe est un des principaux ingrédients du Sirop Gauvin pour le Rhume, et provient du Japon où il est extrait des feuilles de la menthe (voir illustration). Associé à l'Eucalyptol, à la Gomme d'Épinette, au Cerisier Sauvage et autres médicaments tirés du règne végétal, il fait du Sirop Gauvin le remède le plus sûr contre les maladies de la Gorge, des Bronches, des Poumons—de tout l'appareil respiratoire, menacé aujourd'hui par le microbe de la Grippe.

J. A. E. GAUVIN,
Pharmacien-Chimiste
Montréal

Récolte de la menthe poivrée au Japon.

Le Sirop Gauvin pour le Rhume est en vente partout à 25c la bouteille.

LA DERNIERE NOUVEAUTE

EN MATIERE

DE SOUS-VETEMENTS

Nos élégantes ont simplifié leur garde-robe intime, et les patrons les plus nouveaux pour cache-corsets, chemises, combinaisons, jupons ou cotillons, tout en étant moins compliqués, produisent un fort joli effet, selon que le démontrent les vignettes ci-dessous.

A gauche, nous avons un modèle de cache-corset et caleçons-combinaison, en deux morceaux, pour jeunes filles ou jeunes femmes. Il existe des patrons de six dimensions, de 30 à 42 de buste. Pour un 36, il faut deux verges de dentelle.

Au centre, c'est une chemise d'une seule pièce, dite "step-in". Des patrons pour trois grandeurs: petits, de 34 à 36; moyens, de 38 à 40, et grands, de 42 à 44 de buste. Le matériel requis pour les petits numéros est de une verge et sept huitième en quarante pouces: deux verges et demie de ruban de un pouce, et une verge et trois huitièmes de broderie.

A droite, c'est une chemise de nuit "Conservation", pour jeunes filles ou jeunes femmes. Le tout est d'une seule pièce, grandeur trois-quart. Il y a des patrons pour trois grandeurs: petits, de trente-deux à trente-quatre; moyens, de trente-six à trente-huit, et, grands, de quarante à quarante-deux de buste. Pour la moyenne dimension, il faut comme matériel, deux verges et sept huitièmes en trente-six pouces, et une verge et trois-quarts de largeur.

Dans la boîte sur la table, c'est un modèle de cotillon ou jupon pour dames ou demoiselles, genre "Knickerbockers". Il existe des patrons pour trois dimensions: petits, de vingt-deux à vingt-quatre:



tre: moyens, de vingt-six à vingt-huit, et grands, de trente à trente-deux à la ceinture. Pour une moyenne dimension, il faut deux verges et quart de matériel en quarante pouces, et deux verges et quart de dentelle en quatorze pouces.

A gauche, combinaison pour dames: cache-corsets de deux styles différents; cotillons-caleçons ouverts, d'une seule pièce. Il existe des patrons pour sept grandeurs différentes, de trente-quatre à quarante-six de buste. Pour grandeur trente-six, il faut une verge et demie de matériel en quarante-cinq pouces.

Au centre, jolies chemises, pour dames ou demoiselles, avec extrémité à la base, pleine ou à jour. Trois grandeurs de patrons: petites, de trente-deux à trente-quatre; moyennes, de trente-six à trente-huit, et grandes, de quarante à quarante-deux de buste. Pour la grandeur, il faut deux verges de matériel, en quarante pouces de largeur.

A droite, intéressante chemise de nuit, pour dames ou jeune fille. Trois grandeurs de patron: petits, de trente-deux à trente-quatre; moyens, de trente-six à trente-huit, et grands, de quarante à quarante-deux de buste. Pour une moyenne dimension, le matériel requis est de quatre verges et cinq huitièmes en vingt-sept pouces de large.

Sur le pied du sofa, se trouve un sous-vêtement féminin d'une rare beauté, d'une seule pièce. Il existe cinq grandeurs de patrons, de trente-quatre à quarante-deux de buste. Pour une grandeur trente-six pouces, et une verge et trois huitième d'insertion.

Enfin, sur la table au bas, dans la boîte, c'est un cotillon en deux morceaux pour dames. Trente-huit pouces de longueur, uni ou garni de dentelle. Il y a des patrons pour sept grandeurs, de vingt-deux à trente-quatre, à la taille. Pour un numéro vingt-six, il faut, comme matériel, deux verges et quart en trente-six pouces, et deux verges de dentelle de seize pouces et demi. La largeur du jupon est de une verge et demie.



Groûtons d'anchois aux tomates—Pour 4 personnes, prenez huit anchois, deux cuillerées à soupe de coulis de tomate, du poivre rouge et huit croûtons.

Fendez les anchois pour enlever les arêtes, puis pilez les chairs et passez-les au travers d'un tamis fin. Faites cuire la moitié d'un oignon (haché grossièrement) avec le coulis de tomate pendant ¼ d'heure. Ajoutez ensuite la purée d'anchois et un peu de poivre rouge: mélangez bien. Avec cela tartinez d'une couche épaisse chaque croûton frit au beurre et servez très chaud.

Bonbons de coco—1 grosse noix de coco, râpée, 1 ½ lb de sucre blanc très fin, ½ verre (verre à bière) de lait de coco. Le sucre et le lait de coco doivent être bouillis ensemble. Quand ce mélange fait des fils ajoutez la noix de coco râpée et faites bouillir très vite pendant dix minutes. Agitez fréquemment avec une cuiller de bois pour empêcher de coller. Enlevez du feu, battez bien, et laissez tomber en petits morceaux sur une planche de bois humide.

Petites raies au beurre noir.—Achetez plusieurs petites raies, enlevez la peau des deux côtés et mettez-les mariner avec du sel, du vinaigre, des rondelles d'oignons et quelques branches de persil. Au moment de la préparation, laissez-les égoutter, tournez-les dans la farine et faites-les frire dans du beurre chaud. Servez-les avec une sauce au beurre noir additionnée d'un filet de vinaigre ou d'un jus de citron et d'un peu de ciboule hachée.

Croustade de macaroni—Blanchir ½ livre de macaroni fin; égoutter, couper en petits tronçons. Mettre dans un sautoir, avec sel et muscade. Ajouter 1 once et demie de beurre, 3 onces de gruyère râpé, rouler la casserole pour assurer la fonte du fromage, compléter avec quelques cuillerées de purée de tomates et une cuillerée de julienne de langue écarlate. Verser le macaroni dans la croustade, disposer dessus des tranches de langue.

Soupe russe.—Faites colorer dans du beurre, des oignons, de l'ail, des carottes, des échalottes, des poireaux, du persil, le tout haché; ajoutez un peu de thym, de laurier, un clou de girofle; mouillez avec du vin blanc, faites bouillir, salez et écumez. Pendant ce temps, préparez des merlans, de la raie, du grondin, du saumon, de la morue fraîche, ou tout autre poisson, et mettez bouillir dans votre court-bouillon pendant trois heures; passez ensuite au tamis. Avec la purée, faites des quenelles de poisson que vous servez frites et à part en même temps que le potage.

Moyen de conserver le poisson intact pendant plusieurs jours.—Il a été reconnu que le sang et l'enduit visqueux qui recouvre le corps des poissons sont les principaux agents de la corruption rapide de la chair. C'est donc en saignant les poissons et en les lavant qu'on pourra les conserver intacts le plus longtemps. Voici comment on procède, à cet effet, en Hollande: on saigne le poisson aussitôt après l'avoir pris. Pour cela, on tranche l'artère qui amène le sang aux branchies que l'on arrache; quant à l'enduit visqueux qui couvre la peau, un simple gratage suffit pour l'enlever.



INSISTEZ TOUJOURS...

POUR AVOIR LA MEILLEURE GÉLATINE, elle ne coûte pas plus cher que celle d'une qualité inférieure.

Ecrivez pour notre livret gratis "Recettes choisies."

J. & G. COX, Limited, Casier 3009, MONTREAL

COX'S
instant Powdered
GELATINE

Anémiques, Poitrinaires, Convalescents, le reconstituant qu'il vous faut, c'est le

=VIN MORIN=

CRÉSO-PHATES

incomparable pour tonifier les poumons, enrichir le sang, suralimenter les nerfs et renforcer tout l'organisme.

En Vente Partout.

DR. ED. MORIN & CIE., Limitée, Québec, Canada.

Gratis - Pour vous Mesdames! - Gratis

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS, GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ÊTRE BELLES ET TOUTES PEUVENT L'ÊTRE, AVOIR UNE BELLE POITRINE, ÊTRE GRASSES, RETABLIR VOS NERFS, CELA EN 25 JOURS AVEC LE

Réformateur Myrriam Dubreuil

Approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses.



Le Reformateur Myrriam Dubreuil

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le REFORMATEUR est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'était pas développée. Le REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Échantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: Jeudi et samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

MYRRIAM DUBREUIL, 250 Parc Lafontaine, DEPARTEMENT 2.—BOITE POSTALE 2353. MONTREAL. QUE.

CONSEILS AUX AUTOMOBILISTES

PANNES DUES AU CHASSIS ET LEURS REMEDES

Après avoir vérifié s'il y a de la gazoline et du courant, il faut voir au moteur, à la transmission et au châssis. Pour cela, il faut suivre les organes du moteur depuis l'engin jusqu'aux roues. L'explosion faite, le travail doit se transmettre à l'arbre de couche; il faut voir si les bielles sont en ordre, les coussinets, l'arbre de cames, et les accessoires qu'il commande, soupapes, distributeur, pompe, etc.

Ensuite en suivant la transmission depuis l'embrayage, l'arbre à cardan, les joints universels, le différentiel, les essieux, et finalement les roues.

Un moyen rapide pour se rendre compte du trouble est de soulever une roue en mettant un bout de l'essieu sur un cric, et de tourner cette roue.

La roue en tournant donne le mouvement à l'arbre moteur correspondant, au différentiel, et à l'arbre de transmission que l'on observe pour le voir tourner.

S'il ne tourne pas, il est facile de trouver le point d'arrêt du mouvement.

S'il tourne, il faut embrayer le moteur en grande vitesse, et si l'embrayage est en bon ordre, ainsi que l'engrenage, et les arbres de la boîte à vitesse, le moteur devra se mettre à tourner. En mettant l'éclincelle, le moteur devrait partir.

Incidemment, disons que le procédé que nous venons de décrire est un bon moyen pour décaler un moteur quand on a perdu la manivelle de mise en marche, et que le démarreur automatique ne fonctionne pas.

Si l'arbre de transmission tourne et que le moteur embrayé en troisième vitesse, ne tourne pas, c'est que l'embrayage patine, ou le levier est décroché.

On peut encore trouver le bendix engagé et servant de frein au moteur.

RESUME DES TROUBLES DANS LA TRANSMISSION DU POUVOIR ET LEURS REMEDES

Bendix engagé. (Le dégager en embrayant et secouer la voiture.)

Embrayage cassé, levier décroché. (Conduire la voiture au mécanicien.)

Friction usée. (Remplacer.)

Friction conique qui glisse (passer au pétrole.)

Friction qui colle. (Imbiber le cuir de pétrole. Pour une friction à disques, mettre de l'huile mêlée de pétrole.)

Arbre de cames déclaveté ou cassé. (Voir le mécanicien.)

Arbre de transmission cassé (remplacer.)

Joints universels cassés. (Voir mécanicien.)

Essieu cassé ou décroché. (Voir mécanicien.)

Différentiel cassé. (Voir mécanicien.)

Clavettes de roues arrière cassées. (Enlever la roue, et mettre clavette neuve.)

Freins trop serrés. (Ajuster les freins également à $\frac{1}{8}$ pouce du tambour.)

PANNES DUES AU BENDIX ET A L'ECHAUFFEMENT

S'il y a du courant constaté au fil secondaire, et si le démarreur ne tourne pas, et si le moteur refuse de tourner avec la manivelle, le moteur est gelé, ou bien il est freiné par le Bendix.

(Un moteur est dit gelé, lorsque par suite d'une haute température due au manque d'huile, etc., deux parties métalliques qui devraient glisser sur un lit d'huile, viennent à se coller l'une sur l'autre, comme la bielle sur son coussinet, ou le piston sur le cylindre.)

Si le moteur est gelé, il faut le noyer au pétrole, et tourner lentement la manivelle de mise en marche.

Si le Bendix est en cause, il faut embrayer le moteur, et secouer la voiture.

Assurez-vous chez Labrecque

Assurance d'automobile

En vous adressant à mon bureau pour le placement de votre assurance d'automobile, vous trouverez pleine et entière satisfaction.

Dix années d'expérience et de succès sont la meilleure garantie que vous puissiez exiger.

HORACE LABRECQUE

Bureau d'Assurances Générales
260, RUE ST-JACQUES, MONTREAL. Tél. Main 968

Agent Général

Canada Accident Assurance Co., Montréal

RAPHAEL OUIMET, Représentant du bureau.

Accessoires d'Automobile

Notre politique est de donner à nos clients un service prompt, intelligent et courtois.

Nos catalogues de pneus et d'accessoires d'automobiles sont expédiés gratis, sur demande. PNEUS VULCANISÉS À BON MARCHÉ.

SPECIAL



MOHAWK
Quality
TIRES
1000 MILEAGE GUARANTEE

Ayant eu la précaution d'acheter une grande quantité de pneus avant la hausse des prix nous sommes en mesure de les vendre aux mêmes prix que l'année dernière. Profitez-en. Toutes les marques.



TIRE
SERVICE
STATION

TEL.
UPTOWN
3 5 0 0

DIXON VULCANISING & AUTO SUPPLY Co.

4 Avenue du Parc,
Sherbrooke, Montréal.

VOTRE
CREDIT
EST
BON



J. S.
PRINCE
CIE.

Voyez Notre Assortiment
avant d'Acheter ailleurs

MEUBLES, POELES,
TAPIS, PRELARTS,
RIDEAUX, ETC.

COMPTANT — CREDIT

Machine parlante Columbia ainsi que
les Disques, toujours un grand Choix.

J. S. PRINCE Compagnie,

WM. LALONDE, Président.

85, Blvd. St-Laurent,
Entre Vitré et Craig, Montréal, Qué.

HORLICK'S

Le Lait Malté pour le Ménage

Un breuvage alimentaire nourrissant pour tous les âges. Partout et en tout temps. Délicieux, réconfortant. Pas de cuisson.

Licence de la Commission des Vivres du Canada No 14-385.

GRATIS

A CEUX QUI SOUFFRENT DE L'ASTHME

Un remède domestique que n'importe quelle personne peut employer sans inconvénient ou perte de temps.

Nous possédons une nouvelle méthode qui guérit l'Asthme, et nous voudrions que vous l'essayiez à nos frais. Qu'importe que votre cas soit très avancé ou qu'il soit de date récente; quand même il serait déguisé en Fièvre du foie ou en Asthme chronique, vous devez nous demander un échantillon gratis de notre méthode. Quelque soit le climat où vous vivez, quelques soient vos âge et vos occupations, si vous souffrez de l'Asthme, notre méthode vous guérira promptement.

Nous voulons tout spécialement l'envoyer à ces prétendus cas d'apparence incurables, là où toute sorte d'inhalateurs, de douches, de préparations à base d'opium, d'exhalaisons "fumées patentées", etc., ont été sans succès. Nous voulons démontrer à chacun et à nos frais que notre nouvelle méthode est destinée à mettre fin à la respiration difficile, entièrement asthmatique et à tous ces terribles paroxysmes, immédiatement et pour toujours.

Cette proposition gratuite est trop importante pour la refuser une seule journée de plus. Écrivez aujourd'hui et envoyez cette méthode sans tarder. N'envoyez pas d'argent! Maillez simplement le coupon ci-dessous. Agissez aujourd'hui!

COUPON GRATIS CONTRE L'ASTHME

FRONTIER ASTHMA CO, Chambre F 50, Rues Niagara et Hudson, Buffalo, N. Y. Envoyez un échantillon gratis de votre méthode à:

Dr. Henri Lemire

TEL BELL EST 2177

Spécialité: Accouchements, Maladies des femmes et des enfants.

478 RUE SAINT-HUBERT MONTREAL



UNE BELLE TAILLE

aux lignes harmonieuses orgueille de toute femme élégante, vous est assurée. Madame ou Mademoiselle, par l'usage régulier des fameuses

PILULES PERSANES

de Tawfik Hazis, de Téhéran, Perse; \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675

Montréal, : : Canada

Miller's Worm Powder ne rendent pas seulement le corps intenable aux vers mais par leur action sur l'estomac, le foie et les intestins, ils corrigent tout trouble comme défaut d'appétit, bile et autres désordres créés par les vers. Les enfants en retirent du profit et quelque soit l'état de l'estomac à cause des vers, ils prennent du mieux dès que le traitement commen-

MONOLOGUE

Défense de cracher

C'qu'ils m'font suer avec leur hygiène. A présent, v'la qu'il faut qu'on s'gène Pour cracher dans les omnibus.

Ainsi, l'autr' jour, r'venant d'Picpus En tramway, plein d'béatitude, Je chiquais s'lon mon habitude, Et j'envoyais, sans m'épater, Le jus d'ma chique sur le plancher; Quand l'conducteur, d'une' voix sévère Me dit: n'crachez donc pas par terre C'est défendu. Lisez plutôt C' qu'y a d'inscrit sur l'écrétaire."

"J'peux pas pourtant, qu'j'y dis, sans [r]procha Déposer ça dans votr' sacoché?"

Alors, pour pas l'rendr' furibond, Je m'mets à cracher au plafond. Mais, v'la qu'y m'traite d'animal, d'hui-

Je m'mets à cracher sur les vitres. Cett' fois, il m'appelle safigaud.

Je m'mets à lui cracher dans l'oe. Y m'dit...: Cessez vos insolences.

Bon... j'crach' sur ses correspondances. Comme il prétend m'en empêcher,

Je crache alors sur un cocher, Sur c'coup-là l'conducteur s'emporte

Et m'dit: j'vas vous fichier à la porte, Espèc' de mufie, d'etr' grossier.

—Avez-vous fini d'm'embêter? Qu'j'y fais. Mon vieux, si ça vous fâche,

Dit's-moi alors où faut que j'crachè... C'est y sur votr' tête; sur vos pieds?

Faut-il qu'je l'pos' dans vos souliers? Heureus'ment qu'a porté d'ma bouche,

V'la un pâtissier qui débouche. Dans son vol-au-vent, il l'a reçu.

Comm' ça, du moins, c'est pas perdu.

DELORMEL.

VOULEZ-VOUS RIRE ? Demandez l'Oracle du Mariage, prix 10 cents. Franco avec superbe catalogue en français de Farces, Attrapes, Monologues, Chansons, Librairie. Adressez: E. Hartman, dépt. C., 1302b St-Denis, Montréal.

Les mères peuvent aisément savoir quand leurs enfants souffrent des vers et elles ne perdent pas de temps en appliquant le meilleur des remèdes: Mother Graves Worm Exterminator.

Une Belle Chevelure

OPULENTE, SOYEUSE et SOUPLE

est l'indice de la santé, le couronnement de la beauté. Vous pouvez conserver, renforcer, embellir vos cheveux, les empêcher de tomber ou de grisonner en employant



La célèbre

LUXURINE

du Dr PROSSE

En vente partout depuis plus d'un quart de siècle à \$1.00. Traitement d'essai généreux expédié sur réception de 25 cts.

CIE DU DR. PROSSE, Ch. 22 155 rue des Commissaires Ouest, Montréal.

Le Secret De La PERFECTION DU BUSTE ET DE LA TAILLE.



Envoyé Gratuitement

Le Système Coraire Français de Mde Thora pour développer le buste est un traitement domes tique simple, garanti augmenter le buste de six pouces; Il remplit ainsi les parties creuses du cou et de la poitrine. Il est employé depuis plus de 20 ans par les principales artistes et les dames de la société. Livre contenant des renseignements complets envoyé gratuitement. Toute lettre absolument confidentielle.

Madame THORA TOILET Co., Dépt. E., TORONTO, ONT.



Il y a quelque chose que vous apprécierez dans nos chaussures—

C'est la Qualité

Nous n'en vendons pas d'autres. Nos clients le constatent avec satisfaction.

Th. Dussault,

le bottier fashionable.

281 RUE STE-CATHERINE EST Montréal.

Les îles Bay produisirent en 1916, environ 10,000,000 de noix de cocos.

L'année dernière la province de Québec avait 496,811 chevaux; 2,409,684 bêtes à cornes; 959,070 moutons; 997,-255 pores; et 5,363,994 volailles.

D'après l'inventaire effectué par la commission de la conservation, la quantité totale du bois de sciage débité, serait de 366 billions de pieds.

Au dix-huitième siècle, le gouvernement français a fait une offre de 12,000 frs. à celui qui découvrirait une méthode sûre et sanitaire pour la conservation des denrées.

Une compagnie vient de se former à La Paz, Bolivie, pour faire l'élevage des Alpacas.

Les cors estropient le pied et rendent la marche douloureuse; cependant un soulagement certain sous la forme du Holloway's Corn Cure est à la portée de tous.

QUAND VOUS DEMENAGEREZ

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements 8 jours d'avance, l'emballage de nos sacs de maille commençant 5 jours avant de les livrer à la poste.

Nom
Rue
Localité
ANCIENNE ADRESSE
Rue
Localité
LE SAMEDI,

159-161-163 Cadieux

Douleurs Rhumatismales

Elles peuvent être soulagées en quelques jours en prenant 30 gouttes de Sirop Curatif de la Mère Seigel après les repas et en vous couchant. Il dissout les chaux et les acides amassés dans les jointes et les muscles afin qu'ils puissent être facilement rejetés. Le SIROP SEIGEL connu aussi comme "Extrait de Racines" ne contient pas de drogues ni autres ingrédients violents pour tuer ou engourdir les douleurs rhumatismales ou du lumbago, mais il en fait disparaître la cause. Dans les pharmacies, bouteilles de 50c. et \$1.00.

Vous êtes Pâle ! !

Prenez ARSENO - KOLA

C'est le meilleur tonique

PRÉPARÉ PAR Laboratoire Internationale

Boîte Postale 19 ST-HENRI MONTREAL.

Prix du flacon: \$1.25

Flacon échantillon sur réception de 25c.

Hopital de Gramophones

Nous réparons avec soin toutes les marques de gramophones. Satisfaction garantie. Venez-nous voir au No 794 Blvd ST-LAURENT ou téléphonez à St-Louis 4923

SIL - BO

est sans égal pour la croissance sûre et rapide des Cils et Sourcils, les fait pousser, allongés et épaissir, en peu de temps. Envoyé par maille contre bon de poste ou timbres, prix: 25 cts. Ad: White Castle Drug Co, Box 2234, Montréal. (Méfiez-vous des imitations).

Oh! Mam'selle, UN CADEAU POUR VOUS GRATIS ?

OUI, ASSUREMENT. Vous n'avez rien à acheter ou à vendre. Envoyer nous votre adresse. PARFUMERIE LE-AL-BO, Manchester, N. H.

GOODYEAR

MADE IN CANADA

CORD TIRES

Le Pneu Préféré

Le Pneu Cordé "Goodyear" est le suprême produit de cette institution. Il constitue un magnifique résultat des efforts les plus vigoureux d'une organisation mondiale aux moyens illimités et à l'expérience la plus ancienne. C'est l'application condensée de toute idée de réelle valeur, l'utilisation des matériaux de qualité supérieure que nous avons fabriqués.

Naturellement, ce pneu, au point de vue économique et satisfaction, est une consolation suprême. Par sa résistance extraordinaire aux plus longues distances, il fait oublier son prix plus élevé. Par son action musculaire quasi vivante, il fait un enchantement du tourisme et de la promenade; il ménage la carrosserie et la gazoline.

Vous vous attendez à ce que Goodyear produise ce pneu. Toute notre histoire est celle du développement des pneus. Nous nous sommes acquis l'amitié des automobilistes du monde entier avec des pneus sans cesse rendus meilleurs par la découverte des mille et un détails faisant du pneu d'automobile contemporain un serviteur toujours prêt et efficace. Il est à remarquer que bien que d'un prix plus élevé, le coût du pneu par mille, de nos jours, est moindre qu'avant l'entrée en scène du Pneu Cordé Goodyear.

C'est en nous basant sur ces uniques attributs—qualité et service—que nous désirons voir la Goodyear Service Station vous vendre des Pneus Goodyear. Votre part, en cette occasion, c'est de vous y rendre et de vous informer.

Informez-vous aussi des Goodyear Heavy Tourist Tubes (les lourds tubes Goodyear pour le tourisme). Vous les trouverez très épais et très bons; ils vous donneront un meilleur service pour chaque sorte de pneu et ils sont faits spécialement pour les Pneus Cordés Goodyear.

**The Goodyear Tire & Rubber Co. of
Canada, Limited**

